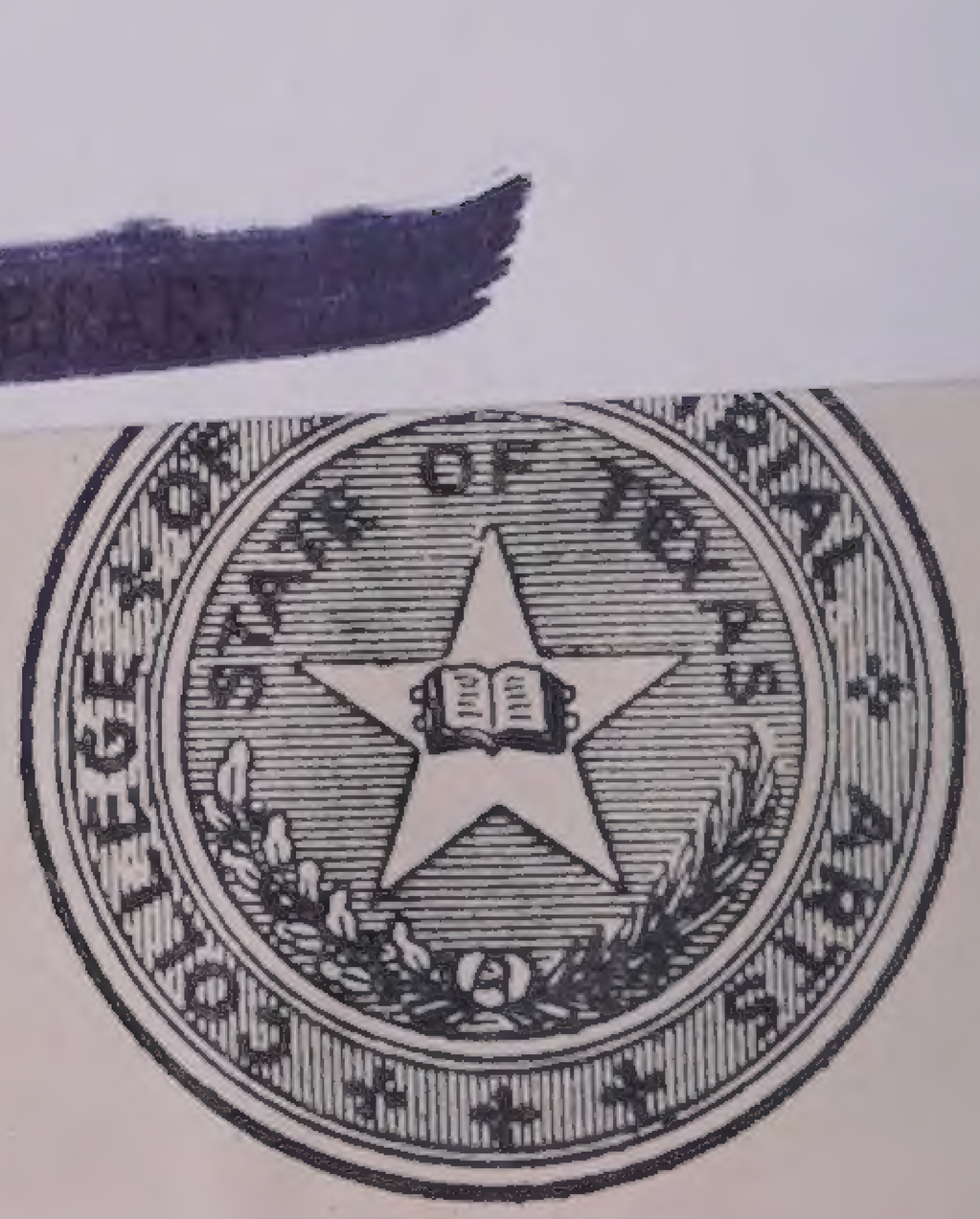
3 9351 00224643 9

PQ 301.B3

L'avant-guerre



LIBRARY
DENTON
TEXAS

T1604-1125-5m

L'AVANT-GUERRE

DANS LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

1900-1914

DU MÊME AUTEUR:

La Littérature : création, succès, durée (*Flammarion*).
Études d'histoire littéraire, 1re et 2e séries (*Hachette*).
Alfred de Vigny : contribution à sa biographie intellectuelle (*Hachette*).
Gœthe en France : étude de littérature comparée (*Hachette*).
Histoire littéraire de l'Emigration, 1789-1815 (*en préparation*).
Œuvres complètes d'Alfred de Vigny (L. Conard ; 2 volumes parus).

ŒUVRES DE FERNAND BALDENNE:

Mezza Voce, poésies (*épuisé*).
En Marge de la Vie, poésies (*Bibliothèque de la Plume*).
Contes et Récits vosgiens (*Les Marches de l'Est*).
Charles Guérin et son œuvre, lyrique (*Les Marches de l'Est*).
La Croisée des Routes, poésies (*en préparation*).

FERNAND BALDENSPERGER

PROFESSEUR A LA SORBONNE

EN MISSION A L'UNIVERSITÉ COLUMBIA DE NEW-YORK

L'AVANT-GUERRE

DANS LA LITTÉRATURE FRANCAISE

1900-1914



PAYOT & Cie, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1919

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright, 1919, by Payot et Cie.

A LA MÉMOIRE

DES

TROIS CENTS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

DEPUIS LE DÉBUT DE LA GUERRE

EN SOUVENIR DES AUDITEURS NEW-YORKAIS

QUI ONT BIEN VOULU ACCUEILLIR

LA PREMIÈRE ÉBAUCHE DE CETTE ÉTUDE

La France en guerre a fait preuve de qualités d'endurance et de sacrifice auxquelles ses ennemis eux-mêmes ont dû rendre hommage. Outre les vieilles et solides vertus de la nation et son patriotisme instinctif, se sont manifestées des dispositions que la littérature, avant la guerre, ne laissait pas d'indiquer à sa manière.

C'est cette orientation d'« avant-guerre » que M. Baldensperger retrace dans ses grandes lignes. Il ne s'agit pas ici d'une revue des hommes et des œuvres, ni d'un exposé de doctrines particulières à tel ou tel groupe, mais d'un examen des tendances nouvelles qui, manifestées dans la littérature antérieure à 1914, expliquent en grande part l'attitude des jeunes générations françaises dans la lutte qui leur fut imposée.

AVANT-PROPOS

« Le miracle de la Marne », « le miracle français » : on s'est souvent servi d'expressions comme celles-là pour désigner la magnifique résistance de la France de 1914 à la première poussée allemande sur le front occidental. Il n'est pourtant ni très juste, à vrai dire, ni assez élogieux d'employer ce terme de « miracle » pour qualifier une mobilisation impeccable, une manœuvre heureuse, la plus salutaire unanimité d'opinion et un parfait moral.

De tous ces éléments de victoire, les deux derniers ont paru les plus surprenants, même à des Français — pour ne rien dire de certains étrangers qui ne nous connaissaient plus, ni de nos ennemis qui, s'étant ingéniés à proclamer

notre décadence, avaient été pris à leur propre piège, dupes de leurs interprétations incomplètes de la France. C'est pour replacer, dans la chaîne logique des faits, les plus heureuses caractéristiques de l'âme française dans cette guerre, que l'on essaie ici de rechercher quelles furent les grandes lignes de l' « avant-guerre » dans notre littérature de 1900 à 1914.

Ce mot d' « avant-guerre » ne signifie point du tout que nous ayons eu nos Bernhardi ou nos Tannenberg, nos Treitschke ou nos Volkmann. Le « pangallisme » n'existait ni comme mot ni comme chose dans le monde ou dans la conscience française, à côté des pangermanismes, des panslavismes. Même les écrivains techniques dont les écrits, avant la grande crise, préconisaient telles offensives militaires ou telles reprises territoriales : même les auteurs que le danger allemand hantait jusqu'à l'idée fixe et la haine, ne sont jamais arrivés à l'esprit d'outrecuidance et à cette présomption systématique dont nous connaissons les formes germaniques, ethnographie, théologie, histoire

En revanche, il importe de voir clair dans les tendances qui, manifestées par la littérature française avant 1914, témoignaient fortement en faveur de notre pays. Il y avait là, sur bien des points, d'admirables indices d'une force morale que sans doute l'Allemagne a négligée. Surtout dans l'effort des jeunes, dans la façon dont les générations nouvelles se posaient certains problèmes, dans une conception renouvelée des thèmes éternels, un observateur attentif reconnaissait les plus indiscutables gages de vaillance et d'héroïsme, au milieu des signes apparents — désordre de l'esprit, éparpillement des énergies, recherche du plaisir, « blague » désinvolte, moindre effort et surenchères de la politique — dont on s'armait contre nous.

Mais comment les informateurs de Berlin se seraient-ils avisés de ce qui les eût inquiétés, eux qui avaient perdu le sens des impondérables et qui d'ailleurs, chez nous, poussaient d'instinct ou à dessein toutes les valeurs frelatées, dans l'art et dans la vie ? Le jour où j'entendis un des dirigeants de la Prusse, à pro-

pos des représentations de la *Salomé* de Strauss au Grand Opéra, déclarer en plein Paris que « cette musique-là, c'était de la musique pour vous » — pour nous, les dévots de César Franck et de Vincent d'Indy ! — je compris l'irrémédiable contresens où la Germanie achevait de s'enliser. Le manifeste des Intellectuels allemands était d'avance contenu dans cette erreur-là. Elle en avait, d'avance, commis une autre, en laissant ses historiens littéraires se perdre dans la philologie ou dans l'esprit de système, et en se privant ainsi d'un moyen d'information qu'il faut quelque tact pour manier.

La littérature n'est pas la description de la société : elle est même fort éloignée d'en être l'expression directe et sans réserves. Aussi ne prétend-on nullement trouver dans des livres, des pièces de théâtre ou des poèmes, l'équivalent de l'esprit de décision et de sacrifice qui mit la France au premier rang des adversaires de l'Allemagne. Cependant les armées de 1914 durent une si grande part du moral qui les anima au magnifique levain apporté par les jeunes « intellectuels », que la simple justice

commanderait de s'inquiéter en tout premier lieu de leurs dispositions dominantes au cours des années qui précédèrent la grande crise. Porte-paroles des nouvelles générations, ils furent mieux que les enfants perdus dont nul ne s'inquiète avant le succès ou la gloire : ils proclamaient avec plus de netteté les sentiments obscurs ou latents dont leurs compagnons étaient imprégnés. Les confesser, c'est demander à leurs camarades en même temps qu'à eux quelle était la foi qui les animait.

Un de mes souvenirs les plus émouvants du front me ramène souvent à des jours de l'automne 1915 où il nous fut commandé, pour parer au plus vite à nos pertes en officiers, d'examiner certaines catégories de jeunes soldats capables de faire des chefs. A la nuit, dans les villages bombardés de B* ou de R*, dont toutes les fenêtres étaient offusquées du côté de l'ennemi, ces candidats improvisés venaient, qui de sa tranchée, qui de sa batterie ou de son rameau de sape. Rien de poignant comme de voir ces garçons, dans leur capote souillée de boue, dans les plis trop amples de leur man-

teau d'artilleur, serrer des lèvres enfantines à la recherche d'une solution mathématique, ou fixer des yeux ingénus et attentifs sur un soudain problème d'histoire. A la question, qui leur était posée : « Pourquoi vous battez-vous? » ils répondaient : « Pour défendre la civilisation française. » Et si nous leur demandions : « Qu'est-ce, pour vous, que la civilisation française? » les réponses se classaient d'ordinaire en trois groupes. Les uns disaient : *démocratie*, et entendaient l'ascension toujours possible du peuple vers les rangs supérieurs ; d'autres tenaient pour la *légalité*, et sentaient que notre pays a, plus que d'autres, le souci durable de ce que la loi prescrit ou proscrit dans une collectivité, par opposition à tant de bon plaisir ou de chaos qui prévalent ailleurs ; d'autres enfin répondaient : *tradition*, et enfermaient dans ce mot d'antiques trésors de religion et de morale, une piété familiale haussée au degré le plus noble de révérence et de dignité, un vrai culte des ancêtres en style chrétien.

Aimons ces divergences, et accueillons-les toutes trois. Pour moi, c'est à cette triple inter-

prétation d'un terme complexe que je me plais à m'arrêter, quand je considère les mérites d'une civilisation qui a prouvé, par la sincérité et la promptitude de sa réaction guerrière, son inaliénable valeur et sa force profonde, et qui développe, dans ce cadre si ferme, les plus souples variétés que peut supposer l'existence des hommes réunis en société[1].

1. Il va sans dire qu'on ne rencontrera pas ici une nomenclature plus ou moins complète, avec analyses ou critiques de goût, des œuvres littéraires ayant marqué au cours des quinze années envisagées. Il s'agit de donner, non le détail, forcément incomplet ou partiel, d'une production extrêmement variée et abondante, mais d'indiquer par où cette production signifiait des tendances dignes d'être retenues, par où elle représentait un certain nombre de directions précieuses, aux yeux de quelqu'un qui a suivi avec attention ce mouvement littéraire et s'y est trouvé mêlé.

On trouvera des noms d'auteurs, des titres et des dates dans la *Bibliographie de la France*; des résumés et des analyses d'œuvres dans les volumes annuels de Ph. E. Glaser, le *Mouvement littéraire*, dans le *Polybiblion*, la *Revue des livres nouveaux*, l'*Écho du Boulevard*, etc., sans parler des notices et articles bibliographiques de la presse périodique ou quotidienne, en particulier les « revues » du *Mercure de France*.

Ce qui est tenté ici, ce n'est pas un *palmarès* (impossible à rédiger dès à présent), mais une étude des tendances et des orientations, telles que la littérature les manifestait.

INTRODUCTION

LA VARIÉTÉ DE L'EFFORT LITTÉRAIRE

ABSENCE DE GROUPEMENTS ET DE PROGRAMMES NETTEMENT DÉFINIS. — « INDIVIDUALISME » DE LA LITTÉRATURE D'AVANT-GUERRE. — UN EXEMPLE CONCRET : LES HÔTES D'UN SALON LITTÉRAIRE. — TENDANCES DOMINANTES DES PRINCIPAUX PÉRIODIQUES.

On a déjà souvent cité, en l'appliquant à la coupure faite par la guerre dans le tissu des temps, le mot fameux de Talleyrand vieilli : « Ceux qui n'ont pas vécu dans les dernières années qui précédèrent la Révolution ne sauront jamais ce que c'est que le plaisir de vivre. »

Appliquée à l'ensemble de la société française, cette boutade n'est sans doute guère plus vraie de 1913 que de 1788 ; et bien des inquiétudes et des pressentiments, la certitude même que le plus rude

réveil était proche, empêchaient beaucoup d'esprits parmi les meilleurs de se laisser aller à cette fameuse douceur. Elle baignait incontestablement les coteaux modérés de la vie française, où s'organisaient, plus allègrement qu'en tout autre pays, le mieux-être et la moindre peine. La France dans son ensemble, on l'a remarqué[1], « comme un vieillard à la fin d'un beau jour, s'asseyait dans le jardin devant la porte de sa maison pour jouir des derniers rayons de son soleil ; elle ne demandait qu'une chose, c'est qu'on la laissât se souvenir, et elle se faisait petite quand les cris des ambitieux venaient frapper ses oreilles ».

Étatiste en matière d'intervention et d'action sociale, individualiste dans sa morale et dans ses goûts, la moyenne du peuple français maintenait un haut degré de civilisation, d'aménité et de bonhomie, de parfaite bienséance et d'intelligence avisée, dans le cadre paradoxal d'une extrême diversité, où peu d'actions collectives étaient concertées et ordonnées, où nulle anarchie périlleuse, cependant, ne se manifestait. La vie continuait, une vie ralentie et commode de petits producteurs et de petits rentiers, déshabitués du risque, parfaitement

1. L. Dumont-Wilden, *Les Jours inquiets, Souvenirs d'hier*. Paris, 1917.

policés, accoutumés à une certaine abondance de commodités moyennes, dégustant l'existence plutôt qu'ils ne l'accroissaient ou l'intensifiaient, trouvant même, dans des raisons de « volonté de puissance », — l'agrandissement d'un beau domaine colonial, les pulsations plus fortes de l'humanité sur le globe, — des occasions de jouissance modérée et curieuse plutôt que des incitations à se jeter en pleine eau. Décadence ? Point du tout. Continuation du rythme connu de la France normale, à l'heure où d'autres peuples se lançaient à fond dans la concurrence mondiale ; maintien d'un ordre de choses qui avait fait ses preuves, et qui convenait, à tout prendre, au climat heureux d'un pays qui n'est extrême en rien, au statut moyen d'une population qui connaît peu et redoute d'instinct les très nombreuses familles, les gros budgets, les nombres de plus de sept chiffres, les grands écarts numériques. Surtout, développement extrême d'une certaine conception de l'individualisme[1], considérée comme

1. On sait que ce mot peut être pris dans deux sens : le premier — celui des meilleures époques de progrès individuel — indiquant le perfectionnement de l'individu trouvant *en lui-même* ses raisons d'action, et supposant la faculté de l'abnégation et de la discipline comme une vertu active ; l'autre désignant simplement diverses variétés d'égoïsme ou d'égocentrisme. Cf. mon *Procès de l'individualisme* dans le *Mercure de France* du 1er mai 1904.

le libre épanouissement des tendances personnelles.

Or, la forme raffinée de cet individualisme ne serait-elle pas dans ces existences distinguées et séduisantes d'artistes et de littérateurs comme il s'en trouvait tant parmi nous ? Quelques rentes leur donnaient l'indépendance ; une maison de famille en province, ou bien un vague emploi dans l'administration parisienne, une inscription au barreau étaient seuls à rattacher à la vie de la collectivité ces carrières sans responsabilité, et qui avaient cependant à leur portée l'arme par excellence de l'action sociale : *le sens de l'expression*, l'aptitude à traduire pour autrui des états d'âme qui restent en puissance chez la plupart des hommes.

Ces frères cadets de La Fontaine aimaient la fantaisie, les voyages, la compagnie des femmes, les livres et les tableaux, les paysages et la musique, produisaient peu et s'inquiétaient médiocrement de plaire en dehors d'un cercle restreint. De fait, la concurrence et les rivalités de la foire sur la place n'étaient guère pour tenter la plupart de ces charmants esprits. Pour quelques notoires qui vivaient entièrement de leur plume, l'immense majorité des auteurs pratiquait la littérature

comme on fait de l'aquarelle ou de la photographie d'amateur : parce qu'il est délicieux de commémorer son passage dans la vie, de fixer des images de choix, de faire un sort aux idées qu'on a, et que d'autres laissent s'évanouir avec la fumée bleue des cigarettes. Paraître ensuite dans les pages d'une revue, ou, puisque c'est l'usage, imprimer un livre çà et là, sans trop s'inquiéter de son sort auprès des critiques et du public : c'est ainsi seulement que de fines existences cachées sortaient de l'ombre et touchaient à la zone plus crue où commence la vie de la Cité.

Il y avait ici, d'ailleurs, une réincarnation française évidente. Au XVIIe siècle, ces amis du bien dire auraient fait simplement figure d' « honnêtes gens », grossissant le public d'un Racine ou d'un Molière. Au XVIIIe, ils auraient été de ces « âmes sensibles » ou de ces « cœurs froids », petite noblesse désabusée ou bourgeoisie impatiente, greffiers de procureurs et clercs de baillis, qui furent les représentants des idées nouvelles dans les masses françaises. Au milieu du XIXe siècle, ils auraient sans doute hésité entre la vie de Bohème et la résignation bourgeoise où aboutit l'*Éducation sentimentale* d'un garçon modérément doué. A l'ex-

trème limite d'une époque inorganique et diverse à souhait, ils choisirent d'être, en somme, les épicuriens du verbe et de traduire par des mots l'agréable bigarrure d'un monde qui semblait fait pour leur contemplation.

Et c'est là, en vérité, que le plaisir de vivre valait d'être goûté. De famille, le moins possible, ou si peu gênante ! De responsabilités sociales, juste l'agrément, peut-être, de se trouver le camarade de quelque homme influent, et de pouvoir, dès lors, faire quelques politesses à ses amis. Si l'on était provincial : trois ou quatre mois passés à Paris, pour y prendre l'air du monde littéraire et le ton de la conversation régnante, entre la mi janvier et le début de mai. Un voyage dans les pays du pittoresque et du rêve, paysages franciscains et décors castillans, pour aviver la sensibilité et se créer des sensations et des souvenirs. Le reste de l'année, une existence quelconque, dans le train-train d'une sous-préfecture ou d'une campagne somnolente, avec l'arrivée du courrier de Paris pour vous rattacher à ce qui, seul, semblait la vie vraie : celle de l'expression artistique et littéraire, manifestée par les succès du jour. Ou bien, si Paris restait le théâtre accoutumé de votre carrière, une existence assez vide cantonnée dans des

habitudes et des relations qui vous éloignaient de mille variétés d'action réelle.

J'exagère les mollesses et l'inefficacité de ce type d'existence : il va de soi qu'un certain nombre de carrières de jeunes écrivains étaient infiniment plus *réelles*, plus orientées vers les modalités vraiment actives de l'être. Beaucoup, surtout dans l'opposition, manifestaient en public. Le grand romancier anglais Th. Hardy écrit quelque part que, dans nos sociétés, la seule authentique manière d'agir possédée par l'individu est le mariage, avec toutes les conséquences et les responsabilités qu'il comporte normalement. Nous ne dirons pas que cette façon d'enraciner une cellule humaine dans un milieu déterminé ait été la plus fréquente dans les jeunes générations littéraires ; il en était d'autres, la profession, le *métier* à côté du *goût d'écrire*, le bien de famille à gérer, qui rattachaient malgré tout à la réalité la plus stricte une catégorie d'artistes qu'eût tentée, sans cela, le dilettantisme le moins contrarié.

Cette liberté de sentir et d'exprimer, en somme, a permis aux lettres françaises, au début de ce siècle, de ne connaître à peu près aucune limite, aucune barrière. On pourra leur reprocher, quand le recul convenable aura été pris, de n'avoir pratiqué ni

réelle foi collective ni fort *credo* social, et d'avoir encouragé l'extrême effritement des sensibilités et des nuances d'expression : on ne contestera du moins ni la souplesse ni la hardiesse ni la sincérité de ces romans et de ces vers innombrables, modelés sur l'infinie variété d'un univers qui semblait fait pour être traduit par des mots et des assemblages de mots.

Par là, au demeurant, les lettres françaises d'avant-guerre sont plus révélatrices des tendances profondes que si elles s'étaient appliquées à marquer d'une empreinte définie la vie ambiante. Une littérature à thèses, des drames ou des romans construits pour persuader révèlent tout simplement l'intention des auteurs et le système auquel ils se rattachent : c'est l'accueil du public qui permet tout au plus de savoir si le même rythme profond anime l'écrivain et ses lecteurs. Au contraire, une littérature spontanée et sans directives bien assurées confessera moins expressément, mais plus sûrement, des forces diverses auxquelles auront, d'instinct, cédé les auteurs. Éparpillées en apparence au gré de la création individuelle, elles viendront témoigner, en commun, des notions dominantes d'une époque, et les recueils lyriques du Romantisme traduisent directement le désarroi de

la jeunesse de 1825, vague spiritualisme et mal du siècle, alors que les témoignages construits par les sociologues du temps. Balzac compris, sont moins révélateurs.

Encore une époque telle que celle-là connaissait-elle, pour la commodité des historiens, les Cénacles, les groupes liés par un programme identique, les salons qu'intéressait une admiration en commun. Peu de réunions homogènes, au contraire, à la veille de la guerre, dans le Paris intellectuel ; à peine si l'on y eût retrouvé beaucoup de ces groupes, fréquents dans l'âge antérieur, qui tenaient leurs assises au café, et où d'aimables bohêmes et quelques habiles reformaient chaque soir la société et la poésie, en attendant de faire leur chemin dans la politique et le journalisme. Peu d'écoles arborant une bannière de ralliement ; *unanimistes*, *futuristes* et *cubistes* ont été les seuls peut-être à annoncer un programme qui liât quelque peu des artistes à un effort commun.

Veut-on illustrer le charmant désordre d'une époque où chacun avait, en des lieux différents, ses habitudes et ses loisirs, ce que le poète appelle

Sa famille charnelle et sa famille élue ?

Voici, juste avant la guerre, les mercredis pari-

siens d'une maîtresse de maison possédant, en toute sa coquetterie et son désir de plaire, la volonté de maintenir un groupe d'amis à peu près accordé au même diapason. Ce diapason, c'est celui que donne le plaisir artiste, la joie de comprendre et de goûter d'autres natures d'esprit, des formes variées de l'art et de la vie — à condition que l'intelligence reste la médiatrice et le commun truchement. Intelligence du cœur si celle du cerveau n'y suffit pas... Peu de musique, pas de jeu, et juste assez d'accueil aux *on-dit* pour se situer dans le temps et l'espace. On fait accueil à des hôtes que ne distinguera ni la condition sociale, ni la foi politique ou religieuse, bien qu'on ait ses préférences peut-être — préférences de femme vite effrayée et froissée, apeurée et troublée — pour les volontés solides et les esprits inébranlables. Veuve et grand'mère, on affirme sa sérénité à l'égard de toute passion. Sœur d'un académicien illustre, on se garde d'installer une châsse à révérer dans son salon, et d'organiser une de ces chapelles où l'invité pénétrait chez Mme Récamier ou Mme de Boigne : c'est plutôt un fils, mort de la littérature et par la littérature, qui serait l'ombre chère à laquelle il convient de donner un souvenir et un hommage. Il méritait l'un et l'autre, ayant passé dans la vie

frissonnante comme un jeune être de désir et de précocité, de noblesse et de douleur...

Peu d'hommes de lettres, ici, qui ne soient que cela : sans doute l'artifice et le dessèchement professionnel de ce type d'existence, s'il n'est point élargi par d'autres raisons d'être, rend-il l'écrivain de métier d'assez désobligeante société : le goût des lettres, au contraire, s'aiguise à n'être qu'un appât et une friandise, une vocation manquée peut-être ou un vœu secret. Voici pourtant deux romanciers de grand talent, frères siamois de la jeune littérature, tour à tour exotiques avisés et enracinés fidèles, balançant ainsi les séductions du voyage par les contraintes de la tradition provinciale, mais aptes à faire passer les unes et les autres dans une œuvre nerveuse et colorée ; l'un qui serait blond s'il n'était tondu de trop près, et qui vaut par le coup d'œil aigu ; l'autre laissant croître une belle mèche brune et s'attribuant plutôt les valeurs du sentiment : deux frères, en somme, différents d'aspect et de caractère comme on ne peut l'être que dans la même famille.

De moindre renom, et satisfaits pour l'instant, soit d'un heureux « départ » en poésie ou dans le roman, soit d'une notoriété assurée dans leurs groupes respectifs, voici d'autres hommes de let-

tres que leur littérature, cela va sans dire, ne nourrirait guère qu'une couple de mois. L'un est resté proche des délicieux ravissements de son éducation religieuse, et refait volontiers le *Génie du Christianisme* avec moins de génie et guère plus de christianisme dans l'action et dans l'intention. Un autre se contente d'un petit emploi dans l'administration, et s'applique à suivre le mouvement intellectuel contemporain pour en utiliser les secondes moutures dans des articles de vulgarisation fort bien faits qui lui donnent de plus en plus accès dans tous les milieux. Un troisième commente, d'une plume lucide, les systèmes philosophiques de l'heure présente et promène un monocle exigeant sur les métaphysiques et les morales de l'instant.

La plupart ont un pied dans plusieurs revues à la fois, et ne sauraient se contenter d'un seul gîte. Il en est de même, semble-t-il, des artistes, peintres ou sculpteurs, dont une formule unique n'épuiserait pas la curiosité et les dons, et qui font ici le meilleur ménage avec les littérateurs : inspiration mutuelle sans concurrence, impressionnisme analogue dans l'exécution, comment ne s'entendrait-on pas d'un camp à l'autre ?

Les universitaires étaient parfois un peu malme-

nés dans les jeunes milieux de littérature : on leur reprochait, moins peut-être un goût trop informé pour n'être pas un peu en retard sur les dilections du jour, que le semblant de contrainte où des fonctionnaires ne manquent pas de paraître. Pourtant rien n'était plus libre, et ne s'est mieux montré tel à l'occasion, que tels professeurs de faculté ou de lycée s'acquittant fort décemment de la tâche professionnelle et conservant, ceci fait, la plus évidente indépendance d'esprit et d'allures... Ceux qui fréquentent ici, très peu engagés dans la politique des partis, ont de plus l'avantage de garder sur l'étranger d'outre-mer ou d'outre-Océan plus de fenêtres ouvertes que la plupart des littérateurs français, trop habitués à voir les valeurs d'outre-frontières du seul point de vue de l'exotisme ou du pittoresque.

Il faut en dire autant, peut-être, de cet élément un peu inquiétant de nos milieux intellectuels, le Juif. Incomparable expert en idées, courtier en nouveautés d'art comme il l'est en diamants, pénétrant dissociateur, à la Spinoza, des notions qui ont l'air le plus évidentes et compactes, il a joui, vers 1898, d'une vogue qui n'a pas laissé de s'apaiser. Mais il possède à l'occasion, lorsqu'il représente le vieil idéalisme hébraïque, une aptitude à voir pro-

fond et à sentir la vie intime des individus, qui fait de lui un interlocuteur singulièrement excitant.

Ce ne serait pas, d'ailleurs, sa religion qui lui interdirait l'accès d'un milieu dépouillé de tout esprit sectaire : même les officiers qui fréquentent ici — et qui représentent le type renouvelé du jeune chef civique autant que militaire, joyeux de tenter ainsi une expérience qui aurait pu, la guerre venant, être décevante et dangereuse — ne sont point suspects d'antisémitisme. On est « union sacrée » avant la lettre, dans un salon où s'aperçoit le profil aigu d'un ancien professeur de théologie protestante — houppe blanche à la Rochefort, œil sévère, barbiche huguenote — et le directeur de conscience de jolies pécheresses — paupières malicieuses et lèvres indulgentes, — et où des représentants de camps divers se rencontrent sans ignorer leur foi mutuelle.

Et les femmes ? Elles ont souvent passé pour mettre en péril la bonne entente des hôtes intellectuels d'un même logis — soudain surpris de voir d'autres rivalités que celle de l'intelligence ou du bien dire se glisser entre des hommes qui se croyaient en lieu sûr ! La vraie sauvegarde, c'est celle-ci : actrices, philanthropes, femmes de lettres ou artistes, que chacune de vos invitées ait sa

raison d'être *extra-féminine*; à défaut d'une « spécialité », qu'elle exerce au moins d'une façon si heureusement nuancée l'art d'être une femme de goût, que nulle préférence trop marquée ne réveillera la suffisance masculine endormie chez l'écrivain. Causer des choses du métier avec « une » camarade, ou causer des livres ou des pièces de théâtre comme de travaux d'art qui n'engagent pas trop profondément le moi intime de celui qui les a exécutés, c'est la meilleure garantie de paix sentimentale — à supposer que la paix soit si souhaitable que cela...

Causer — non pas disserter, non pas démontrer, ni pousser vers la cheminée un « raseur » qui tient à faire son effet; savoir interrompre au bon mo ment, ou mettre un bœuf sur sa langue s'il le faut; laisser toute sa souplesse à l'échange des idées et à l'entre-croisement des personnalités; diminuer peut-être la valeur absolue et le principe actif des impressions en les soumettant à ce jeu de volant qui les use et les dénature, mais qui les empêche de garder leurs aspérités et leur tranchant : école incomparable de tolérance et de sociabilité que certaines époques françaises ont pratiquée jusqu'à la virtuosité, et qui reste, à tous les degrés, la façon la plus courante dont notre peuple comprend les contacts sociaux.

A défaut du groupement révélé par les salons et les cénacles, tentera-t-on de demander aux revues des étiquettes bien définies qui, d'office et d'emblée, qualifient tous les auteurs qui paraîtront sous une même couverture ? On pouvait ainsi, à diverses époques de la civilisation française, demander ses papiers ou ses lettres de créance à un collaborateur du *Conservateur* ou du *Globe*, de la *Phalange* ou de la *Morale indépendante*. Dans l'époque dont il s'agit ici, ce repérage lui-même restait fort hasardeux. Sans doute, la *Revue des Deux Mondes* conservait ses attaches académiques et le *Correspondant* sa nuance catholique ; la *Revue socialiste* et les *Études* n'étaient guère interchangeables, et peu d'auteurs s'imprimaient indifféremment au *Mercure de France* et à *Foi et Vie*. Cependant, là aussi, un certain émiettement des doctrines avait remplacé les strictes classifications. Une tonalité générale plutôt qu'un programme défini reliait l'un à l'autre les auteurs dont les noms reparaissaient régulièrement dans la même revue — et ensuite, souvent, au bulletin de nouveautés du même éditeur : soit qu'une même raison sociale couvrît, dans ce cas, les deux entreprises, le périodique et la maison d'édition, soit que des tendances analogues fissent la jonction de l'un à l'autre.

Essayons toutefois une revue sommaire de ces publications ; elle paraîtra peu utile à qui feuilletait, d'un doigt insinuant, les brochages tout frais, jaunes ou verts, saumon ou mauves, qui s'offraient sous les galeries de l'Odéon, ou bien à qui retrouvait — non sans une chronologie décevante par son retard — les publications multicolores caparaçonnées d'un noir uniforme sur la première table de gauche de la Bibliothèque nationale.

La *Revue des Deux Mondes*, maintenant dans la tradition « bien pensante » une bourgeoisie libérale mais vite effarouchée, n'a pas besoin d'être présentée ; cette doyenne des publications bi-mensuelles françaises, avec ses affinités académiques et son attachement aux vertus classiques, son dédain de l'actualité, reste évidemment l'un des pôles du monde intellectuel français. Elle garde pour pendant la *Revue de Paris*, plus « avancée » en politique et en sociologie, risquant avec un peu plus d'audace des formes d'art moins classées, n'en tenant pas moins un compte extrême de l'actualité et de la vogue, qu'il s'agit moins de devancer que de contenter. C'est dans ces deux périodiques, à tout prendre, que viennent s'inscrire et s' « entériner » les mouvements d'art et de littérature après leur accomplissement et leur acceptation totale ou

partielle, et aussi les variations — plus légères — de la société française en matière de morale et de conceptions sociales.

On pourrait leur donner pour compagnes — qui les suivent avec plus de fréquence et moins de volume, et comme le moindre tonnage d'une vedette naviguant dans les mêmes eaux qu'un transport — la *Revue hebdomadaire* de plus d'initiative et les *Annales politiques et littéraires* de plus d'entregent. Ici encore, des valeurs de tout repos se classent, après épreuve faite, dans les portefeuilles du public français : plus conservatrices sous le brun clair de l'une, un peu plus hasardées sous le bleu pâle de l'autre. Le mouvement est ailleurs que dans ce « centre » droit ou gauche, si caractéristique de la stabilité moyenne de l'esprit français, si propice aux acceptables évaluations d'un effort produit en dehors, aux présentations « intermédiaires » de la vie, aux créations de l'art qui ne soient pas hors de l'atteinte générale. — si différente des dispositions qui polarisent en Angleterre autour de la *Quarterly* ou de l'*Edinburgh Review* le conservatisme ou le goût du progrès.

Plus attachées au passé que confiantes dans un avenir qui serait extrêmement différent, des revues comme le *Correspondant*, avec une sûre nuance de

catholicisme éclairé, ou comme les *Études* des Pères, formeraient l'aile droite de l'armée des périodiques. L'*Occident* proclame un dogme de discipline intellectuelle appliquée aux choses de l'art, tandis que les *Cahiers* de R. Vallery-Radot cherchent dans la foi catholique un « centre de gravité de l'ordre esthétique », et que la *Revue du temps présent* ou la *Revue critique des idées et des livres* développent sur le plan de l'*Action française* un mouvement autant politique que religieux, supposant l'abandon du dogme révolutionnaire. La *Revue française* de G. Bonvalot. quelques autres périodiques plus intermittents, ou de création toute récente, visent à développer diverses activités françaises en s'appuyant sur des données strictement traditionalistes.

A l'aile gauche, le cadre religieux n'apparaît plus guère qu'au *Sillon*, devenu la *Démocratie*, avec son christianisme de bonne volonté et d'intention républicaine, et à *Foi et Vie*, dont le protestantisme s'intéresse moins aux controverses de doctrine qu'à l'action sociale et aux problèmes de la Cité. L'art n'y est pas en spéciale faveur, alors qu'il est la raison d'être de *Vers et Prose* (dix courtes années d'existence, 1905-1914), voués à la « défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme

en prose et en poésie », de la *Phalange*, fidèle au vers librisme, des *Marges*, distinguées et intermittentes. La *Plume* cesse sa publication en 1903 ; mais voici, pour les premières armes des jeunes, la *Vogue* et l'*Ermitage*, le *Parthénon*, le *Thyrse*, *Pan*, le *Divan*, mais surtout le *Mercure de France*, longtemps l'organe officiel du symbolisme, créant alors des « alibis » à qui voulait s'écarter de la vie, peu à peu plus éclectique, devenu chemin faisant fort varié sans cesser d'être aventureux. La *Nouvelle Revue* a perdu beaucoup des raisons politiques qui lui donnaient son intérêt ; la *Revue blanche* n'a pas continué au delà de 1903 sa critique singulièrement pénétrante des valeurs courantes et ses tentatives hasardeuses en matière d'art ; le *Censeur* n'a fait qu'une brève carrière ; la *Revue bleue* garde son public limité et son influence sagace et restreinte ; la *Renaissance française*, les *Rubriques nouvelles*, les *Entretiens idéalistes*, les *Pages modernes*, les *Loups*, la *Vie*, l'*Idée moderne*, l'*Effort libre*, ont un intérêt de « groupe » qui ne prétend pas atteindre l'attention générale. Mais la *Grande Revue*, l'ancienne *Revue du Palais*, avec son arrière-plan législatif, la *Revue*, l'ancienne *Revue des Revues*, avec son indifférence à la qualité de sa matière, touchent des cercles étendus de lecteurs

Technique à dessein, et supposant une culture scientifique poussée, en même temps qu'une certaine indifférence imaginative et sentimentale, la *Revue du Mois* s'adresse au public le plus sérieux: elle est à la frontière des innombrables périodiques spéciaux qui ne sauraient faire de place à l'expression littéraire de l'époque. Des hebdomadaires comme l'*Opinion*, plutôt politique, enfin les grands quotidiens et certains de leurs moindres confrères font accueil à des variétés de cet ordre, sans programme bien défini.

Au contraire, la *Nouvelle Revue française*, très légitimement chère aux jeunes générations, pratique une sorte d'éclectisme intégral qui voudrait faire un sort à tout ce qui a sa valeur propre ; et les *Cahiers de la quinzaine*, où se cotoyèrent R. Rolland et les Tharaud, Suarès et G. Sorel, ont hébergé, sous la direction truculente de Péguy, des tendances hétéroclites qui n'avaient guère, en fait de commune mesure, que la sincérité des auteurs et la farouche bonne foi du directeur...

J'en passe — sinon des meilleures, du moins de celles qui purent, quelque jour de leur existence éphémère, donner asile à l'essai d'un débutant, ou qui rallièrent un instant des amis passagèrement groupés : petites revues qui préparent l'opinion des

publics de demain, et où les futurs maîtres de l'heure font leurs premières armes ; revues agressives prêchant le mépris des valeurs communément admises ; revues anarchistes faisant un sort à la boutade d'un enfant ; revues réactionnaires célébrant le réalisme politique et la stricte obédience religieuse ; revues élégantes accueillant les gentils essais des gens du monde et de leurs amies...

Nulle part, dans cette polyphonie, l'apparence de la cohésion et de l'ordre. Point d' « école » de 1910, comme il y avait une école de 1660 ou un premier cénacle. A part le « cubisme », le « futurisme » ou l' « unanimisme », peu de programmes : des directions tout au plus.

Plus révélateurs sans doute que ces déterminations par titres et par couvertures, d'autres indices ont groupé un instant les forces littéraires, accusé d'un cerné plus fort telles tendances des jeunes générations ? Celles-ci n'ont pas souvent manifesté, par la jeunesse des Écoles trop préoccupée d'examens, leur enthousiasme pour un maître préféré : les grands jours d'un Cousin, d'un Guizot, d'un Villemain, ou même d'un Laboulaye, n'ont guère de pendant plus récent — et d'ailleurs la politique a passé au second plan des préoccupations de la jeunesse. Trop de dames se pressaient au cours d'un

philosophe à la mode pour laisser toute la place révélatrice qu'il eût fallu à des adeptes plus secrets et plus anciens. Mais la jeunesse française n'a pas refusé de se reconnaître, au moins fragmentairement, dans diverses « enquêtes »[1] où l'on prenait sa température morale. C'était presque devenu un usage courant pour les reporters, à la morte saison des nouvelles, de tâter le pouls à ceux qui avaient vingt ans, de les interroger sur leurs lectures préférées et leurs chefs de file avoués. Et si, bien souvent, les enquêteurs avaient leur siège fait et leur horoscope tiré d'avance, du moins les points de direction qu'ils relevaient et publiaient prenaient-ils en effet une valeur efficace pour d'autres « jeunes », encore incertains, que ces publications révélaient quelque peu à eux-mêmes. Ainsi, douloureuse au moment des interrogatoires, l'enquête se trouvait parfaitement vraie, pour un groupe étendu,

1. Enquêtes de la *Revue hebdomadaire* (1912) et de l'*Opinion* (1914); dans le *Temps*, le *Figaro*, articles éventuels sur la jeunesse des écoles; E. Henriot, *A quoi rêvent les jeunes gens* (1913); G. Riou, *Aux écoutes de la France qui vient* (1913); Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (1914). — Consulter aussi Alphonse Roux, *Les Tendances nouvelles de la littérature*, préface de la deuxième anthologie de la *Renaissance contemporaine* (1912); Léon Blum, *La prochaine génération littéraire* dans la *Revue de Paris* du 1er février 1913; J. Muller et G. Picard, *Enquête sur les tendances nouvelles de la littérature* (1914).

le lendemain du jour où elle était publiée. Mais qui sait si, à la même heure, un autre astrologue n'aurait pas lu, dans le ciel de la jeune France, d'autres constellations ?

C'étaient encore des accords provisoires que les « prix », désormais multipliés bien en dehors des Académies, décernés à un romancier ou à un poète sur qui des opinions de confrères s'étaient groupées. Croit-on, par exemple, que le jour de 1912 où Paul Fort succédait à Léon Dierx comme « prince des poètes » élu par 340 poètes français, ce vote ne signifiait pas, dans l'heureux morcellement et le délicieux kaléidoscope des joies de l'esprit, une concentration et une quasi-unanimité d'un instant ?

Hélas ! c'est le « prince des poètes », un jour de repentir, qui gémit sur son attitude passée de voluptueux lyrique et de citoyen distrait :

Je ne suis qu'un félon. Poésie, poésie, qui m'a fait te donner les forces de ma vie ? Que valent à présent mes hymnes d'allégresse aux printemps, ces décors des amours oubliées ? Vieux cœur, la patrie souffre et tu n'es que faiblesse ; tu ne sais que chanter la nature, ô tristesse de ne savoir chanter que brise aux peupliers, nuages dans l'air pur comme de fins voiliers soleil d'orage orange aux cimes des sapins, truite vivace en l'eau bousculée du moulin, et rire du loriot sur un frais aubépin !

Consolez-vous, « prince des poètes ». Les mau

vais bergers n'ont pas manqué à la France d'avant-guerre. Mais pourquoi les chercherait-on parmi les poètes qu'on savait un peu déchus de leur rôle de pasteurs de peuples, et ne les verrait-on point là où ils n'auraient pas dû être : parmi les annonciateurs de l'avenir, les scrutateurs patentés de l'actualité, les chefs élus et les conducteurs responsables d'un grand pays ?

Ni vous ni vos électeurs, « prince des poètes », n'aviez promis d'étudier le présent à la lumière du passé, et de mener les destinées d'une vieille nation vers leur idéal de sécurité, de prospérité, de dignité. Peut-être auriez-vous dû plus souvent, comme le demandait un de vos aînés, Alfred de Vigny, vous porter à tour de rôle vers « le point menacé du cercle humain » et renforcer les lignes de moindre résistance de l'esprit. Mais vous avez, malgré tout, bien mérité du pays et de l'humanité en restant attentifs à la beauté et à la bonne volonté, aux voix de la Terre et du Temps — en attendant que votre sincérité même, et votre ingénuité, eussent à se muer en héroïsme et en vivace déter mination.

PREMIÈRE PARTIE

Trois faits incontestables, au début de la guerre et dans les mois qui suivirent, ont caractérisé l'acceptation de la suprême épreuve nationale par la quasi-unanimité du pays :

1° Nulle « lutte de classes » n'a empêché la mobilisation ou gêné l'autorité militaire — et cela dans une nation que l'on disait profondément divisée par les luttes sociales, qui avait connu des grèves de services publics et des résolutions de sabotage organisé, et soupçonné certains intellectuels de préférer les aspirations des « classes » à tous les intérêts nationaux ;

2° Nul antagonisme sérieux de région à région, Nord et Midi, Provinces et Paris, nul séparatisme réel, Bretagne, Flandres, Provence ou Savoie, ne sont venus contrarier le sentiment national — et cela dans un pays qui avait entendu quelques cris de mécontentement politique, économique ou reli-

gieux s'aiguiser d'invectives contre la patrie française et l'union traditionnelle de ses éléments divers ;

3° Nul secours ne fut plus nécessaire, nulle adaptation ne fut plus salutaire à la défense du pays et au maintien d'une vie à peu près normale, que le travail féminin, qui ne se refusa pas un seul instant après l'ouverture des hostilités — et cela dans une population que certains disaient frivole et voluptueuse, et qui passait pour faire à la femme une place humiliante d'amoureuse soumise, de mère de famille esclave ou de vieille fille inutile.

Rien de tout cela, peut-être, n'était inscrit directement dans la littérature d'avant-guerre. Cependant tous ces « rétablissements », qui traduisirent dans l'ordre des faits de profondes réalités psychologiques et morales latentes dans l'âme française, étaient conditionnés par mille dispositions que l'on retrouvera, si l'on en prend la peine, dans la littérature de 1900 à 1914.

La seconde de ces dates ne s'impose que trop comme une brusque interruption dans le cours accoutumé du temps, un coup violent donné au Clepsydre, un feuillet du calendrier où va commencer autre chose. Quant à la première, elle avait marqué, elle aussi, une époque : à la fois une

conclusion et un commencement. Un personnage de Maurice Donnay, dans les *Éclaireuses* (1913) badinait agréablement sur ce thème de chronologie morale : Jacques raillait chez Jeanne ce qu'il appelait « les idées de 1900... »

Vos idées d'Exposition universelle, vos idées de 1900, si vous aimez mieux ; car ce sont les idées de 1900 — je les reconnais... je les ai eues toutes, entre vingt-cinq et trente ans, comme la plupart de ceux de ma génération. Oui, j'ai été un démolisseur et, en fait de nuées, je n'en craignais pas une : l'union libre, l'antimilitarisme, l'irresponsabilité des bons criminels, l'abolition de la peine de mort, et la réforme de l'orthographe, j'ai fait de tout çà, car tout çà se tient étroitement : c'est un bloc ! Mais depuis quelque temps, j'ai choisi.

Un choix analogue s'était-il fait, était-il en train de se faire chez ceux qui eurent vingt-cinq ans dans la période qui suivit ? Pas tout à fait, sans doute, ni surtout avec unanimité, Dieu merci ! Mais une nouvelle évaluation des valeurs s'opérait, que la guerre a interrompue sur un point, précipitée sur d'autres. En tout cas, le « programme de 1900 » avait subi d'incontestables retouches, qu'il est possible de saisir rétrospectivement.

CHAPITRE PREMIER

LES TENDANCES POLITIQUES ET SOCIALES

INDIFFÉRENCE OU HOSTILITÉ DE LA RÉCENTE LITTÉRATURE A L'ÉGARD DE LA « POLITIQUE ». — MOINDRE FAVEUR ACCORDÉE A L'ESPOIR D'UN CHANGEMENT RADICAL DE LA SOCIÉTÉ. — SYMPATHIE POUR LES CLASSES LABORIEUSES, DÉFIANCE POUR LE GRAND MANIEUR D'ARGENT ET D'AFFAIRES. — LES PROBLÈMES DE L'*ASSOCIATION* NÉGLIGÉS. — PERSISTANCE D'UN IDÉAL DE BONNE ENTENTE HUMAINE.

La littérature reformait un peuple de Latins, en opposition inéluctable avec les Germains.

PAUL ADAM.

Constatons-le sans ambage : pour la plupart des intellectuels d'après 1900, l'État politique n'offrait qu'un médiocre intérêt. La réforme électorale, le remaniement de la Constitution, les droits du Pouvoir exécutif, le scrutin proportionnel n'ont certainement pas suscité, dans les milieux littéraires, l'adhésion ou l'hostilité que d'autres programmes

avaient pu rencontrer en 1848 ou en 1876. En dehors des groupes royalistes de l'*Action française*, ou de cercles ayant reçu leur empreinte de l'affaire Dreyfus, les luttes pour la forme de gouvernement intéressaient assez peu les écrivains : encore entendait-on, autour de Ch. Maurras comme de Maxime Leroy, lier la polémique à une certaine conception de l'activité générale de la France, augmentée ou épurée dans un cadre nouveau.

Le discrédit de la politique en tant que politique se manifestait d'une manière de plus en plus nette dans des œuvres d'observation. Jadis, le mauvais politicien ou le néfaste bavard, Numa Roumestan ou le député Leveau, avaient été en butte aux ironies littéraires ; à présent, la littérature semblait pousser la défiance à l'égard des mœurs électorales et parlementaires jusqu'à discréditer par avance tout milieu imprégné de préoccupations politiques, toute personnalité faisant son chemin en sollicitant des bulletins de vote. Dès 1901, la pièce d'Émile Fabre, la *Vie publique*, posait le problème. Désastreux affaissement dans la *Faiblesse humaine* de P. Margueritte (1910) ; luttes électorales déchirant l'infortunée province dans la *Vertu du Sol* de M. Mielvaque (1904) ; mesquines vilenies dans *Madame Bouverot, préfète*, d'A. Pavie (1912) ;

odieuses tyrannies de village dans *Monsieur le Maire* d'Antonin Lavergne (1905) ou dans *le Village endormi* de G. Riat (1904) ; fausse position et équivoque initiale de toute activité de ce genre, même de grand style et de vraie intégrité, dans *le Tribun* de P. Bourget (1911). Il n'était pas jusqu'à l'espérance d'assainir les mœurs politiques par un contact direct avec la masse électorale qui ne fût douloureusement abandonnée (*Monsieur Gendron va au peuple*, de R. Thiry). Si bien qu'avec le plus vif, le plus évident désir d' « organiser » à nouveau la vie publique en France, d'apporter un remède à certains maux inséparables d'une démocratie possédant un long passé, la plus récente génération n'a guère offert que des suggestions. Elles relèvent de la sociologie plus que de la littérature, ces innombrables études sur la Concentration nationale ou sur la Transformation des pouvoirs publics. En réalité, la société française restait avant tout une « civilisation », tant bien que mal gérée par des fonctionnaires...

Le fonctionnaire, de plus en plus considéré comme la créature de la politique, ne s'est pas trouvé placé bien haut dans l'échelle des valeurs sociales, par l'homme de lettres, prompt à s'emparer des cas avérés et à les généraliser. Instituteurs

dévoyés tels que le *Georges Pourcel* de R. Fougères (1911), institutrices victimes des vindictes d'un parti comme la *Davidée Birot* de R. Bazin (1912), magistrats inquiets de leur avancement comme les personnages de la *Robe rouge* de Brieux (1900) : on a beau dire que ce sont là des exceptions dont se saisit le roman et le théâtre, il n'en reste pas moins une désaffection générale dont la littérature offre l'image. A. France n'avait pas hésité à railler, d'une ironie plus corrosive que la véhémence, les Worms-Clavelin et les Cartier de Chalmot : encore semblait-il croire à une purification de la politique par la politique, tandis que l'opinion dominante, dans la littérature ultérieure, paraît bien être que les jeux des partis, les partis électoraux, les marchandages de scrutin sont, une fois pour toutes, de pauvres choses, et qu'il est fâcheux qu'une partie des initiatives et des garanties, dans un grand pays moderne, soient, à travers le fonctionnaire trop dépendant, le fait du « politicien » trop indifférent à la chose publique. D'où, disait Faguet, le *Culte de l'incompétence* et l'*Horreur des responsabilités*.

Même laissés à eux-mêmes, les fonctionnaires de l'État risquent d'être de simples automates, que la peur des nouveautés et l'habitude de la hié-

rarchie enlisent, entre leurs cartons verts et leurs liasses de dossiers, dans la plus morne apathie : ainsi en juge l'homme de lettres, qui d'ailleurs se souvient que le peuple français est habitué à ne point prendre au tragique un mal nécessaire. *MM. les Ronds-de-cuir* (de Courteline, 1911) vengeront le contribuable ou le justiciable, devenus lecteurs, des longues stations dans les bureaux de l'administration ou des incompréhensibles garanties dont l'État protège le moindre de ses actes.

Une atmosphère politique déplaisante ; un fonctionnaire dépendant ou ridicule ; et, cependant, d'incontestables nécessités de réadaptation sociale : faut-il compter dès lors, pour remettre les choses au point, sur une révolution violente, sur une lutte des classes aboutissant à la dépossession radicale et soudaine du monde dirigeant ? L'idée n'avait rien que de plausible pour tout un groupe de la littérature, au temps où l'Affaire Dreyfus divisait les intellectuels aussi bien que le reste de la nation. Zola, P. Adam, Mirbeau et bien d'autres avaient donné une forme à leur rêve d'utopie : pour lui permettre de se réaliser dans les faits, ne suffisait-il pas d'une poussée générale du prolétariat, d'une grève généralisée, du décret d'un pouvoir révolutionnaire arrivant aux affaires quelque jour ?

On ne voit pas que la jeune génération ait fait le même crédit à de tels espoirs. Sans doute, la théorie marxiste conservait ses partisans, et la lutte de classes semblait à la fois une vérité scientifique et un programme social à nombre de jeunes esprits choqués des iniquités économiques (« Qui n'est pas anarchiste à vingt ans est un scélérat. disait un Anglais ; qui n'est pas conservateur à soixante est un imbécile »). Les logiques déductions d'un G. Sorel, ancien polytechnicien pour qui la séparation des classes restait la seule condition d'un progrès que nulle réforme ne saurait donner, ont été le bréviaire de maint esprit généreux. La *Barricade* de Bourget, en 1910, présentait au grand public une dramatisation du conflit latent qui mettait, des deux côtés d'une âpre barrière, des hommes qu'un intérêt bien entendu pourrait inciter à collaborer. Jean Muller, commentant l'*Idée de lutte de classes*, apercevait « la grande bataille napoléonienne d'où sortira une société nouvelle... fondée sur les institutions que le prolétariat élabore dès à présent... »

Cependant la créance allait déclinant, au camp des intellectuels, en ces solutions soudaines et décisives. *Le Grand Soir* offrait bien, en 1908, la vision terrifique et libératrice de la révolution sociale :

mais cette pièce du socialiste révolutionnaire polonais L. Kampff semblait plutôt valable pour le monde slave que pour un Occident moins mystique, et n'affectait guère plus profondément le public français qu'une pièce du Grand Guignol. Le roman des Rosny, la *Vague rouge* (1910), annonçait, lui aussi, la révolution violente, mais ne semblait guère croire en son efficacité réelle et durable ; la probabilité n'en paraissait nullement plus prochaine et plus solide. Et le cas de *Crainquebille* (1904), où A. France avait représenté les rouages de la société comme des outils d'injustice, et non des instruments tutélaires, en appelait plutôt à la pitié qu'à l'espoir d'une soudaine transformation.

Serait-ce que l'organisation même des groupes humains et les dispositions de l'animal social rendraient impossible ce parfait nivellement sans lequel une société absolument équitable sera toujours impossible ? J. Sageret avait fait un tableau d'ensemble des principales cités idéales où les grands bâtisseurs d'utopies promirent la félicité collective à l'homme moderne. La *Clairière* de Donnay et Descaves, retouchée et reprise en 1909 après avoir été portée à la scène en 1900, offrait une critique légère et piquante — dans tous les

sens du mot — des hypothèses trop faciles d'un paradis phalanstérien. Sans doute, c'était en marge de la société connue que s'installait ce petit monde « affranchi », et non sur la table rase et la place nette d'un lendemain de révolution ; mais l'instinct de propriété de l'un et la complète indifférence de l'autre à l'argent, le goût du travail stable ou la tendance à la vie nomade, tout cela ne se retrouverait-il pas, le matin qui suivrait le « grand soir », et ne recommencerait-il pas à conditionner la vie d'une humanité nouvelle ? Qui prétendrait « changer complètement l'âme des foules » ?

Visiblement, les sympathies des intellectuels allaient désormais à l'effort des syndicats, déjà organisés, mieux prêts à l'action définie et précise qu'à l'espoir inconsistant d'une rénovation totale, sans autres instruments qu'une brusque « reprise » de la propriété et des moyens de production. Qu'en ces matières la coopération de l'esprit, de la théorie, de la synthèse, avec les vues pratiques et les compétences professionnelles soit indispensable, voilà qui ne paraît point faire doute. Un des chefs du socialisme allemand, Kautsky, avouait en 1907 à l'auteur de ce livre que la malédiction du socialisme allemand était de ne plus avoir d'intellectuels dans ses rangs : or c'est

au syndicalisme plutôt qu'au socialisme qu'allait la curiosité intellectuelle française des dernières années, dans la mesure où elle pratiquait la *Coopération des idées* souhaitée par un ouvrier clairvoyant, G. Deherme.

En réalité, se disaient beaucoup des jeunes auteurs, la Révolution se fait tous les jours. Elle s'accomplit chaque fois qu'une loi sociale assure de meilleures conditions d'existence à une catégorie de travailleurs, mais aussi chaque fois qu'un ouvrier devient patron ou qu'un fils de bourgeois ou de propriétaire est obligé, par la ruine ou la négligence, de retourner à la saine exigence du travail manuel.

La formule de Waldeck-Rousseau : « Il faut que le Capital travaille et que le Travail possède » est l'expression d'un fait, dont le cours normal de la vie, dans des sociétés démocratiques, devrait multiplier les possibilités et faciliter l'extension. Les réformes politiques ne devraient point être données pour des remèdes au malaise social, mais être concertées pour assouplir le jeu des forces en travail et pour les maintenir dans le cadre des intérêts généraux, supérieurs aux avantages d'un parti, d'un groupe ou d'une région. C'est évidemment dans ce sens qu'était dirigée l'attention des

milieux intellectuels, que pouvait intéresser, autour de Maxime Leroy, de Bouglé, de ceux qui n'étaient pas déjà saisis par la machine parlementaire, l'élaboration de programmes sociaux. Finis, les vastes plans de reconstruction totale ; au contraire, les retouches opportunes et les améliorations de détail continuaient à trouver, en général, l'approbation des classes intellectuelles.

Ce n'est pas à dire, en effet, que le sort des classes misérables ait en rien cessé d'intéresser, pitoyablement, les hommes de lettres. L'évidence de certains faits trop réels, l'héritage littéraire du Naturalisme, accru d'influences slaves plus apitoyées et plus mystiques, l'origine même de certains auteurs les mettant mieux au courant des conditions d'existence des classes populaires, s'accordaient pour maintenir une veine de réalisme dans la production contemporaine. Réalisme moins opaque, à tout prendre, que les impitoyables « tranches de vie » de l'école de Zola ou du Théâtre-Libre : plus d'humour ou de rêve, un sens meilleur de la fraternité humaine, un rayon d'émerveillement, d'ingénuité, un moindre faix de fatalités déprimantes, milieu, névrose, hérédité, législation fossile ou égoïsme de classes, ne laissaient pas d'alléger l'atmosphère qui, vers 1885, s'épaississait

à souhait dans les œuvres analogues. Le pathétique des humbles destinées ne résida plus autant dans la misère elle-même, ou dans des retours attristants de bestialité, ou dans l'indifférence que « les heureux de ce monde » apporteraient aux maux de leurs frères en humanité : il était plutôt dans le difficile épanouissement des âmes misérables, dans le tâtonnement des demi-consciences, dans les durs épisodes de la lutte pour la vie et les essais malhabiles ou inefficaces des bonnes volontés qui tentent de se joindre et de s'entr'aider par-delà les cloisonnements sociaux et les malentendus de condition. C'est affaire au poète de pratiquer, mieux que tout autre, le bon accueil et l'entr'aide, non par un vain désir d'abolir toute la misère d'un trait de plume, mais par le sentiment même que chaque classe a ses misères. Je ne fermerai pas la porte, dit André Lafon[1].

Je ne fermerai pas la porte sur la route.
Et le pauvre, qui montre aux vitres ses yeux las,
Voyant le couvert mis et la chaise, entrera
Avec son chien timide et dont la langue goutte.
. . . . . .
Mais s'il part satisfait et si, presque joyeux,
Jappe le pauvre chien sautant à la besace,
Lorsque je les verrai disparaître tous deux,

1. Mort en mai 1915 d'une maladie contractée aux tranchées

Je pourrai bien, seigneur, à cette même place
Où j'aurai partagé le fardeau du prochain,
Me pencher sur mon âme et remettre en vos mains
Sa tristesse et le poids obscur dont elle est lasse.

(*La Maison pauvre.*)

Épisodes de l'éternelle misère, aggravés seulement, et non causés, par l'usine ou le salaire, par la machine ou le logement insalubre, allégés par une entente désormais éveillée de ces modernes problèmes, renouveau de charité ou solidarité bien entendue. Des enquêtes amères telles que la *Peine des hommes* ou le *Rail* de P. Hamp, les romans sociologiques de J.-H. Rosny. *Sous le Fardeau*, surtout les descriptions souffreteuses, mais si intenses et si sûres, de Ch.-L. Philippe, les grouillements d'enfants évoqués par L. Frapié, procèdent tous à quelque degré de cette inspiration. Dans un cadre délibérément provincial, les figurines de Moselly en proviennent aussi — plus peut-être qu'elles n'illustrent une tendance foncièrement régionaliste. Avec la célèbre *Marie-Claire* de Mme Audoux, c'est toute la découverte d'un milieu misérable, mais irradié par les jeux de l'imagination grandissante d'un enfant, et désormais très loin de la reconstruction morose et de la statistique romancée, faite *du dehors en dedans*, qui pouvait

expliquer un livre tel que la *Terre* de Zola, aux temps déjà lointains de l'extrême naturalisme...

A l'autre bout du domaine social, en face des multitudes laborieuses, les producteurs de richesse, les employeurs d'hommes, les manieurs d'énergie commencent à se faire, dans la littérature, une place que notre pays, rural au fond, et notre public, surtout intéressé par les conflits sentimentaux ou cérébraux, ne concèdent pas d'emblée aux *volontés*. Jules Lemaître avait dû le début de sa renommée à son fameux écrasement du *Maître de forges* : l'œuvre de G. Ohnet s'y trouvait en somme prise à parti, en 1885, pour sa médiocrité générale et pour le rôle trop distingué qu'y jouait un « Amadis des Ponts et Chaussées », « un Benedict de l'École centrale domptant des duchesses ». Raidi dans son orgueil de normalien, rival né de tout autre élève des grandes écoles, un « cérébral » se devait à lui-même de préférer la perfection du style et la distinction des idées générales à n'importe quel mérite de créateur de richesse ou de manieur du machines. Mais n'était-ce pas le commencement du repentir que d'écrire, comme le fait l'auteur des *Opinions à répandre*, quand il hasarde quelques « petites recommandations aux auteurs dramatiques et aux romanciers » : « ...Ne pas craindre de paraître

suranné en exaltant le maître de forges, l'explorateur, le voyageur de commerce quand il voyage très loin, et l'agriculture...? »

Suranné? Pourquoi suranné? De très jeunes littératures comme la littérature norvégienne. reflétant un état caractéristique du développement industriel et commercial, ont fait une place plutôt démesurée à des personnages de ce genre. *La Revue hebdomadaire* qui se glorifie du plus fort tirage dans le monde, l'américaine *Saturday Evening Post*, édifie volontiers ses récits et nouvelles sur la grandeur et décadence d'un homme d'affaires, ou plutôt sur les efforts et la grandeur d'un candidat milliardaire ; et dans le tumultueux et ambitieux Chicago, une école poétique proclame que les successeurs modernes des héros helléniques, des Hercule et des Amphyon, sont les perceurs de l'isthme de Panama ou les foreurs des puits de pétrole, les hardis armateurs et les génies de l'organisation économique : aux poètes à saisir l'élément de beauté et de merveilleux de leur effort. et à faire passer le frisson divin dans l'âme des foules attentives, comme jadis. quand les exploits des paladins éveillaient un écho dans les auditoires frémissants.

Il faut bien le dire : c'est une direction que ne

prendra pas aisément notre littérature, et Lemaître a eu plus beau jeu à précipiter le maître de forges dans le ridicule qu'à opérer cette espèce de sauvetage tardif. Un robuste écrivain, chez nous, a eu plus que d'autres le sens du grand effort industriel ou commercial, des forces naturelles maîtrisées pour l'enrichissement général, des ressources lointains captées et drainées par de rudes volontés : mais Paul Adam ne laisse pas de donner, à un public français moyen, l'impression de la turbulence et du fracas sans concentration, lorsqu'il prétend le passionner avec lui par des récits de vastes entreprises, l'entraîner sur les routes ouvertes à l'industrie moderne. Le *Trust* (1910), la *Ville inconnue* (1911), déchaînent cependant de grands conflits humains, où les résistances de la pensée individuelle sont dominées par des énergies communes : « il semble bien que l'homme *en action* se pense peu lui-même et qu'il perçoit fortement mille impressions simultanées émanant d'autrui, de tous et de tout. Agir, c'est vivre toutes les vies ambiantes, plus que la sienne, grâce à l'effacement relatif et provisoire de la sienne ».

Mais il y a chez nous un vieux fond rural qui nous fait aisément prendre le parti de la paix des champs, de la sérénité de la nature, que paraissent

menacer les redoutables marteaux pilons, les voies ferrées, les cheminées d'usines. *Villes tentaculaires*, *Campagnes hallucinées*, comme disait Verhaeren, donnant des titres émouvants à des recueils de poèmes qu'inspire sa Belgique natale, industrieuse à souhait et remueuse d'affaires.

Tu règnes, de pôle en pôle, sur l'Océan,
Toi la banque, âme mathématique du monde !

Un grand stimulateur d'énergies financières ou usinières, dans notre littérature, apparaît bien vite comme un être de proie : d'avance, on verra en lui un rapace, un vorace, alors que le grand propriétaire terrien, dans la littérature française moderne, a grand chance de faire, d'office, assez sympathique figure. Dans le *Repas du Lion* de F. de Curel, en 1897, Jean de Sancy avait beau vouer aux travailleurs une existence de dévouement, et poser sans brutalité le problème des grandes initiatives fécondes, il semblait apporter aux travailleurs du pain en leur retirant un peu de son âme et de la leur : ses établissements sidérurgiques troublaient la paix des vieux sites forestiers, et c'était presque une revanche de la Nature que le coup de fusil qui l'abattait au dénouement, tiré par un ouvrier. *Les Affaires sont les Affaires*, au gré de Mirbeau :

elles ne sauraient produire – conclusion singulièrement hâtive ! — que rapacité et égoïsme chez celui qui s'y livre. Les *Ventres dorés*, pour E. Fabre, sont des « ventres » en effet, des ventres de jouisseurs et de bêtes de proie, dont nul organe noble ne saurait, dirait-on, compenser les exigences. Alors que jadis Ch. de Bernard, dans son *Gentilhomme Campagnard*, faisait plutôt de l'industriel, de l'homme d'affaires, l'associé des classes pauvres sous la Restauration, et que Balzac se contentait, en somme, de donner un étranger, le banquier Nucingen, comme le bouc émissaire des péchés matérialistes, une inquiétude à peu près générale empêchait, au début du XXe siècle, le gros manieur de capitaux de devenir, dans les œuvres d'imagination, un personnage comme les autres.

C'est, dans tout ceci, ce qu'on pourrait appeler « la résistance au surhomme » qui se manifeste, autant que le vieil esprit rural du Français ou que son goût persistant pour l'aventure pittoresque ou pour l'épisode amoureux dans le récit d'imagination. « Résistance au surhomme » qui me semble une des dominantes de l'Avant-guerre, mais qui relève des questions morales autant que des problèmes sociaux : ou, du moins, c'est une de ces attitudes de l'esprit, résultat de conditions de société et de

faits de civilisation, qui déterminent ensuite la façon dont un peuple et ses porte-paroles littéraires acceptent et envisagent des réalités sociales. Le grand financier, le grand usinier, le grand colonisateur, avec tout ce que leur activité comporte de risques et de pathétique, de vues altruistes et d'humaine entreprise, tient ainsi moins de place dans le roman ou le drame que le grand amoureux, le grand méconnu, le grand repenti ou le grand converti, libres en apparence des soucis matériels. Le Balzac de *César Birotteau* a moins d'emprise sur ses lecteurs que le Balzac du *Père Goriot*, et dans *Fromont Jeune et Risler aîné*, l'histoire d'une maison de commerce émeut moins que les déceptions d'amour d'une jeune fille. Dans la mesure où la littérature est conditionnée par une atmosphère moyenne, nous restons peu ou prou les descendants des lecteurs désœuvrés et sentimentaux du XVIIe siècle.

Il est une autre force sociale qui n'a guère trouvé son expression littéraire récente, et qui cependant méritait d'intéresser les hommes de lettres. L'*association*, qui est évidemment le seul statut possible par lequel l'homme moderne pourra être lui-même, à fond et à plein, sans se guinder dans la région vertigineuse du surhomme; l'association.

par quoi s'entre-croisent et se multiplient les activités différenciées des individus, a été mise en défaut, en France, par de nombreuses raisons. La plus impérieuse, dans les provinces, c'est l'homogénéité des familles et les exigences de l'opinion : or un vrai problème, pathétique à souhait, réside dans les conflits suscités de toutes parts entre les fortes initiatives de l'esprit d'association et l'hostilité des milieux. Édouard Rod avait bien évoqué, dans les derniers de ses romans, quelques-unes des difficultés créées par le misonéisme placide de la bourgade ou de la petite ville, contre tout ce qui relève de la coopération, de l'activité en commun : mais c'est de la Suisse française qu'il s'agissait. La petite ville de nos provinces, dès qu'on la saisit de ce côté, ne manque pas de révéler au romancier, au nouvelliste, le cloisonnement de ses groupes : mais trop peu de romanesque apparent ressort de cet ordre d'activités pour qu'on en ait vraiment essayé la présentation.

Qui sait si ce genre de problèmes, accepté par la littérature, ne frayerait pas la voie à un ordre de nouveautés qui a tenté de se faire sa place au soleil ? On ne saurait dire que des variétés nouvelles de style et de technique aient accompagné les pulsations de la vie française au cours de ces

quinze années. Ni le roman de P. Adam, ni le théâtre de Mirbeau ne s'étaient écartés, pour leurs affabulations, de types traditionnels d'écriture. Les proses rythmées de Péguy et de P. Claudel, de leur côté, laissent souvent l'impression de tâtonnements plutôt que de réussites. On peut même dire que les spirituels recueils de P. Reboux et Ch. Müller[1], *A la manière de...*, pastichant à s'y méprendre le style d'écrivains notoires, démontraient ce qu'il y avait de *prém* dans l'écriture de Loti ou de Barrès, et signalaient ainsi, à des nouveaux venus désireux en général de se frayer un chemin, de véritables procédés dans la façon dont les « maîtres de l'heure » conçoivent et composent : ces variations connues sur des thèmes donnés semblaient faire du style littéraire quelque chose d'assez peu organique.

Parmi les jeunes hommes de lettres de la dernière génération, des étiquettes ont été hasardées qui prétendaient conférer, à la date de 1910, la même valeur de raccourci que 1830 donnait au Romantisme, 1860 au Réalisme, 1880 au Naturalisme, 1890 au Symbolisme, etc. Fernand Gregh s'est réclamé, par exemple, de l'*humanisme* —

1. Mort à Amiens, à l'automne de 1914, des suites d'une blessure.

entendant par là qu'il s'agissait pour la génération d'après 1900 « de réaliser une poésie humaine, après la poésie trop strictement artiste du Parnasse ou trop obscurément abstraite du Symbolisme... Nous sommes plongés dans la vie, toute la vie avec ses joies, ses tristesses : c'est notre façon à nous d'y collaborer. Accomplissons notre tâche sur la terre qui est d'inscrire en des paroles belles la vision que l'homme a du monde à ce moment du temps infini pour la transmettre à ceux qui nous succèderont. En même temps que des artistes, soyons des hommes.... »

Une esthétique associée à de certaines vues sociales a évidemment caractérisé tous les vrais mouvements d'art : or, qualités et défauts, par faites réussites ou fâcheux insuccès, on ne discerne pas exactement l'influence particulière due à un milieu déterminé dans le style des auteurs récents. Réactionnaires ou révolutionnaires emploieront les mêmes formules au vitriol ou les mêmes ironies corrosives, les mêmes reliefs ou les mêmes enchaînements d'idées ; exotiques ou régionalistes pourront se servir des mêmes procédés descriptifs. Peut-être qu'en représentant plus exactement des *groupes* humains — non des « classes » ou des « professions » qui ont chance d'être des éléments

passifs et inertes de groupement, mais des « associations » pénétrées d'une intense volonté de vie — les écrivains en quête d'originalité auraient trouvé des raisons ultra-modernes de différenciation. Il n'y a guère que l'*unanimisme* de Jules Romains qui marque une tentative dans cette direction (le *futurisme* et le *cubisme* étant abandonnés à leurs inventeurs) : des collectivités s'expriment comme autant d'individus dans des œuvres telles que l'*Armée dans la Ville* (1911), puisque les particularités individuelles doivent disparaître, selon cet auteur, dès que des groupes et non des êtres occupent l'artiste littéraire :

Foule, ton âme entière est debout dans mon corps...

Quoi qu'il en soit, avec son dédain à l'égard des « politiciens », sa foi médiocre dans la lutte des classes comme un remède à la misère humaine, son peu de goût pour les reconstructions soudaines et radicales de la Société et son indifférence à l'intensité économique et à l'esprit d'association, la sociologie littéraire de la jeune génération, si je puis dire, reflétait assez bien les dispositions foncières du pays. Et ce n'est point s'abuser, ce me semble, que de retrouver là — bonnes ou mauvaises, mais certainement solides et résistantes -

quelques-unes des caractéristiques maîtresses de la moyenne française. Un singulier écrivain, avec des parties de mystificateur et des coins de génie, et dont l'Allemagne récente a surtout magnifié les flatteuses mystifications, le comte de Gobineau, écrivait dans ses *Pléiades* que le peuple français répugne par essence à toute « organisation dans laquelle les peuples, bien nourris, bien repus, bien vêtus, bien logés, formeront un vaste, un immense troupeau de bétail, admirablement dirigé, entretenu, engraissé d'après les règles les plus savantes et seront menés de haut par des pasteurs tout-puissants ».

C'est tout le programme social de la « Kultur » qui s'inscrit dans ces lignes ; et c'est au contraire l'« anarchie » toute pénétrée de civilisation, secrètement chère au peuple français, qui s'inscrirait dans toute formule opposée à celle-là. Harmonie plutôt que nivellement, concert de bonne entente plutôt que monotone unisson : même des prophètes parfois entichés d'utopie laissent percer leur foi dans un idéal de ce genre. On peut dire que les poètes qui avaient pris conscience à la fois de leur talent et de l'univers aux environs de 1900, dans la joie de notre Exposition universelle et des conférences de La Haye, à l'heure où Anatole France fêtait un

vrai triomphe d'annonciateur optimiste, ne se sont pas lassés de donner des formes diverses à ce magnifique espoir d'une prochaine Fraternité universelle. Ce fut la vision magnifique et ineffaçable de Verhaeren. C'est l'arrière-plan sur lequel se détachent des poèmes de confiance et d'optimisme d'André Salmon, de Maurice Magre, de Fernand Gregh. Ce dernier a souvent célébré les beaux accords rationnels et concertés par lesquels l'humanité se réconcilierait dans la clarté, par le simple effet d'une vue plus claire des vérités tutélaires et des postulats incontestés du progrès.

Nicolas Beauduin voyait, dans les *Deux Règnes*, l'évangile du Poète entraîner vers d'ineffables destins l'humanité libérée :

... les hommes agrandis par l'orgueil du Poète,
les hommes s'avançaient d'un souffle de tempête.
Ils tenaient en leurs mains le Livre du Savoir,
et vers la sphère sainte,
lumineux, hors du noir,
sans colère et sans crainte,
précédés du Poète au verbe radieux,
ils montaient à leur tour pour devenir des dieux !

Et Joachim Gasquet, dans son *Paradis retrouvé*, chantait la liberté primitive restaurée en pleine société contemporaine :

Un hymne sort du cœur des hommes
Qui travaillent dans la cité.
En peinant ils chantent : « Nous sommes
Le vieil Adam ressuscité.
Plus de loi qui nous asservisse,
Mais partout la même Justice
Sur nos biens librement acquis :
La terre entière est le domaine
Où s'accroît la famille humaine
Dans le Paradis reconquis. »

Cependant, face à ces belles images de l'éternelle espérance humaine, mais plus près des certitudes du présent et des survivances du passé, un effort différent de la littérature préparait d'autres accords de la sensibilité française avec une réalité plus immédiate.

CHAPITRE II

LA QUESTION NATIONALE

RÉINCARNATION DU PATRIOTISME FRANÇAIS, AVEC LA LITTÉRATURE RÉGIONALISTE OU AVEC LA TRADITION NATIONALE, APERÇUE SOUS L'ASPECT DE L'UNITÉ FONDAMENTALE. — PHÉNOMÈNES CONNEXES : RÉCONCILIATION DE LA LITTÉRATURE AVEC LE SERVICE MILITAIRE ET LA TACHE COLONIALE ; ATTITUDE MIEUX DÉFINIE A L'ÉGARD DE L'ÉTRANGER : LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE.

.. un lien avec le passé, un principe
solidité morale.

Maurice Barrès.

On a pu dire que si les armées allemandes s'étaient simplement tenues sur la défensive à l'ouest de l'Empire, la population française n'aurait peut-être pas eu, des années durant, l'énergie nécessaire pour les entamer et les refouler. Mais l'ivresse germanique comportait (pour une guerre soi-disant *défensive* !) l'invasion du sol français, l'outrage territorial après le défi diplomatique. Le

résultat fut qu'avec bien peu de défaillances, le peuple envahi resta inébranlable dans sa résolution de nettoyer la terre ancestrale de l'intrus casqué.

La notion de *patrie* est trop ancienne, dans notre pays, pour que cette unanimité doive surprendre. Ni les divagations ethnographiques, à la manière des savants allemands, ni les hypothèses du matérialisme économique, chères à un « réalisme » de plus fraîche date, ne prévalent communément contre le sentiment d'une très vieille nation — qui a d'ailleurs maintes fois renouvelé, au cours de son histoire, ses diverses raisons d'être et de durer.

Cependant, au lendemain de l'affaire Dreyfus, et durant une période qui ne fut pas exempte de troubles économiques, on pouvait s'inquiéter de la solidité du lien national. On était cosmopolite avec délices, entre gens de lettres, vers 1900. La plus récente littérature, par contre, comportait des promesses qu'il est bien intéressant d'interpréter rétrospectivement.

D'abord, l'attachement des Français pour leur pays s'était comme *réinearné*, entre 1900 et 1914 : je veux dire que leur patriotisme s'était créé des motifs plus concrets de s'affirmer, avait poussé des racines plus nombreuses et plus vigoureuses.

plus diverses et plus solides. Transformer en droit une présence nouvelle créée par la conquête pure et simple n'est que barbarie; invoquer béatement, et comme une sauvegarde, le fait d'être là, c'est s'aveugler sur les forces qui gouvernent le monde. Savoir qu'un sol a été façonné, au cours des siècles, par des groupes humains qui ont ainsi noué avec lui la plus noble des alliances, c'est au contraire se placer au seul point où le Droit et le Fait méritent de coïncider. Or, nous avions découvert à nouveau nos provinces; un régionalisme sensible et littéraire, fort en avance sur le régionalisme administratif, avait rendu à la plupart d'entre nous un coin de terre auquel nous tenions par des raisons sentimentales et rationnelles tout ensemble. Maurice Barrès, en affirmant le premier, pour quelques pays d'élection, la dignité des petites patries, la noblesse des existences vouées à une tradition laborieuse, avait donné à notre littérature provinciale une richesse et une indépendance nouvelles. La piété berrichonne de G. Sand s'aiguisait jadis d'utopie humanitaire; l'enthousiasme provençal d'un Mistral, la fidélité bretonne d'un Brizeux comportaient un peu de jalousie et de rancune historique. Au lieu que l'érudition, l'observation, l'imagination avaient refait une France

composite et multiple sans cesser d'être *une*; satiriques ou dévotieuses, ces peintures de la province ne l'écrasaient pas d'une éternelle comparaison avec Paris; l'ennui des préfectures somnolentes n'empêchait pas le patient effort des générations successives de révéler sa marque bienfaisante. Le morceau de bravoure du redondant Chantecler, en 1910, n'était-il pas un hymne au sol natal, à la terre inspiratrice, au contact bienfaisant des fortes et sûres réalités ?

Je ne chante jamais que lorsque mes huit griffes
Ont trouvé, sarclant l'herbe et chassant les cailloux,
La place où je parviens jusqu'au tuf noir et doux !
Alors, mis en contact avec la bonne terre,
Je chante !... et c'est déjà la moitié du mystère,
Faisane, la moitié du secret de mon chant...
Qui n'est pas de ces chants qu'on chante en les cherchant,
Mais qu'on reçoit du sol natal, comme une sève !
. . . . . .
La Terre parle en moi comme dans une conque,
Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel ! (II, 3).

Chantecler, il est vrai, se vantait de faire monter, de la Terre, un perpétuel cri d'« amour pour la lumière », alors que souvent, dans l'inspiration régionaliste, les forces du passé apparaissant dans

le demi-jour séduisant du bon vieux temps, l'emportent sur l'annonciation d'un avenir libérateur. Mais, quelle qu'elle fût, la dilection plus précise d'un coin particulier de France avait l'avantage de rendre plus forte et plus substantielle la vieille amitié du Français pour le pays natal — devenu trop aisément, pour la génération antérieure, une entité, un héritage évident auquel ne s'attacherait aucune valeur vivante.

Toute une littérature régionale, au contraire, à peine connue de la critique parisienne, à peu près ignorée à l'étranger où l'on restait hypnotisé sur le roman boulevardier, a donné son expression à ce nouvel *enracinement* du patriotisme français. De l'âpre Périgord d'Eugène Le Roy au savoureux Berry de Hugues Lapaire et au Nivernais d'Henri Bachelin, des doux pays de Loire chantés par Boylesve et Bazin à la Bourgogne truculente de Roupnel, de la Bretagne enchantée des Le Goffic, des Le Braz et des Géniaux à la Savoie d'Henri Bordeaux, du Poitou verdoyant d'A. de Châteaubriant à la Champagne grise de G. Maurière, du Bas-Languedoc de P. Jalabert au Limousin des Tharaud et de J. Mesmy, à la stricte Lorraine. Barrois de Moselly, Pays Messin de Louis Bertrand, Vosges de F. Baldenne, des *Cahiers du Centre* à la

Revue alsacienne, — la carte romanesque de la France était bien près d'être complète à l'heure où le pays fut attaqué. Le retour au sol, à l'ombre du clocher, était chose faite pour la littérature. quand il fallut défendre toutes ces choses redevenues sacrées. Même les plus voisines et les plus familières des colonies françaises, l'Algérie de L. Bertrand, la Tunisie de Géniaux avaient eu leur admission dans le chœur des provinces ; et si la grande renommée avait à peine consacré quelques uns de ces écrivains, c'est parce que la capitale, grande dispensatrice des gloires, ne s'intéresse à fond qu'à ce qui n'est pas trop lié à une seule des manières de sentir et de penser qui sont entrées dans l'alliage total de l'esprit français.

On connaît la boutade d'un statisticien : « Les Anglais émigrent dans leurs colonies, les Allemands émigrent en Amérique, les Français se contentent d'émigrer à Paris. » Cette merveilleuse attraction de la capitale, assez différente du phénomène qui dépeuple les campagnes au profit des grandes villes dans la plupart des pays civilisés, ne ralentissait pas son effet au début du XIXe siècle. Cependant, pour des motifs économiques divers, la dignité de la *région* semblait renaître. Elle ne compromettait pas le prestige de la capitale, - qui était déjà

au temps de Montaigne une des raisons communes par quoi les diverses provinces de France se sentaient associées. Elle restituait des motifs supérieurs d'existence à des esprits qui, vers 1880, se seraient sentis humiliés de vivre loin de ce « foyer » et de ce « flambeau ». Si l'on songe quelle proportion infime de Parisiens de Paris s'est trouvée disséminée en 1914 dans les effectifs mobilisés, on se dira que la matière même des armées françaises était provinciale. Le Parisien y apportait son infatigable entrain, son bon garçonisme frondeur, une humeur « sans-culotte » et goguenarde qui servait de levain à une pâte hétérogène. Mais la substance profonde d'une armée nationale, en France, ne peut manquer d'être l'apport de ces régions variées où le prestige de Paris n'est souvent qu'un brillant halo aperçu de loin, et qui avaient repris, dans les dernières années, comme une confiance nouvelle en elles-mêmes, une dignité plus assurée et la notion de leurs titres de noblesse. Et, sans doute, la littérature n'ignorait pas la monotonie de certaines existences provinciales, la médisance empoisonnant les petites villes, l'inertie d'un milieu rural laissé à lui-même. Mais elle avait ouvert les yeux sur la réalité plus durable et plus sûre de destinées qui plongent dans un vieux terroir cou-

tumier, sur la solidité d'une vie vouée aux tâches essentielles de l'humanité, sur le parfait encadrement qu'un paysage déterminé apporte à l'accomplissement des devoirs primordiaux. D'ailleurs, Paris même, avec des livres comme les *Deux Rives* de F. Vanderem, les enquêtes de Caïn ou de Poète sur l'antique cité, avait repris une substance que, traitée de « flambeau » ou de caravansérail, elle avait risqué de perdre dans les esprits.

L'étranger a besoin, plus que nous-mêmes assurément, de comprendre cette variété de l'unité française. A l'ignorer, il resterait déconcerté devant les facultés de résistance et de rebondissement démontrées par ce pays, devant la multiplicité même des caractères psychologiques offerts par l'âme française. Aucune des provinces acquises au patrimoine national, chez nous, n'a été « annexée » de vive force; l'attraction réelle, des affinités dominantes, ont joué presque toujours, alors que bien des domaines nationaux, chez d'autres, ont eu la conquête pour outil: d'où, sans doute, une accommodation plus aisée, dans l'intérieur de la vie française, des survivances, des traditions que notre unité de civilisation dissimule aux yeux mal avertis, et qui viennent se fondre en un riche et profond unisson:

La seconde raison qu'ont eue les Français de tenir plus étroitement à leur tradition nationale, c'est que cette tradition leur apparaissait de plus en plus dans une sorte d'unité séculaire. Un ci-devant pouvait bien, en 1800, se demander où était la France des fleurs-de-lys, — la seule qu'il avait appris à aimer; Augustin Thierry n'hésitait même pas à voir, dans l'histoire la plus récente, la réaction d'une race longtemps soumise contre ses conquérants allogènes; et mille manières d'envisager sous deux ou trois angles les fastes françaises *avec une assure* s'étaient installées dans l'historiographie du XIXe siècle. Il va de soi que de telles interprétations du passé ne disparaîtraient qu'au jour où l'on ne chercherait plus, dans l'histoire des partis, un excitant et une force actuelle. Cependant il semble bien que, pour la plupart des esprits attentifs, l'unité générale de tradition, en matière française, ne faisait plus doute, et des étrangers clairvoyants s'étaient aperçus, entre 1900 et 1914, de la synthèse tout intérieure qui rattachait les meilleurs Français de la jeune génération, non pas à tel fragment de l'histoire de France opposée à tous les autres, mais à la physionomie dominante que des apparences diverses avaient incarnée tour à tour t qu'on retrouvait sous le heaume de Jeanne d'Arc

comme sous le panache d'Henri IV ou sous le chapeau à plumes de Kellermann.

Les historiens avaient démontré que le pouvoir royal fut préparé par les légistes du moyen âge. ou que Napoléon, c'était « la Révolution à cheval », alors que les revendications territoriales de 92 se confondaient avec les meilleures conceptions de la royauté. Surtout, les travailleurs d'archives, l'érudition locale, si active dans la seconde moitié du XIXe siècle, avaient tissé la trame d'une France au travail, à la peine comme à l'honneur — celle des *livres de raison* ou des actes des paroisses et des communes — qui s'était continuée sans brisures absolues, recrutant ses classes moyennes dans les rangs du peuple et, après les révolutions économiques, dans les arrière-gardes d'aristocraties déchues, maintenant une conception permanente de dignité humaine et de vie tolérable ; frondeuse et bornée sans doute, mais ne cédant que sous des influences aux mauvaises conseillères de l'intolérance et de la délation. Fallait-il croire, dès lors, qu'il y avait deux, trois ou cinq Frances, comme la politique ne se lassait pas de le faire admettre ? Si Rabelais et Molière étaient d'authentiques précurseurs de la Révolution, des rois tels que François Ier et Louis XIV, qui avaient encou-

ragé l'un et protégé l'autre, n'étaient pas ennemis d'une certaine hardiesse révolutionnaire. Si le petit soldat de France, marchant à la suite de Napoléon sur les grand'routes de l'Europe, était l'incarnation même de Jacques Bonhomme armé pour défendre ses libertés et pour proposer sa notion de l'égalité aux autres pays, était-il bien juste de voir dans les épisodes impérialistes de l'histoire de France des périodes presque inavouables ? S'il était vrai que vers 1560 le protestantisme avait été maître de plus de la moitié de la France, mais que son maintien s'était heurté au peu de goût de ce peuple pour la sainteté, n'était-il pas également absurde de donner la Réforme comme un mouvement foncièrement anti-français, ou de prétendre accroître, au-delà de limites tracées par la nature des choses, l'importance actuelle d'une religion réservée d'office à une minorité dans notre pays ?

Avec les études de Bédier sur les chansons de geste et celles de Mâle sur le symbolisme du XIIIe siècle, les *Cathédrales* vues par Rodin, les *Jardins à la française* expliqués par Corpechot, les grands musiciens commentés par V. d'Indy venaient se ranger dans des séries homogènes à leur façon : un peu partout, l'idée de *Deux France* irrémédiablement hostiles cédait la place à une « France

éternelle » simplement polarisée vers des tendances antagonistes.

Une telle acceptation du passé national, si elle se complaît dans le scepticisme et une impartialité veule et molle, n'est qu'une autre forme de l'indifférence et de l'aboulie : elle irait rejoindre l'indécision d'un A. France, corrodant tour à tour l'histoire prérévolutionnaire et la foi dans la Révolution. Mais ici, des valeurs positives intervenaient, qui, dès avant la grande guerre, vinrent « réincarner » un genre de foi que la majorité des Français possède d'instinct, mais que l'élite discourante, discutante et ratiocinante demande à vérifier de temps en temps.

On a raconté que, le 2 août 1914, un groupe de jeunes écrivains se rassembla pour rédiger un manifeste qui expliquât et publiât leur foi nationale. Cette page de littérature spontanée, qu'il allait s'agir de sanctionner par l'action, et peut-être par le sacrifice consenti, se terminait par un cri : « Vive la France ! » Mais l'un des rédacteurs, Pierre Gilbert [1], effaça ces trois mots en murmurant : « Quelle idée ! cela va sans dire... » Cela allait sans dire, en effet, pour des Français de bonne race et de vif

1. Tué le 8 septembre 1914 à l'attaque du bois de Montilleux.

élan ; mais cela prenait de plus en plus, chez d'autres aussi, une évidence nouvelle. Plus frémissante chez ces jeunes gens, cette conception répétait les propos que de plus sceptiques même avaient tenus — ou recommencé à tenir — dans la littérature courante. En 1904, dans le *Retour de Jérusalem*, Maurice Donnay n'avait pas manqué de faire applaudir cette tirade de son héros, qui protestait contre une certaine façon de comprendre l'internationalisme, non comme une courtoisie et une intelligence réciproque entre nations, mais comme un complet détachement à l'égard des ensembles de culture liés par la communauté du passé :

Il me semble que la patrie, c'est des victoires glorieuses, des défaites héroïques, de beaux exemples de sacrifices et de vertus... c'est des cathédrales, des palais, des tombeaux... c'est des choses intimes, des souvenirs, des traditions, des coutumes...

Peu d' « impérialisme » dans un tel programme ; et il n'est pas très sûr, quoi qu'en dise Paul Adam, que la réviviscence des conquêtes napoléoniennes ait été le ferment le plus actif de ce renouveau du patriotisme. Il était plutôt « défensif », si l'on peut dire, qu'offensif ; ou du moins il ne comportait la ruée hors des frontières que si des valeurs

supérieures, un besoin de croisade, se rencontraient avec le sentiment de la force nationale.

De cette nouvelle « intégration », au gré des jeunes, de la véritable tradition française, trois conséquences intellectuelles ont naturellement découlé :

1° Une acceptation épurée du service militaire obligatoire et de l'existence même d'une armée nationale ;

2° Une conception plus haute de l'esprit colonisateur moderne ;

3° Une attitude mieux définie à l'égard de l'étranger, indifférent, ami ou hostile.

1. Sans doute, la caserne française ne s'est pas transformée, par un coup de baguette magique, en un Paradis terrestre, peuplé d'adjudants séraphiques et de délicieux capitaines d'habillement. Mais une transformation profonde, dont les causes sont à rechercher dans la grande crise qui déchira la France à la fin du XIXe siècle, modifia singulièrement le statut mutuel des intellectuels et des militaires. Plus de curiosité sportive chez ceux-là et plus de souplesse d'esprit chez ceux-ci ; moins de préjugés de caste chez les uns et les autres, avec une entente plus générale de l'appropriation néces-

saire de l'armée à sa tâche ; ce qui vaut mieux que tout enfin, le goût du travail et du progrès professionnel affermi dans les meilleurs éléments de l'armée : c'est sur ce fonds-là que s'esquissaient naguère de beaux livres précurseurs tels que *Pingot et moi*, d'Art Roë[1], et que se détacheront désormais des confessions comme le *Soldat Bernard* de Paul Acker[2] ou même l'*Appel des Armes* d'E. Psichari[3]. De part et d'autre, un pas significatif avait été fait : la définition du rôle social de l'officier, poussée à l'utopie par certains, n'en avait pas moins préparé les voies à une meilleure acceptation de l'intellectuel-soldat, et celui-ci, abandonnant l'orgueil des tours d'ivoire, avait trouvé dans ses deux ou trois années de caserne l'occasion d'une détente physique excellente et d'une expérience démocratique faite à souhait.

Les grands auditoires de l'Ambigu étaient invités à applaudir, dans la *Grande Famille* de Largillière (1905) ce type sympathique de l'officier moderne. Sur certains points même une alliance imprévue était proclamée, et Ch. Maurras soutenait,

1. Tué le 22 août 1914, à Wisembach.
2. Mort au service, en Alsace, le 27 juin 1915.
3. Tué le 22 août 1914 près de Virton.

dans l'*Avenir de l'Intelligence*, le paradoxe d'un choix décisif à faire entre l'or et le sang, la finance et l'épée.

La finance? Lisez « finance cosmopolite », ou plutôt finance quelconque, mais vouée, de par la fluidité même de l'or et l'origine de ses courtiers, à une sorte de cosmopolitisme essentiel. Des forces déchaînées dans le monde par le machinisme, par les besoins généralisés de luxe ou de bien-être, par la facilité des communications, par le caractère insaisissable de l'argent tel que le Crédit l'avait transformé, minaient infatigablement les traditions de dignité, de simplicité, de loyauté des Français qui se trouvaient exposés à cette continuelle érosion. Ainsi posé, le problème était simplifié à l'excès ; mais il correspondait — en France comme dans d'autres pays — à une actualité certaine ; et même une pièce comme l'*Israel* de Bernstein, en 1908, ne pouvait s'empêcher de dresser, en face de ses personnages représentatifs, un Thibault, prince de Clare, proclamant que la France régénérée « devra cultiver le renoncement comme la plus haute vertu ».

Car ce n'étaient là que des idéologies extrêmes, construites par des esprits systématiques et éloignés de la complexe réalité moderne. A l'ordinaire,

l'adhésion des jeunes à la discipline militaire, rénovée, rehaussée d'idéal et de noblesse individuelle, était simplement un acte de grave acceptation, de soumission française et d'instinct profond. « Enfant de France ! écrivait Psichari dans l'*Appel des Armes* en continuant Vigny. La servitude militaire existe, comme existe la servitude du prêtre, du pasteur. Grandeur et servitude militaires ! Servitude plus noble encore que la grandeur, parce qu'elle ne peut se mesurer qu'avec l'idée même... La France ! Dites-moi si le génie de la race n'est pas immuable... Ce n'est pas en cinquante ans que change le génie d'une race : ce n'est même pas en cent ans... ce n'est en aucune durée humaine que peut changer ce qu'il y a de divin dans une race. Cette part-là ne meurt pas. » Encore Psichari était-il un intellectuel de grand style : le héros du livre de F. Mougenot, *Un Sabre* (1912) était un instituteur provençal qui devenait officier de cuirassiers.

2. Cet *Appel des Armes*, le plus chaleureusement accueilli, parmi les romans cités plus haut, proposait à la jeunesse intelligente de France l'abnégation militaire, — mais pratiquée au Maroc comme un sacerdoce, avec une ferveur mystique, l'acceptation de « la servitude que veulent tous ceux

qui ne sont ni des marchands ni des banquiers » ; de plus, pour ceux qui meurent en Afrique française, une poignante idée de reversibilité. Il y avait une double raison de vouloir être des « chefs » dignes d'un grand pays et d'une vieille civilisation : la sécurité du commandement exercé par des esprits disciplinés, heureux d'appartenir à un bel organisme ; la certitude d'apporter l'ordre véritable, la civilisation sous sa forme la moins contestable à des populations ayant leurs caractères propres, assurément, et le droit de vivre à leur guise, mais n'ayant rien à perdre à s'initier à une justice plus équitable, à une administration plus probe, à une meilleure entente de l'hygiène, de l'assistance médicale, de l'instruction et du droit des femmes.

La conception de ce que l'on pourrait appeler le « devoir colonial », ou la « légitimité d'un protectorat », semble, en effet, s'être vraiment modifiée au début du XXe siècle. Claude Farrère, en attaquant les *Civilisés*, les détestables Européens installés au milieu d'une population avec laquelle ils ne communiquaient guère que par un échange de vices et de tares, faisait un sort tardif à un problème douloureux. De même, le *Coup d'aile* de F. de Curel débutait par une allusion anxieuse à

toute une manière d'entendre l'impérialisme colonial, tyrannie et arbitraire, exploitation des choses et des hommes ; mais des notions plus saines corrigeaient insensiblement ces coups de folie et de fièvre tropicale. Et les jeunes Français trouvaient plutôt suranné, d'autre part, l'exotisme romantique à la Loti, préférant la couleur locale aux progrès les plus légitimes et faisant ses délices d'artiste ou d'amoureux de toutes les singularités d'une contrée lointaine.

En face de la *Fête arabe* où les frères Tharaud célébraient la beauté de la défaillante civilisation mahométane dans l'Afrique du Nord, les *Explorateurs* de Robert Randeau prodiguaient leur effort et leur foi civilisatrice dans la profonde et traîtresse Mauritanie. Le *Sang des Races* de Louis Bertrand, le *Choc des Races* de Charles Géniaux, le *Monde noir* de Marcel Barrière, les *Gens de guerre au Maroc* d'Émile Nolly[1] faisaient à l'Afrique du Nord la grande part qui lui revenait dans ces préoccupations ; dans une colonie plus lointaine et moins accessible, en Indo-Chine, des ingénieurs français posaient, suivis par Daguerche, *le Kilomètre 83*. Les frères Marius-Ary Leblond multipliaient leurs enquêtes. Ainsi, de toute part, c'était

1. Mort de ses blessures le 5 septembre 1914.

la nouvelle alliance qui s'inscrivait dans cet exotisme renouvelé, l'alliance de la volonté avec une œuvre de progrès matériel et — quoi qu'on ait pu dire — d'affranchissement.

Ce regard moderne jeté sur la diversité du monde par un Français « colonial » — fort différent de l'exotisme romantique, pittoresque ou sentimental qui a suscité de si belles œuvres dans notre littérature — marquait un pas significatif. Il coïncidait avec les vues si souples que nos administrations apportaient dans leurs rapports avec l'indigène noir ou jaune. Et sans doute la moyenne du peuple français acceptait-elle ces accords bouleversant, en somme, les dures barrières ethnographiques. Pierre Mille, dans son *Barnavaux*, a créé un type qui mérite d'être populaire : celui du soldat colonial qui a roulé sa bosse sous tous les climats, qui admet sur un fonds d'humanité et de bon sens moyens la singularité et le bariolage des êtres les plus éloignés de sa mentalité originelle, qui est lui-même « carottier », hâbleur à l'occasion, avantageux et « mal embouché », mais brave homme et bon citoyen du monde à sa manière.

3. Sans que cette conscience nationale eût le caractère agressif et envahisseur d'un impéria-

lisme, la jeune génération intellectuelle sentait combien il était douloureux de constater que les meilleures formules françaises fussent délaissées, de par le monde, au profit d'un matérialisme plus ou moins déguisé. Elle avait voyagé, franchi délibérément ces frontières que ses aînés laissaient entre leur ignorance et les réalités étrangères ; elle savait que les « immortels principes » ne suffisaient plus à maintenir au dehors une suprématie véritable, et que l'on se leurrait à croire qu'une visite de chef d'État, le succès d'un acteur ou d'un conférencier, signifiaient, dans la concurrence universelle, le maintien des valeurs françaises les plus authentiques. Sans doute, Paris donnait encore, à des œuvres d'art, la consécration suprême ; le charme de la sociabilité française ne laissait point d'agir sur d'innombrables étrangers ; le désintéressement intellectuel des savants, le talent des hommes de lettres, le goût et le fini dans une foule d'activités, ne cessaient pas d'assurer au pays le meilleur renom dans des clientèles distinguées. Mais cela correspondait-il vraiment, dans un univers livré aux démocraties casquées ou aux grandes organisations mercantiles, à la situation que la France méritait toujours de posséder — elle la plus ancienne nation du monde, le *melting*

pot par excellence, le pays des vertus moyennes et de l'humanité modérée ? L'étranger ne dénaturait-il pas, sur le sol même de la France, quelques-unes des valeurs qui avaient fait le renom de son peuple ? Dans l'architecture ou les méthodes d'enseignement, dans l'art décoratif et l'organisation du travail, dans certaines formes même de la vie de société, la meilleure tradition française était-elle maintenue ? Et tout cela ne démontrait-il pas, comme le disaient les frères Tharaaudd ns leur *Déroulède*, daté de février 1914, que ce patriote agité avait vu clair en répétant qu' « un peuple qui veut vivre ne doit pas rester sur la défaite », et qu'on ne saurait « demeurer éternellement humiliés » ?

Métèques de Binet-Valmer ou *Anges gardiens* de Marcel Prévost ; campagnes passionnées de Léon Daudet ; attaques sans discernement contre les prétendues « méthodes allemandes » dans l'enseignement[1] et en particulier contre les leçons d'objectivité données par les méthodes de G. Lanson ; menue monnaie de romans ou de drames où l'infiltration ennemie se faisait plus hideuse ou plus sournoise : on constituerait toute une bibliothèque à rassembler tout ce qui, avant la guerre, sentait la

1. Agathon, *La nouvelle Sorbonne* ; P. Lasserre, *L'esprit de la nouvelle Sorbonne*.

poudre et annonçait le conflit. Et, sans doute, d'autres époques avaient traversé les mêmes angoisses, sans qu'une issue tragique s'ensuivît. Mais il y avait, cette fois, dans l'instinctive réaction du génie français, la conscience supérieure de l'enjeu qui pouvait se trouver engagé ; il y avait aussi, dans l'appréhension du conflit, les évidences et les certitudes que l'Allemagne n'avait pas ménagées à sa voisine de l'Ouest : c'était elle, décidément, l'ennemie de demain — et non plus l'Angleterre de Fachoda ou l'Italie des incidents tunisiens. Écoutons le témoignage de Ch. Péguy, dès 1905 :

Tout le monde en même temps connut que la menace d'une invasion allemande est présente, qu'elle était là, que l'imminence était réelle. Ce n'était pas une nouvelle qui se communiquât de bouche en bouche... ce n'était que la confirmation, pour chacun d'eux, d'une nouvelle venue de l'intérieur ; la connaissance de cette réalité se répandait bien de proche en proche ; mais elle se répandait de l'un à l'autre comme une contagion de vie intérieure, de connaissance intérieure, de reconnaissance, presque de réminiscence platonicienne, de certitude antérieure... ; en réalité c'était en lui-même que chacun de nous trouvait, recevait, retrouvait la connaissance totale, immédiate, prête, sourde, immobile et toute faite de la menace qui était présente (*Notre Patrie*).

Tout aussi nettement, la *Nouvelle Europe* de

M. Barrière (1911) annonçait la prochaine, l'inévitable guerre, la dernière des guerres qui, causée par le militarisme allemand, conduirait à la République universelle. Et des pièces de théâtre comme *Servir* de Lavedan, ou comme la *Flambée* de Kistemackers, posaient devant des auditoires nombreux — demi-sceptiques encore, mais déjà avertis à demi — les conflits et les amertumes, les surprises ou les nécessaires sacrifices que pouvait apporter la crise de plus en plus évidente.

Comment le problème, ainsi évoqué, n'aurait-il pas donné un plus fort relief à mille questions dont l'attention s'était longtemps détournée ? La France est en effet le pays de l'*évidence* : certaines données s'imposant avec la netteté d'un axiome, les conséquences en découlent avec l'impérieuse logique des corollaires. « Il n'y aura plus de guerres ; *par conséquent*... » « Il faut à un pays un gouvernement fort ; *par conséquent*... » « La religion n'est pas d'institution divine ; *par conséquent*,.., etc., etc. » L'existence d'une civilisation française, nullement interchangeable avec n'importe quelle autre culture, commençait à devenir l'*évidence* de 1911 dans tous les milieux dont l'évidence antérieure, celle de la paix *ne varietur*, n'avait pas oblitéré la vision.

Le groupe rallié autour des *Marches de l'Est*

considérait surtout la question sous son angle vital : dans le conflit séculaire qui se livre aux confins mêmes des deux cultures, la France n'était-elle pas menacée ? Elle avait remporté les plus belles victoires, pacifiques, humanitaires, militaires, au cours des âges ; son influence s'était inscrite, glorieusement, dans ces pays de marge et de lisière, Flandres et Wallonie, Luxembourg, Lorraine, Alsace et Suisse : le présent était-il digne d'un long passé ? Ce passé d'influence civilisatrice, un livre de recherche patiente et de systématisation passionnée comme l'ouvrage de L. Reynaud sur l'*Influence française en Allemagne* le rappela dans toute son importance, puisque le meilleur de la culture germanique y apparaissait dans sa dépendance à l'égard des ordres monastiques, des humanistes, des philosophes, des littérateurs français. *Quantum mutatus ab illo !* Cette ancienne cliente du génie français, non contente de méconnaître sa dette, prétendait ériger, en face de la France, un germanisme intégral, autochtone, enraciné dans les âges médiévaux et barbares, et cependant adapté à l'outillage du machinisme moderne, embrassant à la fois un passé reculé et tout l'avenir, où le monde devrait, s'il voulait vivre, se conformer de gré ou de force à ses lois...

Y avait-il donc deux Allemagnes, Weimar et Potsdam en conflit, l'ancien terroir de la fleur bleue et le sol des usines-casernes ou des casernes-usines, une Germanie accordée aux tendances générales de l'humanité et une Prusse de proie, impérieuse et agressive ? Et le maître problème consistait-il à démêler et départager ces deux éléments qu'une erreur de la diplomatie et de l'histoire avait laissés se confondre et se pénétrer ? Les extrémistes n'admettaient pas une telle distinction, et s'en prenaient indifféremment au germanisme pur et simple — germanisme rétrospectif qui, selon P. Lasserre, ne s'était jamais épuré que chez Gœthe et qui, partout ailleurs, équivalait au plus médiocre romantisme ; germanisme mystique hostile à l'expérience et aux données des sens, au gré d'E. Seillière et de R. Lote ; germanisme déguisant, d'après l'abbé Delfour, son hétérodoxie chrétienne sous le masque de sa philosophie.

La moyenne française admettait, au contraire, que l'Allemagne avait été aiguillée sur une fausse voie par des circonstances d'exception, le succès trop rapide, le prestige militaire de la Prusse, une conception exorbitante du rôle de l'État. Même Barrès offrait un pacte transactionnel avec les grands Allemands d'autrefois. Marcel Prévost,

dans *Monsieur et Madame Moloch* et dans la polémique déterminée par ce livre, montrait la paisible et studieuse Germanie d'antan pénétrée fâcheusement, mais comme « épisodiquement » de prussianisme et d'impérialisme. Paul Margueritte tentait de jalonner les *Frontières du cœur* et de montrer, par un cas rétrospectif, le danger des mariages qui prétendent ignorer les démarcations nationales. Romain Rolland, contant la destinée de *Jean-Christophe* à travers les méandres de l'art musical contemporain, posait implicitement le grand problème de l'opposition et de la conciliation franco-allemande. Ce livre « invertébré », mais qui n'en représente pas moins un grand effort de synthèse, a eu chez les « neutres », et même en France, un succès excessif, mais assez explicable. Il répondait à la fois à une certaine indifférence en matière de style, à une religiosité musicale tenant lieu, chez bien des gens, à des vertus plus solides, et à une culture « européenne » dont la pierre angulaire paraissait être l'étroite coopération de l'Allemagne avec la France. Cette idée, chère à Victor Hugo et à sa génération des alentours de 1843, avait le tort de retarder singulièrement sur l'histoire, ou de sacrifier à une notion fausse de l'Allemagne présente et future : Jean-Christophe, réincarnation de Bee-

thoven, symbolisait pour l'auteur le meilleur *moi* de cette trouble Germanie du début du XXe siècle, où, l'auteur le reconnaissait, « le mensonge, la bêtise, la routine avaient vaincu ». Héros de l'indépendance populaire en même temps que sublime créateur d'harmonies, Jean-Christophe devait un jour fuir — par la Belgique — son pays caporalisé jusqu'aux moelles, et dépasser d'un saut « le poteau aux armes impériales qui marquait les bornes de sa servitude ».

Si cet acte libérateur du héros, désormais insoumis et réfractaire, devait symboliser et annoncer, au gré de Romain Rolland, la future libération d'une Allemagne indisciplinée, avouons que sa prophétie est, à tout le moins, en défaut de quelques années et en retard de quelques événements. D'ailleurs, les Krafft, originaires d'Anvers, témoignaient qu'il était nécessaire d'avoir fait hors d'Allemagne l'éducation de la liberté pour savoir agir un jour en révolté. Et puis — remarque fort juste — l'histoire de Napoléon, demi-dieu et croquemitaine, avait été insinuée dans l'esprit de l'enfant par un aïeul goguenard : autre hommage rendu à l'influence française dans le libéralisme de l'Allemagne.

Mais ce livre aussi maladroit que bien intentionné offrait un point encore à un débat qui n'est

pas près de finir. C'était, en somme, un long panégyrique de « la puissance de musique qui ruisselle des âmes allemandes. Médiocre souvent, grossière même, qu'importe ? L'essentiel, c'est qu'elle soit, qu'elle coule à pleins bords... » Or il n'est pas bien sûr que cette « musicalité » allemande, si riche en effet dans sa spontanéité, si indifférente à sa qualité, ne soit au fond un indice de ce dangereux *Gemüth* germanique, l'élément inconscient et instinctif de la personnalité, ce par quoi elle ne se surveille ni ne se tient en bride... Et il était périlleux, en 1908, de présenter au monde un Allemand génial et tempétueux, qui morigénait l'artifice, la mièvrerie, la cérébralité de la France...

Le « point névralgique » restait, en tout ceci, l'Alsace : elle était depuis 1871 l'obstacle à toute entente foncière entre Allemagne et France ; avec ce qu'on appela « la renaissance de l'orgueil français », l'Alsace ne pouvait manquer d'être engagée, plus que toute autre région, dans des préoccupations ravivées. Non pas, comme le prétendaient les publicistes allemands, l'Alsace témoignage pénible de notre défaite militaire et gage possible d'une revanche de soldats humiliés ; moins encore l'Alsace des gisements de potasse et des métiers à tisser, objet de convoitises économiques ! Mais l'Alsace

liée à la France par un ancien pacte d'amitié, d'alliance et de dépendance libérale, terre de soldats et de démocrates, « bastion de l'Est » et non « glacis de l'Empire », « marche » éternelle où les traits ethniques pouvaient être brouillés et divers, les intérêts mercantiles emmêlés, mais où, sitôt qu'une âme collective avait paru, elle avait été animée d'un rythme identique à celui qui battait dans le cœur de la France.

Exilés de P. Acker ou *Juste Lobel* d'A. Lichtenberger ; *Oberlé* de R. Bazin ou *Alsace* de Marthe Fiel ; *Provinces inébranlables* de G. Ducrocq ou *Jeune Alsace* de Jeanne Régamey : c'est toute une littérature alsatique renaissante, moins intéressée au pathétique extérieur de l'Émigration alsacienne-lorraine qu'à la situation de ceux qui étaient restés. et que domine le livre de Barrès, *Au service de l'Allemagne* (1905), avec son pendant messin *Colette Baudoche*. Plus que la Belgique également menacée mais qui, ayant sa nationalité propre, possédait ses moyens nationaux de défense intellectuelle, bien plus que la Suisse résignée, à force de docilité et d'aveuglement matérialistes, à aliéner sa fameuse indépendance, l'Alsace était devenue la pierre de touche même de la vitalité de la culture française — d'une culture capable de prouver sa valeur dans

le simple champ clos des luttes pacifiques et des confrontations morales, et capable de rendre ainsi possible « la victoire des vaincus ».

...Mais capable aussi d'affirmer sa valeur par le critérium suprême : le sacrifice du meilleur de son sang. Assurément, la jeune France ne connaissait pas toute la puissance d'organisation de l'Allemagne ; tandis que la génération de 1870 avait trop directement souffert pour ne pas rester sous le coup de la défaite, celle de 1890 estimait peut-être au-dessous de sa puissance la force militaire et la capacité économique de l'ennemi.

Cependant, que sa notion du péril possible fût précise ou vague, la jeune génération intellectuelle savait que l'holocauste lui serait demandé, à elle plus qu'à toute autre. Elle était prête : et lorsqu'un individu ou une collectivité se replie sur son fonds véritable, lorsque sont définies les raisons d'être qui président à son existence, la mort semble faire partie intégrante de ces raisons d'être. Mourir pour une idée, pour une cause, n'est alors qu'une autre façon, plus efficace souvent, de proclamer cette cause. Et nul n'a été surpris d'assigner une profonde valeur prophétique à ces vers, fameux déjà, de Charles Péguy[1] :

1. Tué le 5 septembre 1914, devant Villeroy.

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu.
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles
Car elles sont le corps de la cité de Dieu,
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu....

ou à cette rêverie annonciatrice de Paul Drouot [1], descendant d'un général de Napoléon :

Et je sentais en moi renaître, flot suave
De poudre fraîche et de vieux vin, le sang des braves
Dont nous ne portons plus aujourd'hui que le nom
Et qui, sous la mitraille et parmi le canon,
Fusillant, fusillés, repus, gorgés de gloire,
Soupiraient du souci de la seule victoire,
Marchaient jusqu'à leur dernier reste de chaleur,
Et ne tombaient que frappés d'une balle au cœur.

ou à cette douloureuse méditation d'un tranquille

1. Tué en 1915 à Notre-Dame de Lorette.

professeur de province, Charles Troufleau [1], écrivant en 1910 :

Et moi je vous bénis, dans la nuit, l'âme pleine
D'un bonheur, que pourtant je n'ai pas mérité,
Guerre, ô ma délivrance, ô mort, ma vérité !

C'est que, véritablement, une « mystique » se dégage d'une foi nationale ainsi orientée : une mystique, c'est-à-dire une croyance qui se passe d'intermédiaires logiques pour communiquer avec son objet, qui atteint à l'intensité irrationnelle des vérités qui ne se prouvent pas, mais *se vivent* — et qui exigent aussi qu'on meure pour elles, s'il l faut.

1. Tué en Macédoine en 1916.

CHAPITRE III

LA FAMILLE; LE FÉMINISME

DIFFICULTÉ D'APPELER EN TÉMOIGNAGE, AU SUJET DE LA FAMILLE FRANÇAISE ET DE SA STABILITÉ, LES ROMANCIERS ET LES AUTEURS DRAMATIQUES. — DANS LA PÉRIODE ENVISAGÉE, NOUVELLE « CONCENTRATION » DE LA FAMILLE AU PROFIT DE L'ENFANT : SOIT AU NOM DE LA CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ, SOIT AU NOM DES EXIGENCES DE LA VIE, LA MÊME THÈSE SE RETROUVE DANS DEUX CAMPS. — OBSTACLES A LA FAMILLE : LES « DROITS DU CŒUR » ; LA LIBRE DESTINÉE DE LA FEMME. — FÉMINISME ET FÉMINITÉ.

> Je me plais... à voir fonctionner les plus simples rouages de la famille. Ces gens-là se conforment à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair,... pour en constituer l'enfant. Dès lors, au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente.
>
> PAUL HERVIEU.

Un des plus ardents « mainteneurs » du prussianisme dans l'Allemagne contemporaine, l'historien Treitschke, après avoir passé sa vie à célébrer les vertus germaniques, a fait sur le tard une découverte et une confession qui, malheureusement,

n'ont pas eu toute la publicité désirable. Ayant eu l'occasion de passer quelques semaines dans une petite ville de France, il avoua — dans un entretien *in extremis* avec un journaliste français — qu'il s'était mépris, sa vie durant, sur les qualités de notre peuple, et en particulier sur la vie de famille de la bourgeoisie provinciale. « J'ai même dû reconnaître, dit-il, que la famille existait chez vous beaucoup plus que dans l'Allemagne contemporaine. »

Une telle constatation, quand elle vient des Français, surprend les étrangers et semble relever de cette attitude de l'esprit qui nous est pourtant assez étrangère : la propagande. Quand des neutres ou des adversaires se risquaient à donner ainsi, de la France, une interprétation si contraire à la commune opinion, ils passaient pour des mystificateurs ou pour des mystifiés : a beau mentir qui vient de loin ; et n'avaient-ils donc pas vu ce qui saute aux yeux, les boulevards et le Moulin-Rouge, le promenoir des Folies-Bergères et les restaurants de nuit du « gai Paris » ?

La littérature dite « honnête » manque de piquant et d'imprévu ; elle est presque obligée — telle la moyenne du roman anglo-saxon — de terminer au mariage ses pièces et ses récits, alors que c'est au mariage que débutent les « cas » vraiment « inté-

ressants », dans la vie et dans la fiction : ainsi en jugent quatre-vingts lecteurs français sur cent, et neuf auteurs sur dix. En conséquence, il est difficile de faire comprendre la solidité du foyer français à qui ne se documentera que par les livres ; et il n'est guère plus aisé de retrouver, dans une période donnée, des témoignages littéraires sur l'évolution que subirait cette cellule fondamentale de toute société.

Pour les années qui nous occupent ici, cependant, un incontestable resserrement de la famille française pouvait faire prévoir des merveilles de dévouement et de sacrifice, à l'heure des épreuves suprêmes. Non qu'une seule œuvre des jeunes ait proclamé, à la manière d'*Hermann et Dorothée* ou de l'histoire simple qu'Edmond About intitula le *Roman d'un brave homme*, la nécessité de renforcer, pour les moments troublés, l'abri tutélaire de la famille : René Bazin, P. Bourget, H. Bordeaux, les ordinaires metteurs en scène de la sociologie familiale dans la littérature contemporaine, paraissaient ordinairement, aux littérateurs de la jeune génération, des auteurs systématiques, ayant leur siège fait et ne laissant pas jaillir la construction de leurs œuvres d'une vue docile sur la vie, mais plutôt d'une notion préconçue des choses.

Ce reproche atteint, certainement, une grande partie de ces « bons livres ». Comme on sait d'avance que les erreurs sociales y seront condamnées, les ménages irréguliers fustigés et les prescriptions de l'Église sanctionnées par le cours des événements, on sera plus curieux, à lire ces œuvres, de l'habileté avec laquelle la sociologie de Balzac, de Bonald ou de Joseph de Maistre servira de support à des drames conjugaux modernes, que de suivre un enchaînement irréfutable et sincère de probables destinées.

Ceci ne veut pas dire, assurément, qu'une valeur de signe et d'influence tout à la fois ne s'attache à l'ensemble des œuvres en question. Il est dominé par cette proposition, dont aucune société nouvelle n'a encore démontré la fausseté : « L'unité sociale est la famille, et non l'individu. » Nécessité d'assurer à la cellule familiale la projection d'une ascension sociale progressive, pour éviter le dépaysement moral et le déclassement intellectuel trop rapides (*L'Étape*) ; insuffisante solution, et même ferment de trouble irrémédiable, apportés par le divorce, « loi d'anarchie et de désordre qui promet la liberté et le bonheur et ne donne que la servitude et la misère » (*Un divorce*) ; inconsistance du statut social révolutionnaire, qui proclame la liberté

civique et supprime toute notion des devoirs, et qui pourtant n'a pas enlevé au père de famille un pouvoir que le fils sera tenté de secouer (*Un tribun*) ; loi de réversibilité qui opère dans la lignée, « principe, tout ensemble mystique et naturel, moral et psychologique, qui, solidarisant les personnes d'un même sang, crée la famille et la société » (*L'Émigré*). Nul ne contestera la puissance de cette œuvre de Paul Bourget, systématique et fortement équarrie, s'appuyant sur des lectures variées et sur une connaissance étendue du monde : ce qui enlevait de sa séduction à un effort aussi considérable, dans les milieux intellectuels, c'était l'effort même, trop apparent et trop volontaire, et la certitude que la thèse proposée serait certainement démontrée, comme dans ces théorèmes où la question est supposée résolue.

S'il fallait trouver, dans la littérature du même temps, des productions s'opposant, par leur thèse profonde, à la solide construction sociologique des romans de P. Bourget, ne faudrait-il pas les chercher dans des livres comme celui d'E. Estaunié, la *Vie secrète* (1909), où l'opposition entre les apparences de l'ordre et de la norme et les exigences de l'humeur ou de la passion, contenue à l'ordinaire par une sorte de conformisme, se montre

tout à coup dans toute sa singularité ? « Soudain pareille à une chaudière mal close, la terre s'entr'ouvre, un cataclysme bouleverse les sécurités séculaires et une contrée neuve remplace l'ancienne. Ainsi la vie secrète, en silence, travaille le sol sacré des âmes. Longtemps masquée par la vie coutumière, elle éclate, renverse, sauve ou tue... La vie secrète ! force redoutable qui règne au plus profond de l'âme pour forger sa destinée, mais que nul n'aperçoit ; car, enfermé dans son drame, chacun méconnaît l'autre. Tous les autres sont murés. Les plus proches ne se découvrent pas. Le mystère nous baigne... » Ou faut-il rappeler, — en face des évocations de la vie où l'exigence sociale est invoquée, une fois pour toutes, comme la Loi, — les romans de J. H. Rosny rappelant l'existence d' « insociaux », dans les rangs des hommes, insociaux qui ont, à leur façon, des droits évidents à l'existence ?

La même affabulation orientée vers l'affermissement familial se retrouve, on le sait, avec une ferveur angevine charmante, la plus cordiale affection pour la vie rustique et la piété des paysans, chez R. Bazin : nécessité de tenir à la terre, où s'enracine la vie paysanne (*la Terre qui meurt*, *le Blé qui lève*).

Et chez H. Bordeaux, avec plus de lenteur savoyarde et une connaissance solide des drames d'argent et de chicane souvent liés à l'existence de la famille :

Permanence de certains traits qui solidarisent les proches (*Les Roquevillard*) ; nécessité pour la femme, appartenant à un milieu bourgeois, de mieux comprendre la vie intime de son mari (*Les Yeux qui s'ouvrent*) ; pardon accordé à la femme coupable rentrant au foyer, sa fille étant en danger de mort (*La Neige sur les pas*).

Pour n'avilir personne, ni la pardonnée recevant sa grâce d'un acte de mansuétude tout accidentel, ni le « pardonneur » cédant à un attendrissement tout sentimental, il était entendu pour H. Bordeaux que le pardon devait être d'inspiration divine et d'origine supérieure et comme transcendentale. Or il se trouvait que des solutions analogues s'offraient de plus en plus, dans des cas similaires proposés par la littérature, au nom d'une nécessité « immanente » qui faisait fléchir l'individualisme, mâle ou femelle, devant les nécessités supérieures de la vie et de la famille.

La *Course du Flambeau* de P. Hervieu (1901) est à la racine de cette ligne d'œuvres et de noms. Ligne plus hachée, moins continue que l'autre,

parce que des dogmes moins arrêtés lui servent de support, mais qui court souvent parallèlement avec celle-là, et qui aboutit, en fin de compte, à des résultats pratiques semblables. La vie descend et ne remonte pas ; tout acte qui suscite de la vie crée une responsabilité, et il n'est pas donné à la volonté humaine de faire rebrousser chemin au fleuve ; la seule réalité au nom de laquelle peuvent s'affirmer des prescriptions irréfutables, c'est la sauvegarde du maximum de vie ; la précaution qui, dans un sinistre, fait mettre en sûreté « les enfants d'abord » devrait être la loi par excellence, devant laquelle s'inclinent les égoïsmes et s'apaisent les ressentiments. « Les enfants s'acquittent en faisant, à leur tour, des enfants... L'humanité se bat les flancs pour se persuader, à elle-même, qu'elle n'est pas mauvaise fille. Or, elle l'est, de naissance, comme, de naissance aussi, elle est bonne mère... »

Nous verrons donc, comme aux lampadophories de l'antique Athènes, le flambeau de vie passer de main en main, dans le sens de l'avenir et au bénéfice de ceux qui grandissent. La continuité de la vie sera invoquée, au lieu de la texture de la société : et, sans doute, les deux fins sont identiques en leur principe, mais les coureurs du flambeau et les commentateurs du Décalogue, s'ils se rencon-

trent au terme, n'en partent pas moins de points assez différents...

L'Éveline de Bernstein rentre au *Bercail* (1904) parce qu'après quatre ans d'une autre existence, elle veut revoir l'enfant de son premier mariage : Landry, d'abord implacable, fléchit.

Le héros des *Chaînes du Passé* d'Auguste Bailly (1912) achève de briser en lui-même « l'individu dominateur » quand sa fille tombe malade : et ainsi, de nouveaux devoirs s'imposeront à lui, que sa raison ne lui avait nullement affirmés.

Le divorce, s'il suppose le *Partage de l'enfant*, est une solution fausse pour L. Daudet (1905); le même romancier, dans la *Mésentente* (1911), suppose un divorce intérieur, plus délicat, le mauvais accord charnel d'un ménage, qui trouve sa résolution physiologique par la maladie de l'enfant et le trouble qui en résulte et jette Christiane dans les bras de Julien.

Même sans aller à la solution extrême du divorce, les motifs de mésentente, d'absurdité têtue chez les parents devraient céder devant les exigences supérieures du lendemain, telles que les représentent ceux qui sont issus d'eux. Les parents ont, vis-à-vis des enfants, des devoirs qui peuvent comporter l'amère acceptation d'un éternel veuvage.

La *Maison d'argile* d'Émile Fabre touche à la coupable erreur de certains remariages.

C'est une mauvaise éducation d'enfant qui fait le sujet de la *Sacrifiée* de G. Devore (1907). C'est une déviation égoïste de l'amour des parents qui crée le *Servage* dont Ed. Ducoté raconte les phases (1905) : Jacques Laurière n'a eu que des « crises intérieures de révolte » contre la tutelle étroite où le maintenaient des parents trop bien intentionnés.

Brieux, à plusieurs reprises, a porté sur la scène des conflits du même ordre, résolus dans le même esprit, les droits de la vie naissante ou croissante sur les destinées déjà formées, la nécessité de plier les égoïsmes devant une loi supérieure — celle qui représente le « vouloir-vivre » du monde. Et, sans doute, la volonté *intellectuelle* de l'humanité pourra protester au nom de la dignité supérieure des facultés dévolues à l'homme ; toutes les variétés d'ascétisme et d'épicuréisme pourront se réclamer d'une loi plus commode : il n'empêche que si leur protestation veut durer et s'étendre, elles devront quelque jour, ne fût-ce que pour continuer d'être, « composer » avec le courant de la vie auquel elles prétendent résister.

La protestation de l'enfant, ou pour l'enfant, ou au nom de l'enfant, était si bien un des secrets res-

sorts de la littérature d'avant-guerre, que même des œuvres distinguées et délicates, mais un peu efféminées, *L'enfant qui prit peur* de Gilbert de Voisins, *Ecrit sur de l'eau* d'Edmond Jaloux, sont au fond des histoires de ménages désassortis, vus par l'enfant qui en souffre et dont la discrète doléance pénètre ces livres plus douloureusement que bien des condamnations virulentes n'ont pu faire. Et c'est, au contraire, la reconstitution d'un intélaire abri familial autour d'une fine sensibilité de quasi-orphelin qui donne tant de saveur à la *Becquée* de R. Boylesve — si habile à situer dans les mols pays de Loire dés histoires sinueuses comme le beau fleuve, et parées comme lui de vives et bruissantes frondaisons...

« L'enfant » : c'est presque toujours au singulier que paraît, reconnaissons-le, ce protagoniste moral de tant de drames résolus à son profit. Avenir précaire qui reposerait sur cette unité, ou même sur le frère et la sœur ! Cependant Paul Margueritte, reprenant à sa manière la thèse de Zola dans *Fécondité*, mais réintégrant les huit enfants des *Fabrecé* (1912) dans une « famille-symbole » habituée à la discipline traditionnelle, évoque, après des catastrophes, « par-delà les malheurs et les disparitions inévitables, ces enfants continuant la

race... reconstituant l'avenir de la grande famille... »

Il y avait donc, à ne s'y pas méprendre, dans la littérature d'avant-guerre, un resserrement, un renforcement de la notion de la famille. Mais la sincérité et la franchise des lettres françaises, la variété des forces qui travaillent une civilisation digne de ce nom se seraient trouvées singulièrement en défaut, si le roman et le théâtre n'avaient fait leur large place aux forces qui, de l'intérieur ou de l'extérieur, tendent sans cesse à rompre et à disjoindre la cellule familiale.

La plus violente de ces forces est de tous les temps : c'est la fatalité d'amours qui installent l'adultère au sein ou en marge de la famille, et qui vouent celle-ci à la ruine. L'autre force est liée davantage à des conditions passagères, mais singulièrement actives dans les sociétés modernes : elle multiplie les destinées excentriques à la famille, menace de laisser

Les deux sexes mourant chacun de son côté ;

et, sous ses formes féministes, elle accentue l'émancipation de la femme, non seulement à l'égard des tutelles économiques et patriarcales de la « loi de l'homme », mais encore vis à-vis du mariage lui-même. Une « Ève nouvelle » va t-elle surgir, mé-

prisant ou maîtrisant le vieil attrait des sexes, et, n'ayant plus à consentir à d'impies marchés, pourra-t-elle continuer sa vie de vierge forte à distance des foyers ordinaires ?

De ces deux menaces, la première — l'amour coupable — a certainement paru, à qui nous examinait du dehors, la plus redoutable. Elle résultait du répertoire courant de nos scènes à succès et de la production la plus en faveur dans les milieux qui cherchaient au théâtre une distraction violente plutôt qu'une évocation artistique de la vie.

Age de l'amour, extravagances du désir, droits de la passion, cas singuliers de convoitise sexuelle, plaisir ou difficulté de rompre, marches nuptiales et vierges folles, amants douloureux, séducteurs paradoxaux et amoureuses imprévues : on a pu dire que, pour le divertissement du boulevard et de l'étranger en quête d'une soirée excitante, s'étalait devant quelques-unes de nos rampes, pour rebondir ensuite sur le reste du monde, une vraie littérature de sérail. Le mot est dur, mais à peine excessif : il semblait véritablement que des affaires d'amour physique fussent l'unique raison d'être de la scène française. Encore pourrait-on redire, à propos de ce déchaînement de simples convoitises

amoureuses dans une dramaturgie à la cantharide, ce que Benjamin Constant observait à qui déplorait l'idéalisme sentimental coulant à pleins bords dans le roman français de 1800 : « Idéalisme, sentiment sont-ils donc si courants dans la vie quotidienne du monde, pour qu'on doive s'indigner de les trouver en excès dans les œuvres d'imagination ? »

Car on s'aimait ferme, décidément, entre hommes et femmes des années de grâce 1900 et suivantes, et le vieil attrait des sexes, qui semble un peu en défaut dans les civilisations du Nord et y paraît quelquefois pourvoir tout juste à la continuation de l'espèce, qui, dans les sociétés du Midi, est souvent si instinctif et violent que cette force naturelle ne sait plus se juger et se définir, célébrait des fêtes incessantes sur les scènes parisiennes. Là, du moins, l'amour s'exprimait par des mots, avant de se vérifier autrement, ou bien après s'être satisfait. Et c'était à tout le moins l'aspect disert et introspectif de la vieille tradition racinienne, les grandes passions douées à la fois d'impétuosité et de lucidité, de violence et d'introspection, qui revivait à sa manière chez Bataille, chez R. Coolus, chez Porto-Riche, chez Bernstein, chez Donnay. « Ah ! comme tu analyses tes sensations, et comme

tu es compliqué même dans le moment que tu es le plus sincère et le plus ému. Est-ce drôle d'être comme çà ! » avait dit, en 1895, l'héroïne d'*Amants* à son ami Vétheuil : elle aurait pu le redire, avec ou sans tutoiement, à bon nombre des héros de ce théâtre extrêmement habile, utilisant à merveille les *trucs* et les roueries du métier le plus consommé. Avec leur vocation d' « aimeurs », les héros en étaient assez monotones, pour ce qui est de la personnalité, du but de la vie, du goût de l'action véritable. C'était un peu leur conception de la destinée, cette phrase de Julien, dans la *Veine* de Capus, vite contredite d'ailleurs par la sage Charlotte : « Je crois que tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas, et tant qu'elle n'a pas sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire... »

Cette littérature échauffée n'était pas précisément, en effet, une école d'héroïsme et une mise

au point de Corneille. Mais on ne saurait dire qu'elle fût en rien une « expression de la société », ni même la satisfaction absolue des curiosités françaises : il y paraît à la façon dont la critique a toujours maintenu ses réserves en face des louanges faciles ; il y paraît à l'indifférence avec laquelle le gros public moyen accueillait ces constructions hardies et qui lui semblaient, en somme, presque aussi exceptionnelles, autant en dehors de la vie courante que les joyeuses invraisemblances du vaudeville contemporain.

Les jeunes, en tout cas, ne semblaient plus prendre grand plaisir à ce répertoire fait pour des sensibilités moins fraîches, sans doute, et pour des soirées plus coûteuses que les leurs. C'était plutôt le temps où des succès imprévus, et qui n'étaient factices qu'en partie, accueillaient sur les scènes à côté, au Théâtre des Arts, au Vieux Colombier, des pièces presque « ésotériques » et absconses, que n'auraient pas applaudies les blasés du boulevard.

D'ailleurs, à considérer les forces qui menacent de l'intérieur la sécurité de la cellule sociale en exacerbant des sentiments périlleux, on peut observer que la plus redoutable et la plus souvent invoquée semblait perdre de son empire.

En effet, l'"Hérédité, dont l'inéluctable déterminisme avait été, en somme, l'idée maîtresse des naturalistes, fait plutôt moindre figure dans les œuvres d'imagination qui effleurent ce problème. Sans doute, les caractères de chacun de nous sont en première ligne *transmis*; mais leur variété est si grande, qu'il est bien dangereux de fonder notre psychologie dominante et notre ligne de vie sur une névrose de choix. Admettons que nos hérédités, changeantes et diverses, fassent de nous, tour à tour, les continuateurs de divers ascendants (déjà dans L. Daudet, *Haerès*, 1893). Reconnaissons que le milieu social est parfaitement capable de nous libérer des chaînes d'un atavisme diffus, ou même qu'une hygiène persistante et lucide peut tenir en respect la névrose native : la littérature suivait — comme jadis les affirmations des neurologues de 1880 — les hésitations de la biologie et de l'embryologie contemporaines, revisant une fois de plus le grand procès.

M. Montégut. *Dans la paix des campagnes* (1905), niait les thèses communément admises sur l'hérédité. Les livres d'André Couvreur, les thèses des jeunes poètes sur la *race* invoquent un ensemble de caractères acquis, avec un équilibre instable qui joue entre des tendances opposées, plutôt qu'une

invincible *dominante*, héritée et décisive, contre laquelle ne pourrait rien la pauvre volonté humaine. En ce qui concerne la femme, en particulier, dans la plus récente littérature, on constatera sans doute, à l'aide d'un certain recul, que le type de la « goule », de la femme « fatale », si chère à divers représentants du Romantisme et du Réalisme, perdait du terrain dans les derniers temps. Elle qui descend peut-être, dans la série continue des symboles, de Lilith, la mystérieuse première femme d'Adam. elle paraissait retourner dans le brouillard capiteux d'où l'Orient l'avait fait sortir.

Non que la vie des sens fût déniée au type féminin le plus récent : bien loin de là. Mais elle se nuançait de plus d'émotion et de sensibilité, de plus de finesse intelligente et de rêverie avertie. qu'aux temps des héroïnes exigeantes de 1880. Et ainsi, la nature féminine plus complète, moins simplifiée, animait les figures amoureuses de l'heure...

... Et c'était, de même. la nature féminine elle-même qui semblait, à la moyenne de nos hommes de lettres d'avant la guerre, s'opposer à la complète indépendance de la femme, prétendant conquérir, à côté de la famille, du ménage, de l'association entre sexes. sa liberté d'action, d'existence et d'intérêts.

Sans doute, les préjugés sociaux maintenaient, au gré des écrivains, leur dure exigence : la vie française s'opposait à l'émancipation de la femme pour des raisons *extérieures*. La *Femme seule* de Brieux (1912), sa vaillante Thérèse, traverse les aventures qui attendent à Paris celle qui cherche le travail honnête, et qui rencontre l'odieux marché : « Donne-toi, ou tu ne mangeras pas. » Chantage de mâle auquel se prête le statut moyen de la société. La *Blanchette* de Brieux souffrait de l'incompréhension de son milieu. L'institutrice de la *Maternelle*, de Frapié, était obligée de se marier.

Mais dans la majorité des cas évoqués par les écrivains de l'avant-dernière heure, c'était le cœur féminin lui-même, son besoin de tutelle, sa soif de dévouement, un obscur instinct maternel enfin, qui protestaient contre les destinées sevrées de tendresse et de mutuel dévouement. *Féminité* s'opposait à *féminisme*. Aimante et tendre, désireuse d'être chérie et de donner son amour en retour d'une protection masculine, la femme semblait se hausser en vain vers les régions où elle eût prétendu vivre dans la solitude du cœur, dans l'unique souci du devoir professionnel ou de la fonction sociale : son isolement lui pèserait d'autant plus qu'elle serait d'une plus noble qualité d'âme. Et si

elle entendait retrouver dans l'union libre ce qu'elle ne demandait plus au mariage, elle risquait d'être la première victime de cette indépendance, et d'être fâcheusement vouée à l'aventure et à l'abandon.

On pourrait dire que l'antinomie ainsi posée n'était qu'une réincarnation subtile et polie de l'éternelle suffisance masculine, si des romancières n'offraient, tout aussi souvent que leurs confrères du sexe fort, un dénouement caractéristique et une solution anti-féministe. Il fallait, dans les *Vierges fortes* de Marcel Prévost (1900) une Septentrionale *aseruée* comme Romaine Pirnitz pour rester fidèle à son vœu, et maintenir son programme : « Je ne suis vraiment qu'une pensée capable de se mouvoir et de s'exprimer. Je ne veux être rien de plus. Et je me suis juré d'amener mes sœurs, celles qui sont de vraies femmes, à cet état d'insensibilité et d'immatérialité... » Et elle ajoutait : « Mais, hélas ! Elles sont des femmes ! Elles ont des corps de femmes et des sensibilités de femmes... » La *Rebelle* de Marcelle Tinayre comme la *Vagabonde* de Colette Willy, malgré leurs velléités d'émancipation, se sentaient également faites pour aimer. « Aimer, c'est obéir ! » disait la seconde, si lucide dans sa sincérité, si fortement attachée à son art. La plus brillante des *Dames du Palais*, selon Colette

Yver (1910), renonçait à la gloire d'une carrière indépendante, pour devenir la collaboratrice de son confrère, son mari. Elle avait pourtant, cette charmante Mme Vélines, autant de talent que lui, et par conséquent plus de chances de réussir. Andrée de Pressiat, dans un *Obstacle* de Jean de La Brète (1912), voudrait, de même, « faire sa vie » d'avocate et de femme indépendante ; mais, parce qu'elle aime, elle retourne à la notion normale et moyenne de la famille.

A plus forte raison, les mêmes problèmes, quand ils étaient évoqués par des auteurs masculins, supposaient-ils une solution moins radicale que l'indépendance proclamée par les apôtres du féminisme. On dirait que le cri de la Nora d'Ibsen, quelque temps suivi d'un âpre écho, s'était amorti dans une atmosphère renouvelée. J.-H. Rosny, si pitoyable pour celle qui lutte *Contre le sort* (1907) comme Mme Mourlannes, savait que la société était conjurée avec l'instinct même pour amener hors des voies difficiles de la dactylographie, de la broderie, des travaux littéraires pour dames, et pour conduire au mariage une Française belle et jeune de sensibilité moyenne. Les *Eclaireuses* n'y peuvent rien, dira Donnay (1913) : sans trop conclure, et tout en souhaitant la meilleure et la plus noble

sorte d'union entre ceux qui en sont dignes, il laisse entendre que celles qui font fi du mariage et de l'homme se leurrent elles-mêmes. Le travail, l'œuvre sociale pourront être, chez les Anglo-Saxonnes, des raisons d'être, d'exister et d'agir, avec, souvent, un « transfert » de la sensibilité à d'autres objets ; chez les Françaises d'avant-guerre, à interroger la littérature courante, c'étaient là des succédanés qui n'avaient leur tour que si le but véritable faisait défaut.

Trop souvent, ces questions étaient abordées par nos auteurs comme des problèmes « de luxe », où la nécessité économique intervenait trop peu : or c'est en ceci, par le *fait du travail* imposé par les circonstances, que la société française se verra contrainte, elle aussi, une fois pour toutes, d'admettre un grand nombre de formes d'existence féminine autres que celles dont la vocation conjugale constitue la raison d'être.

Dirons-nous que ce repliement sur la famille, pour cause de « féminité[1] », représente un échec de

[1] Il y aurait une recherche bien curieuse à faire sur une disposition qui fait, à sa manière, pendant à toute une variété du féminisme. Cet *hominisme* (pourquoi pas ?) consisterait, de propos délibéré, à mettre si haut et tellement à part de toute possibilité matrimoniale l'activité professionnelle, et en particulier cérébrale

émancipation féminine ? On l'a parfois allégué ; et il est certain qu'au point de vue purement économique, et à ne considérer que les « possibilités » offertes à l'autre sexe, ce rappel de la femme à sa nature profonde marquait plutôt un temps d'arrêt dans l'émancipation.

En revanche, la jeune littérature a souvent indiqué — sujet délicat mais qu'on ne saurait éluder — une sorte d'égalité, ou d'équivalence, entre les sexes, dont la vie complète des sens apporte la révélation à la femme. Celle-ci dira elle-même, comme Mme Delarue-Mardrus *à une vierge* :

Pourtant n'es-tu pas femme aussi, monstre charmant,
O Vierge ! inquiétante et douce anomalie !

de l'homme, que son vœu de célibat est presque monacal. D'où la même méconnaissance des réalités pratiques dont on s'est jadis armé contre les religieux. Sachant que « le présent existe si peu que c'en est pénible », avisés des ruses de la Nature qui se sert de nous pour continuer l'espèce, certains cérébraux opposent à l'instinct la dignité même de la vie mentale. On trouverait chez R. de Gourmont, chez A. Suarès, pour la période envisagée, une veine assez forte de cet ascétisme intellectuel qui ne laisse pas d'aboutir à la *Peur d'être*. L'*Ordination* de J. Benda (1911), avec son cri monstrueux : « J'ai sombré dans la chair, j'ai aimé mon enfant » est une présentation aiguë et pénétrante de ce cas psychologique. Le héros, malgré la quiétude de la famille reconstituée, se plaît à suivre en pensée « ceux qu'il apercevait rares à travers les âges, qui vraiment s'arrachèrent à tout amour humain et brûlèrent pour l'Idée ».

Mme Héra Mirtel n'a pas cessé de rêver

... à l'amant meurtrier
Qui vierge m'avait prise et me rendait amante
Et femme, sans qu'un droit humain vînt me lier...

Des couples que rien ne séparait des plus instinctives communions ; une sorte d'accord laissant aux compagnons qui se sont choisis le sentiment que vraiment, — tout au moins pour l'heure actuelle — ils sont faits l'un pour l'autre : c'est là une nuance qui, A. Daudet le remarquait déjà, est très familière au peuple français moyen.

La question d'un autre accord, plus intellectuel, a été souvent posée, et semble être devenue l'un des réels problèmes du féminisme français. Elle se trouvait, par exemple, dans l'*Associée* de Muehlfeld (1903) où Geneviève souffre de n'être pas initiée plus à fond au travail scientifique de son mari, le Dr Tellier. Faute d'un tel compagnonnage, de bons ménages risquent leur bonheur, comme dans *Les Yeux qui s'ouvrent* d'H. Bordeaux, et nous avons vu que l'accord quasi-professionnel semblait la vraie solution de bien des rivalités féministes.

C'est ici, je crois, qu'il faudrait surprendre l'aspect français par excellence de l'émancipation

des femmes. La manière la plus sûre, en effet, au point de vue français, de mesurer le chemin parcouru depuis deux ou trois siècles, ce n'est pas de comparer Marguerite de Navarre à Mme de Staël et à George Sand et Mme de Maintenon à Louise Michel, mais bien plutôt de mettre en opposition Racine épousant une jeune fille de la bonne bourgeoisie qui n'avait jamais vu, qui ne devait jamais lire les pièces de son mari, et des poètes comme Ed. Rostand installant la muse à son foyer; le bonhomme Chrysale répudiant dans l'autre sexe ce qui dépasse « les clartés de tout » et un savant comme Littré faisant collaborer sa femme et sa fille à son *Dictionnaire*. Rien n'est plus fréquent, ni plus analogue au statut fondamental de ce pays, que l'association du mari et de la femme dépassant la simple communauté de l'habitat et l'intérêt des enfants, pour se hausser dans le domaine intellectuel et artistique.

A cet égard, la France, retardataire en ce qui concerne l'émancipation politique et le suffragisme, l'égalité devant les salaires et la déférence de la Société pour la travailleuse, a permis l'évolution supérieure du « couple », dans toutes les classes de la société. Et ceci explique la nuance, si touchante, qu'a prise souvent, depuis la guerre, le

travail des femmes chez nous. Sans doute, « il fallait vivre » et remplacer les salaires qui faisaient défaut ; il fallait que la terre fût labourée, la boutique ouverte, l'atelier actif, et aussi l'obus tourné et les shrapnells fondus. Cependant, bien plus chez nous qu'ailleurs, la femme a eu la sensation qu'elle s'associait ainsi au travail de l'homme manquant : ce n'était pas une place bonne à prendre en son absence, c'était une absence à laquelle il fallait suppléer, et sur place même s'il était possible.

Ce raffermissement du « couple », très apparent dans la littérature et davantage encore dans la vie, et que des divergences religieuses même ne venaient pas troubler (Alfred Bouchinet, *Au delà de la foi*, 1903), offrait à l'occasion, aux poètes, un thème presque *primitif* de développement humanitaire :

Les êtres deux à deux conçurent de grands rêves.
Ils prirent dans leurs mains le sable fin des grèves.
Arrachèrent au flanc des monts le granit blanc
Et puisèrent l'eau vive aux chutes des torrents.
Ils élevèrent
Sur les plateaux dorés et les coteaux vermeils,
Dans la lumière,
Parmi les clairs réseaux des feuilles et des branches
En ouvrant les maisons aux baisers du soleil,
Des villes blanches.

Les êtres deux à deux vivaient leurs beaux désirs
Et la joie au fond de leur cœur venait fleurir...
(Robert VEYSSIÉ.)

Une littérature qui, par ses tendances les plus actives, en appelle implicitement d'une société idéale à l'humanité réelle, de la nation politique à une substance nationale, de la féministe à la femme, de l'individu à la famille ; qui admet que pour faire la Société des nations, il faut des nations, de même qu'il faut des personnes pour faire la société tout court ; qui du mariage, acte social, refait un acte vital : une telle littérature serait suspecte de basse « réaction », si nous ne savions que ce mot ne correspond guère, dans le domaine des faits, à des réalités. Des programmes peuvent être rétrogrades, des constitutions peuvent être vio-lemment obsolètes ; il est plus difficile de croire à un rebroussement du cours même de la vie : elle se contente de prendre de nouveaux canaux, dès que le cours de son ancien chenal est obstrué mais ce n'est jamais pour remonter vers sa source Et si la littérature se modèle sur la vie, ou si en elle, la vie se retrouve, elle non plus ne sau rait suivre que les pentes descendantes où se continue l'effort et le flux de l'Être et de la Société.

Rien ne montre mieux, d'ailleurs, la valeur « progressive » des notions engagées dans la récente sociologie littéraire de la France, que les idées morales et les velléités philosophiques qu'on y peut retrouver.

CHAPITRE IV

LES QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

LE FRANÇAIS DÉFINI PAR MATTHEW ARNOLD « L'HOMME SENSUEL MOYEN » : JUSTESSE DE CETTE DÉFINITION ET VALEUR DE CE CARACTÈRE. — HOSTILITÉ AU SURHOMME. — CE CARACTÈRE SOUVENT S'ÉLÈVE AU-DESSUS DE LUI-MÊME, DANS L'HISTOIRE, PAR UNE SORTE DE SUBLIMATION IDÉALISTE DONT LES AVANT-COUREURS SONT ÉVIDENTS AVANT LA GUERRE. — LES DOCTRINES MÉCANISTES, EN LITTÉRATURE, TENUES EN ÉCHEC PAR UNE NOTION RENOUVELÉE DE L'*ÉNERGIE* INTÉRIEURE.

> ...mettant l'intelligence avant la loi et
> l'amour avant le respect.
>
> Paul CLAUDEL.

« L'homme sensuel moyen » : c'est ainsi que Matthew Arnold définissait le Français pour le défendre contre certains préjugés anglo-saxons ; et rien n'est plus juste, ni plus flatteur à tout prendre, que ces trois mots combinés. *Un homme*, c'est-à-

dire un être qui n'est ni ange ni bête, qui a son point d'appui et son centre de gravité dans la vie, dans la vie de l'humanité plutôt que dans l'univers physique, dans la société de ses semblables plutôt que dans la Cité de Dieu ; *sensuel*, ou tenant à vivre par les sens, bons serviteurs de l'être et révélateurs authentiques de sa connaissance extérieure, créateurs de joies normales et d'activités primordiales ; *moyen*, modérant ces jouissances mêmes par un sens aigu de la mesure et des bienséances, par un épicuréisme bien entendu ou par une prudence parfois stoïque, par les plus solides vertus sociales ou par un bon sens avisé.

Rien n'est plus singulier, à tout prendre, que ces caractéristiques des Français au milieu de leur civilisation ancienne et dans un climat facile. Tel Anglo-Saxon s'imposant les restrictions du puritanisme, tel Slave s'offrant jusqu'à l'excès les joies de la boisson, tel Allemand indifférent à la qualité des jouissances, sont à leur façon des monstres qui se trouvent en désaccord soit avec la nature, soit avec la civilisation : au lieu qu'un honnête Français de solide lignée, sachant jouir, comme on dit, « de ce qui est bon », point sybarite d'ailleurs et se contentant s'il le faut d'un régime d'anachorète, peu exigeant du reste sur certaines satisfactions de

confort, reste dans une moyenne très convenable d'humanité.

La haine de l'ascétisme est, à tous égards, un des traits permanents d'une telle disposition ; on y voit communément un défi à la nature et une prime à l'hypocrisie : double raison de honnir toute entreprise d'un dogme ou d'une loi sur la vie des sens. Et s'il est vrai que le Dieu de Béranger est trop aisément l'Être suprême d'une humanité ainsi faite, on peut être sûr qu'elle n'adorera point les Odins exigeants et sanguinaires, les Jéhovahs exclusifs et véhéments, les Baals capricieux et démesurés. Mais surtout, il y a dans son programme d'existence, tel qu'il se manifeste d'instinct dans ses dires et dans son type de vie, tant de netteté et de franchise que bien des vertus apparentes semblent peu sûres à côté. La langue française est la seule peut-être où des adjectifs tels que *mal-élevé*, *malappris*, *malhonnête*, etc., aient pris un sens impliquant un défaut de courtoisie et de savoir-vivre ; et, d'autre part, le Français a une telle défiance de ce qui est profession de vertu, il est si volontiers fanfaron de vice, que ses allures donnent aisément prise sur lui.

Ch. Péguy songeait sans doute autant au peuple français d'aujourd'hui qu'aux contemporains de

Jeanne d'Arc, lorsqu'il faisait tenir à Dieu lui-même ces propos si équitables, et que seule une notion hypocrite des valeurs morales prétendrait prendre en mauvaise part :

O mon peuple français, dit Dieu, tu es le seul qui ne
[fasses point des contorsions.
Ni des contorsions de raideur, ni des contorsions de
[mollesse.
Et dans ton péché même tu fais moins de contorsions
Que les autres n'en font dans leurs exercices.
O seul peuple qui regardes en face.
Et qui regardes en face la fortune et l'épreuve
Et le péché même.
Et qui moi-même me regardes en face.

Nul irrespect, somme toute, dans ce désir de franchise et de vérité ; même l'irréligion prend souvent, sous ce ciel de France, une netteté et une sincérité qu'on souhaiterait dans bien des attitudes religieuses. Un grand besoin de propreté morale fait même continuer les *Gesta Dei per Francos* à l'antique peuple de la Croisade et des Droits de l'Homme ; la détestation des faux semblants est restée la même, après la Séparation de l'Église et de l'État, qu'au temps où la France était la fille aînée de l'Église. Dieu lui-même en convenait, dans ces *Mystères de Jeanne d'Arc*, si archaïques et

apparence, si actuels dans leurs profondeurs symboliques dévoilées par la guerre actuelle :

C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces [Français,
Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne [pour les comprendre.

Peuple, les peuples de la terre te disent léger
Parce que tu es un peuple prompt.
Les peuples pharisiens te disent léger
Parce que tu es un peuple vite.
Tu es arrivé avant que les autres soient partis.
Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé [léger.
O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point [trouvé léger en foi.
O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point [trouvé léger en charité.
Quant à l'espérance, il vaut mieux ne pas en parler, il [n'y en a que pour eux.
Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans [défauts. Il s'en faut.
Ils ont même beaucoup de défauts.
Ils ont plus de défauts que les autres.
Mais avec tous leurs défauts, je les aime encore mieux [que tous les autres avec censément moins de défauts.
Je les aime comme ils sont...
Nos Français sont comme tout le monde, dit Dieu. Peu [de saints, beaucoup de pécheurs...
Mais j'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un [pécheur qui n'en a pas. Non, je veux dire :
J'aime mieux un saint qui a des défauts qu'un neutre [qui n'en a pas...

Or ces Français, comme ils sont, ce sont mes meilleurs serviteurs.
Ils ont été, ils seront toujours mes meilleurs soldats de la croisade

Or il y aura toujours la croisade.

« La croisade » : c'est ce désir, parfois indiscret, de considérer à travers ses propres habitudes d'esprit beaucoup de choses, qui vont mal de par le monde. Et c'est aussi le besoin de mettre de l'ordre dans la maison d'autrui, quand on sait qu'il y a là de l'injustice et de la cruauté. Et c'est enfin l'ardente aspiration vers le sacrifice pour une idée, lorsque la lutte visible est déchaînée entre diverses variétés d'idéal.

Même ces mouvements extrêmes de l'âme française, ceux des Croisades ou de Quatre-vingt douze, ceux des compagnons de La Fayette à Yorktown ou de Villebois-Mareuil à Ladysmith, de Plélo à Dantzig ou de Fabvier à Phalères, se détachent d'un fonds généreux que seules oblitèrent les déformations dues à l'usure sociale et à l'argent : franchise, aménité, vie animée de l'esprit, instinct fort prompt « des choses qui ne sont pas à faire », haine du fort qui opprime le faible, sont des particularités qui, même sous des formes vulgaires, sont communes.

Je sais tout ce qu'on a pu dire pour diminuer ces qualités, qui sont vraiment de premier ordre.

1° Le Français est « avantageux » : adjectif qui n'a pas d'équivalent et implique une certaine susceptibilité de surface et le sens très vif qu'on est « quelqu'un », et que les autres doivent le savoir. C'est, dans l'ordre social, l'équivalent du droit de vote dans l'ordre politique : il est possible qu'on n'en use pas, mais on est en possession d'un avantage qu'on peut employer le moment venu.

2° Le Français n'est pas « objectif » : c'est un autre défaut, plutôt intellectuel que moral, mais qui nuit souvent à la bonne renommée de la moyenne française. Elle s'entêtera à voir faux et à juger de travers, non pas la psychologie des êtres, mais l'ensemble d'une situation, la valeur relative des notions en jeu: et ainsi, tout un *plan* de pensée et d'action sera, d'avance, mal établi, et de saines énergies seront à fond viciées et dévoyées.

Ce sont là, je crois, les seuls reproches véritables qu'on puisse faire au caractère fondamental de l' « homme sensuel moyen ». Car il n'est pas probable que les péchés capitaux soient plus souvent commis par lui que par ses voisins de planète. Il est certain, d'autre part, que sa notion du péché

est moins perverse que celle qu'on trouverait tout au fond d'âmes plus rigoureuses.

Seulement, il déteste l'apparence de la vertu. Il a en horreur la prédication piétiste, le catéchisme pour adultes, la recherche des semblants, du langage, de l'aspect extérieur et des dehors de la parfaite rigueur morale et du « conformisme ». Il veut bien que les actes se trouvent d'accord avec des prescriptions systématiques : il n'aime pas qu'ils se trouvent formulés d'avance par celles-ci.

Est-ce à dire que le sens du *scrupule* soit absent de la conscience française ? Jansénisme et calvinisme ont su pousser chez nous d'assez vives racines pour qu'on soit assuré de trouver en France un coin secret où croîtra toujours le lierre tenace et sans fleur des exigeantes préoccupations morales ; et le souci du salut sait prendre parfois, dans des consciences catholiques, une nuance aussi sévère que dans les âmes puritaines les plus cabrées devant tout danger de perdition. Il s'est trouvé que deux des plus beaux romans du début du siècle, la *Porte étroite* d'André Gide et *Laure* d'Emile Clermont [1], sont des études de scrupules barrant la voie aux plus légitimes élans du cœur et s'opposant au cours

1. Tué le 5 mars 1916 à Maisons-de-Champagne.

naturel des sentiments : tous deux reçurent, d'une jeunesse réfléchie, un accueil significatif. Ailleurs encore, dans l'œuvre de G. Trarieux ou de Ch.-H. Loyson, des « cas de conscience » sont dénoués de préférence dans le sens de l'abnégation individuelle que dirige, à la protestante, une survivance de haute moralité systématique. Mais c'est, je pense, chez les deux auteurs cités plus haut que le goût d'une sorte d'âpre casuistique, justifiant ou condamnant devant un tribunal intérieur les moindres démarches de l'instinct, a trouvé sa manifestation littéraire la plus forte. Or il faut indiquer — au point de vue qui nous occupe ici — que la formation d'André Gide le rattache, non seulement à son calvinisme traditionnel, mais à la crise de cérébralité absolue qui a marqué les années d'après 1890 pour une partie de la jeunesse française ; et que l'auteur d'*Amour promis* et de *Laure*, quand éclata la guerre, sentait son insistance à se créer des problèmes subtils et des raisons de ne pas agir, aboutir à l'extrême desséchement et à une aridité dont le guérirent les grandes émotions collectives de 1914.

Les « décisions morales », si l'on peut dire, sont plus souvent apportées, dans la littérature française récente, par d'autres arguments que des

raisons de moralité systématique. La bonté — une bonté parfois un peu molle, et veule, et indulgente par besoin de réciprocité éventuelle — a paru à certains écrivains la vertu efficace. « Tu pleures : viens sur mon cœur ! » est une solution commode, qui fait honneur à la sensibilité d'un personnage ou d'un auteur, mais qui permet peu les définitions du genre de celles que l'on recherche ici. Bien des « pardons », dans des histoires d'adultère, procèdent ainsi d'une indulgence assez suspecte.

Nous avons vu, en revanche, que l'égoïsme individuel — le grand facteur des difficultés morales — était souvent invité, dans la période littéraire qui nous occupe, à se soumettre soit à l'exigence supérieure du groupe humain le plus proche, soit aux nécessités de la vie et de l'avenir. La solidarité, que L. Bourgeois et Guyau avaient proposée comme pierre angulaire d'une nouvelle morale, trouvait ainsi son incarnation en se tournant vers le futur ; ou bien, comme nous le verrons, une philosophie des devoirs fondée sur un nouveau vitalisme, quoique non formulée encore, réclamait sa place à travers les œuvres des littérateurs. Mais il est un autre aspect de la question qu'il faut marquer ici.

La civilisation française est, par nature, hostile au « surhomme ». Notre conception propre de la

liberté et de l'égalité — en dépit de tous les malentendus contradictoires qu'on y peut signaler — nous arme décidément contre l'idée que des être de choix pourraient ne relever que de leur propre loi et se mettre « par delà le bien et le mal ». Il est possible que nos énergies aient été diminuées de ce fait, et que cette résistance séculaire au surhomme ait restreint la carrière ouverte à nos plus beau génies : telle qu'elle est, de Montaigne et de La Rochefoucauld attaquant « l'amour propre » à Taine rabaissant le génie de Napoléon, des prédicateurs aux critiques et des satiristes aux moralistes, cette disposition de l'esprit français n'a jamais permis aux natures d'exception de se réclamer à fond d'une autre norme que celle du commun. « C'est un homme comme les autres » ; « attendons la fin », « il n'est pas plus malin que çà » : autant de façons de parler qui indiquent à quel point le bons sens populaire répugne chez nous à laisser une situation exceptionnelle et une supériorité complète à des êtres qui graviteraient loin des orbites accoutumées.

Or il semble bien que, sourde ou consciente, cette *résistance au surhomme* ait été l'une des caractéristiques de l'Avant-guerre. Nietzsche, révélé à la France dans la dernière décade du XIXe siècle,

avait intéressé, inquiété, séduit. Mal compris, il avait fourni des armes à de vulgaires criminels, autorisé des prétentions parfaitement médiocres, sanctionné des ambitions que nulle valeur authentique ne justifiait. Interprété dans le sens des fortes énergies constructrices et productives, il avait exercé une indéniable influence sur un écrivain comme Paul Adam, alors que Maurice Barrès et Léon Daudet transportaient surtout ses préceptes, au temps de l'*Ennemi des Lois* ou de l'*Astre noir*, dans le domaine de la pensée, d'une pensée tellement supérieure qu'elle aboutirait à cet observatoire de Sirius d'où le bien et le mal, le saint et le pervers, apparaîtraient indiscernables.

Mais le heurt d'un *moi* surhumain, ou qui croit l'être, avec les conditions normales de la vie s'achève décidément en déroute, au gré des auteurs français de la période 1900-1914. Sans doute, les personnalités authentiques se tirent victorieuses de ce que Bernstein appelle l'*Assaut*.

Chaque fois qu'un homme tente de s'élever, si peu que ce soit, au-dessus des autres hommes, une heure vient fatalement où tous et tout, les êtres et les événements, semblent se rejoindre, se concerter, chuchoter méchamment : « A celui-là, maintenant ! Jetons-le par terre, celui-là ! » Et c'est la grande poussée !... Le faible n'y résiste pas ; il roule à l'instant même. Et il est piétiné. Fini de lui ! Si, au contraire, l'homme

est un homme, qu'il s'arc-boute, qu'il tienne ferme entre le mensonge et la trahison, c'est la force ennemie qui bientôt se disperse, s'évanouit... Et alors on est quitte, on a payé et gagné le droit de grandir, on est libre de monter vers ses destinées...

Si l'homme est un homme... S'il se croit un surhomme, il voudra, non pas « tenir ferme », mais ignorer et défier, non seulement les banales prudences humaines, mais les lois naturelles et les barrières placées par la nature autour de l'activité et de la puissance. *Caresco surhomme* apprendra, par le *Voyage en Eucrasie* que lui fait faire André Couvreur (1904), qu'il est bon de souffrir et que le vrai bonheur naît de la souffrance. Pour avoir prétendu demander à l'amour des joies illimitées, le *marquis de Priola* de Lavedan, moderne Don Juan moins instinctif, finira par l'irrémédiable déchéance physique (1902). La grande fortune, même bienfaisante, dans l'*Impérieuse bonté* de Rosny (1894), se trouvera limitée par une gêne corporelle, à moins que, dans les *Venres dorés* d'Emile Fabre (1905), le triomphe inouï du financier, de race aventureuse et conquérante, soit annihilé par la force plus grande des coalitions, ou que le triomphateur colonial, dans le *Coup d'aile* de F. de Curel, soit ramené à une vue moins aventureuse de son pouvoir.

Ce sont là des formes éternelles d'ambition, et ce sont aussi des sources anciennes de pathétique : la vie moderne en offre de plus spéciales à l'espoir humain. Voici le triomphe de l'homme qui doit tout à la politique, et qui, devenu le *Tribun* de Bourget, aperçoit soudain les limites de son action : à moins que ce ne soit son fils, obligé de constater que les lois moyennes s'imposent même à un fils de Tribun. Et, dans ce cas, un vieil ami de son père a raison de dire que « le surhomme, c'est le plus beau pseudonyme de l'apache ». Il serait aisé de trouver, même dans la production innombrable des années 1904 à 1912 en particulier, de ces héros de romans ou de drames que les auteurs condamnent, non pas à sombrer en plein rêve, — ce qui signifierait simplement que le monde leur a résisté. — mais à adapter douloureusement leur conception de l'énergie et des possibilités humaines à une « composante » qui tient compte du non-moi — ce qui signifie action psychologique ressentie, influence morale imposée à une volonté. Il me semble que, soumise à un examen analogue, la littérature allemande du même temps, imprégnée de nietzschéisme simplifié, laissait plus aisément le conflit s'achever *en triomphe* ou *en catastrophe*, sans soumettre le héros à la rude révélation

que la littérature française lui imposait volontiers.

Et ainsi, les *Flambeaux*, comme les appelle Henry Bataille (1913), les flambeaux qui « sont là, qui précèdent », ne sont peut-être que des hommes comme les autres, avec une intuition plus haute seulement des Idées qui pourraient, une fois acceptées de tout le monde, rendre plus généreuse la vie entre les hommes. Les *Affranchis*, comme les nomme Marie Lenéru (1910), sont-ils autre chose que des faibles déguisant mal leur égoïsme sous de fallacieuses théories, et devant apprendre à leur heure, ou la nécessité de la Règle, ou « cette brusque adhésion au passé qui, en un jour de décision, nous conquiert à jamais », ou enfin l'obligation de définir cet « idéal de leur race et de leur temps »qui devrá les guider ?

L'admirable, c'est que ce renoncement, au lieu de s'accompagner d'une sorte d'abdication et d'acceptation hypocrite, d'affaissement pharisien dans la platitude matérialiste, coïncidait, chez les meilleurs de cette génération littéraire, avec tous les indices d'un vif remuement et d'une exaltation de l'âme. On voulait bien « vivre dangereusement », selon la prescription de Nietzsche, non pour dominer et brusquer la vie, mais bien plutôt pour

s'enivrer de la beauté multiple des choses, de la joie renouvelée des phénomènes, de l' « instant éternel » (Hélène Picard) ou de l' « infini quotidien » (F. Gregh) :

Je me sens dans le cœur d'une chose profonde,
Faible atome que baigne un tourbillon puissant,
Humble goutte éphémère et brillante du sang
Qui circule à jamais dans les veines du monde!
(*La Chaîne éternelle.*)

En d'autres termes — et s'il est vrai que l'esprit français, si parfaitement modéré, sagace et humain dans ses moyennes constantes, a besoin d'être animé, soulevé au-dessus de lui-même pour se réaliser à plein, comme il l'a été dans de multiples épisodes de son histoire spirituelle, — on peut dire que la plus récente littérature offrait de nombreux témoignages d'une telle vivification. Ce sont ces effluves qui rafraîchissent l'air un peu confiné et bourgeois d'une civilisation qui risquerait d'oublier les valeurs invisibles, puisque les visibles sont, à tout prendre, bonnes et tutélaires. Ce sont eux qui laissent bien loin dans les bas-fonds l'esprit gaulois et la minauderie, le matérialisme borné de M. Homais ou les truismes de Bouvard et Pécuchet, et qui préparent les héroïsmes de l'action et de la pensée

Ce souffle imprévu, d'où venait-il, cette fois, et où allait-il ? On l'avait senti se lever, hésitant, sur les champs du Scientisme et du Déterminisme, que certains disaient si arides, et où l'émotion se retrouvait, presque mystique, dans les vues d'avenir d'un Zola ou dans l'allégresse d'irréligion d'un Guyau. Mais c'était surtout la protestation des faits eux-mêmes, contre des systèmes les contenant incomplètement, qui alimentait ces inquiétudes des jeunes générations : les constructions de Taine n'expliquaient pas l'élan créateur de l'artiste, la sociologie de Durkheim laissait en dehors de ses mailles des phénomènes de résistance au milieu social ; devant diverses évidences nouvelles, les explications mécanistes du monde se trouvaient en défaut : Claude Bernard et Haeckel, Spencer et Darwin, s'ils devaient rendre compte de l'univers animal et humain, voulaient être compris d'une manière plus *dynamique* ; enfin les problèmes de la personnalité ne semblaient plus pouvoir se satisfaire de simples additions d'expériences et d'actions extérieures.

Une sorte d'*animisme*, ou de spiritualisme sans précision, a donc réclamé ses droits en face du déterminisme triomphant, mais appauvri par mille interprétations ou applications un peu courtes. Le néo-catholicisme de Brunetière, trop lié à des con

sidérations sociales, trop « comtiste » à son point de départ, l'a fort peu alimenté quoi qu'on dise ; et c'est plutôt le pragmatisme de W. James (s'il fallait indiquer ses contacts avec des systèmes) qui l'aurait encouragé — pour ne rien dire des succédanés du renanisme qui gardaient la piété sans la foi. Mais, force plutôt que doctrine, promesse plutôt que certitude, inspiration plutôt que décalogue, ce courant avait reçu en chemin mille affluents ; il ne manquait pas de se fortifier de bien des effluves échappés aux religions révélées, entraînait au passage telles rêveries confinées dans des chapelles ésotériques, se nuançait même d'occultisme. Les hypothèses d'Ed. Schuré sur les grands initiés et sur les traditions du monde celtique, les exemples allégués par les biographies des grands hommes, des héros dont le *moi* se fraie une route à travers l'apparente causalité, les distinctions d'E. Boutroux entre la science et la foi, la philosophie bergsonienne surtout, donnant l'*évolution créatrice* comme une force sculptant éternellement les aspects du présent dans l'inertie de la matière : tout cela offrait des encouragements favorables à une foi dans la *vie*, la vie en soi, la vie sans prédicat, dont se raillaient les rationalistes purs, mais qui animait incontestablement une littérature

fort différente de celle qu'avaient pratiquée ou goûtée les hommes nés intellectuellement entre 1885 et 1895.

La philosophie de Bergson — appelée vraisemblablement à servir d'*indice* en même temps que de guide à ce « vitalisme » renaissant — ne comporte pas encore de morale : il serait donc prématuré de dire dans quelle mesure la doctrine de la solidarité (sur quoi vécut, en somme, la génération positiviste qui précéda celle-ci, dès qu'elle fondait un impératif en dehors des morales dogmatiques) serait confirmée ou combattue par une nouvelle position des devoirs. D'autre part, les religions révélées se satisfaisaient communément d'une orthodoxie morale un peu courte, encline à négliger l'élargissement du monde naturel, les découvertes de la science et la complication des destinées modernes : on ne saurait affirmer qu'elles aient encore tiré un parti complet, pour leur spiritualisme propre, des éléments de *spiritualité* qui s'offraient, à leur portée, dans un riche domaine de notions à demi-articulées. C'est donc sous leur aspect *littéraire*, et non dogmatique, qu'on peut essayer de saisir ces témoignages d'un renouvellement de l'âme française à travers ses jeunes intellectuels.

L'univers n'est pas une simple addition ou un théorème qui se développe : ce qui vit ne saurait être expliqué par la pure combinaison d'éléments atones ; l'œuvre d'art ou la doctrine religieuse, la forte personnalité ou la destinée noble ne sont pas le résultat d'une *construction*, mais d'une *animation* : une poussée de vie. comportant une continuité d'écoulement plutôt que la simple persistance de l'identité, saurait seule rendre compte de phénomènes qui n'ont rien de commun avec l'apparence figée des figures géométriques. Sous des formes diverses. les chefs de file écoutés de la jeune génération redisaient le même message.

Selon A. Mithouard (le *Tourment de l'Unité*, 1901), « la vibration est le tressaillement des atomes cherchant leur équilibre » : d'où la nécessité de considérer la création artistique et tout acte supérieur, décisif, génial, comme des vibrations du même genre, tendant à donner l'unité à des éléments disparates.

Chez Barrès, dans la *Colline inspirée* (1913) : « Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie. des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse... Ici nous éprouvons, soudain, le besoin de briser de chétives entraves pour nous épanouir

à plus de lumière... Tout l'être s'émeut, depuis ses racines les plus profondes jusqu'à ses sommets les plus hauts. » De fortes idées morales sont favorisées, dans la vie de l'humanité, par des lieux où souffle l'esprit. Un frémissement intense semble sortir de ces sanctuaires, anime et renouvelle les vertus vitales — au risque de les égarer un instant dans la folie et de rendre nécessaire la Règle stricte d'un dogme.

Pour Ed. Schuré (*Étude critique sur R. Veyssié*, 1911), « ce n'est pas du mariage pur et simple du Poëte avec la Nature que naît la Poésie, mais de son *inspiration*, c'est-à-dire de son pouvoir d'entendre et de comprendre les forces divines qui se meuvent derrière la Nature, qui la pénètrent et l'ordonnent... » Et sans doute la tradition celtique comporte-t-elle une part spécialement importante d'inspiration, maintenant la résistance au fatalisme généralement allégué par l'Orient.

Beaucoup d'hommes aujourd'hui, L. Cazamian le rappelait en 1913 dans ses *Études de psychologie littéraire*, trouvent dans les « intuitions cosmiques », dans la sensation directe de la solidarité de l'univers, leur « foyer principal d'énergie personnelle ». Et à la même date l'auteur du présent livre, synthétisant les aspects où s'offre la *Littérature*, s'inscri-

vait en faux contre la théorie des milieux et mettait « l'effort vers l'expression » au centre de la création esthétique.

Au gré de Paul Claudel. « les circonstances plus ou moins misérables dans lesquelles nous vivons tous nous laissent le sentiment qu'il y a en nous quelque chose d'inemployé, quelque chose qui n'est pas sorti, et peut-être précisément ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus profond... Ce qu'il y a en nous, ce ne sont pas des choses inertes dont il nous est loisible de faire inventaire et parade, ce sont des forces que nous devons exercer suivant toute leur puissance, et au delà, par un combat où la défaite est payée de plus que la mort. »

Dans quelle mesure les dogmes religieux étaient-ils intéressés à ce mouvement intellectuel de l'avant-guerre ? La foi qui animait les jeunes générations était-elle identique à la lettre d'une croyance positive ? Le mouvement qui avait abouti à la séparation de l'Église et de l'État avait-il déjà suscité une réaction, et une orthodoxie pouvait-elle réclamer la majorité de ces esprits que ne satisfaisait plus l'évolution spencérienne ? Péguy lui-même ne voyait que pour un peu plus tard le coup de réaction ramenant au bercail les âmes désabusées : « Les indices les plus graves nous forcent à peu-

ser, écrivait-il en 1908, que la génération qui nous suit va être enfin une génération mystique. Cette race a trop de sang pour demeurer plus d'une génération dans les cendres et les moisissures de la critique. Elle est trop vivante pour ne pas se réintégrer, au bout d'une génération, dans l'organique. » Mais qu'est-ce au juste qu'une génération. dans la succession des curiosités ou des angoisses spirituelles ? Et cet homme né en 1873 voulait-il dire que les jeunes gens atteignant leurs vingt ans en 1910 marqueraient par un retour à la foi positive le contre-mouvement qu'il prévoyait ?

Elle demeure cependant assez mince de substance et de vie, l'orthodoxie dont se réclament, en effet, nombre de jeunes auteurs de cet âge. Nul n'a le droit de douter de sa sincérité ; mais les maîtres dont elle s'autorise. Francis Jammes, Louis le Cardonnel, Charles Guérin. connaissent. en réalité. « l'inquiétude de Dieu » et le désir de la foi ingénue et sans rechute autant que cette foi elle-même. Il y a, de fait. un peu de baudelairisme, une sentimentalité douloureuse et parfois perverse dans la façon dont le goût du péché et l'aiguillon du repentir se rencontrent chez nombre de néo-catholiques. Ailleurs, c'est une discipline sociale qui détermine les attitudes. L'*Anthologie de*

la poésie catholique de R. Vallery-Radot (1916) ne donne pas toute satisfaction à cet égard, et laisse presque penser que la tradition illustrée par Verlaine — alternance d'abandon religieux et de vie pécheresse, avec une addition réciproque de saveur résultant de ce double jeu — restait plus engagée que toute autre dans ce catholicisme juvénile. Autour de Charles Maurras, la valeur organisatrice, et presque la raison d'État dominant certaine conception de la foi romaine, l'emportait sur les éléments proprement chrétiens : *Anthinaea* louait le catholicisme d'avoir « organisé la notion de Dieu » en y accueillant un élément gréco-latin et païen qui l'éloignait heureusement de ses origines chrétiennes authentiques, si humbles et si pauvres.

« Homme de désir » (R. Vallery-Radot, 1912) ou *Mains jointes* de F. Mauriac, ascension d'une femme vers la paix du cloître, comme dans la *Cité des Lampes* de Claude Silve, effusions balbutiantes de Francis Jammes dans ses *Géorgiques chrétiennes* et pathétiques évocations d'âmes ingénument croyantes dans les drames de Paul Claudel. *Carmina sacra* de Louis Le Cardonnel, romans apologétiques d'E. Bauman, ésotérisme de Léon Bloy et rêveries pascaliennes de Suarès, reconstructions de Louis Bertrand et portraits de Victor Giraud

affermirent assurément dans sa foi tel lecteur catholique, séduisirent à l'occasion des âmes hésitantes : il est difficile d'affirmer qu'une foi totale et absolue se reflète dans les tendances qui se sont développées, chez nous, à l'ombre de ces œuvres.

Ce n'est pas à dire que la jeune littérature néo-catholique manque à aucun titre de sincérité ; mais elle donne rarement l'impression de prendre à fond son point d'appui dans la morale et dans la pensée qu'implique une foi intégrale et sans ambage. « Le plus attentif à remplir ses devoirs religieux, a écrit F. Strowski des hommes de 1560 à 1600, se conduit suivant les règles d'une sagesse toute humaine, et parmi ses sentiments dans la vie courante, ni le ressentiment de la misère intérieure, ni le désir du salut, ni l'amour du Christ, n'apparaissent. » Cette remarque s'appliquerait, dans bien des cas, à des auteurs qui, sans doute, ne seraient plus tout à fait eux-mêmes, et surtout n'écriraient pas, et renonceraient à l'envie de la gloire et aux attractions de la personnalité, si leur christianisme était à l'avenant de leur intention.

Au fond, la France a toujours pu s'appliquer peu ou prou la boutade qu'on attribuait un jour à un

mari désinvolte expliquant l'attitude de son ménage en ces matières :

« Nous avons été l'un et l'autre élevés dans le sein du catholicisme, ma femme et moi : elle a gardé la morale et moi la théologie. » Des âmes merveilleuses de charité et d'abnégation, pénétrées de christianisme jusqu'à la sainteté, il en est d'innombrables dans ce pays, si mal connu en ses réalités spirituelles; et l'abnégation de certaines destinées, la profondeur de telles vocations sont admirables. Des individualités façonnées par l'aménité ambiante, et maintenant, pour des circonstances précises qui encadrent ou jalonnent la vie, les pratiques de la piété, il en est davantage encore. La « théologie », c'est autre chose, et nos « grands convertis », comme on les a appelés, ou nos « Pères de l'Église » ont le mérite de se trouver sensiblement d'accord avec une « sociologie tirée de l'Écriture sainte », sans qu'il soit toujours très prudent de scruter leurs cœurs et leurs reins de chrétiens, décidés à pratiquer le pardon des injures et la mortification de tout orgueil.

Il faut donc se garder de généraliser, lorsqu'on parle de la restauration dogmatique de l'avant-guerre. Ce qu'on ne saurait, en revanche, assez mettre en lumière, c'est combien toutes les idées

se fondant sur une conception mécaniste de l'univers avaient perdu leur emprise sur les jeunes générations intellectuelles. H. Lavedan, Brieux, Le Dantec, Bourget et France retardaient déjà quelque peu lorsque, dans leurs œuvres d'apologétique ou de discussion, ils opposaient encore la stricte croyance et l'incrédulité irréligieuse. Le *Duel* (1905), la *Foi* (1912), le *Conflit* (1901), la *Révolte des Anges* (1914) n'ont pas semblé, aux nouveaux venus, poser des problèmes vraiment actuels. Il leur plaisait bien davantage de savoir que des savants avaient hasardé l'hypothèse d'une désintégration de l'énergie pour expliquer le monde; la découverte de la télégraphie sans fil, du radium et des corps radio-actifs les séduisait à cause des hypothèses qu'elle encourageait[1]. Surtout, nous l'avons vu, la notion d'*évolution créatrice* offerte par Bergson avec tant de vivante poésie et de charme attirant satisfaisait, parfois avec une simplification commode de la méthode intuitive, les jeunes esprits.

1. Il est tout à fait significatif que, dans le même temps — et alors que l'importance du matériel de guerre tendait plutôt à s'exagérer en Allemagne — nos théoriciens militaires n'étaient pas éloignés d'affirmer que seules comptaient, à la bataille, les forces morales. Cf. les *Études sur la guerre* du colonel Montaigne (1911).

Une morale fondée sur la science — telle qu'elle était stoïquement enseignée dans divers milieux — ne semblait plus non plus la régulatrice décisive des actions humaines. Du moins, un poète comme Henri Allorge, très déférent pourtant à l'égard de cette maîtresse des esprits modernes, le disait dans des strophes *A la Science* :

Mais quel doute soudain me contraint à me taire,
Et d'où vient qu'en mon cœur mon chant est retenu ?
C'est que parfois le Vrai ne vaut pas le Mystère,
Et que ce qu'on connaît ne vaut pas l'Inconnu !...
Que l'homme continue à dompter la matière ;
Sera-t-il plus heureux, meilleur, qu'aux anciens jours ?
Quand même il régnerait sur la Nature entière,
Il sera toujours homme et souffrira toujours !

A. Beaunier s'est plu à faire apparaître l'antinomie entre les postulats de la raison et les embûches de la vie. « Évidemment, il n'y a rien à faire pour la vie, dit-on dans *Pierate et Siméon* (1905), d'un système du monde que la raison toute seule a fabriqué. » Et l'*Homme qui a perdu son moi* (1911) pose l'antagonisme entre la Science et la Vie — non pas entre la Religion et l'Incrédulité — et décide en faveur de la vie : Michel Bedée ne retourne pas à la simple foi traditionnelle, mais il cède à l'amour et à l'exigence du cœur. Remy de Gourmont, de son côté, ne s'est pas lassé de mettre en

opposition les postulats rationnels et les exigences de la réalité.

Nul retour intégral à une éthique fondée sur la révélation ou les origines chrétiennes ; nulle confiance dans une morale scientifique : fallait-il donc proclamer, avec Faguet, la *démission de la morale* (1910)? Oui, s'il s'agissait d'une morale « normative », déduisant ses règles de conduite et ses impératifs catégoriques d'un certain nombre de données absolument assurées. Ce grand ami des idées, et qui s'était assigné comme tâche, semble-t-il, de les absorber toutes pour les remettre dans la circulation en un nombre illimité de volumes, ne laissait pas subsister grand'chose de la « science des mœurs » telle que l'on pouvait essayer de la fonder après Kant. Et le même scepticisme n'effrayait en aucune façon des porte-paroles de la jeunesse[1], nullement anarchistes, mais persuadés que les impératifs catégoriques n'étaient guère viables à présent.

A très juste titre, Faguet réinstallait, dans ce

1. René Lauret, *La France immoraliste* (*Mercure de France*, 16 novembre 1911). Il va de soi que la critique des mœurs, telle que A. France ou R de Gourmont la poursuivaient par une impitoyable « dissociation des idées », contribuait plus encore que Nietzsche à cet immoralisme.

domaine fort dépouillé de la morale dogmatique, l'importance de l'honneur[1] comme un impératif qui « sans envisager l'utilité personnelle et même en la méprisant, sans envisager l'utilité sociale quoique ne la méprisant pas, mais ne s'y arrêtant point », nous persuade que ses exigences peuvent être plus fortes que certaines commodités égoïstes.

Non pas l'honneur extérieur, chatouilleux et superficiel dont l'étranger s'est souvent moqué, la susceptibilité d'épiderme, aisément irritée mais facilement satisfaite par « deux balles échangées sans résultat » ; ni même le goût du panache et de la bravade élégante, de la « piaffe » et du défi cinglant, qui est à l'honneur ce que l'emphase est à l'éloquence. Mais cet honneur dont Vigny écrivait qu'il est lié au sentiment même de la vie, et dont toute personnalité authentique est dépositaire à quelque degré : puisque l'homme du peuple en connaît, lui aussi, les modalités essentielles. « L'honneur est la pudeur virile », écrit encore le

1. Il est curieux de noter que des figures désinvoltes, telles que le Prince de Ligne ou que les dandys du début du XIXe siècle, ramenés dans l'attention l'un par Em. Henriot, les autres par J. Boulenger, trouvaient un accueil favorable dans le public d'avant-guerre De même, l'argot du jour, en faisant du *mufle* le pêcheur par excellence, sanctionnait cette orientation.

poète de *Servitude et Grandeur militaires* : et il n'est pas sans intérêt de noter qu'au cinquantenaire de sa mort, toute une belle renommée affermie après l'indécis « noviciat de la gloire » venait marquer en France les derniers mois de l'avant-guerre pour l'officier-écrivain[1]. Il aurait eu plaisir à retrouver le meilleur de son exemple dans certaines destinées peu éclatantes, mais toutes vouées à l'abnégation et au devoir, et dans une diffusion croissante de cet individualisme supérieur qui se crée sa loi propre et accepte une contrainte suprême : les promesses qu'on s'est un jour faites à soi-même. Vertus professionnelles poussées au scrupule le plus exigeant, fidélités d'époux ou dévouement de mères sacrifiant à un pacte de souvenir, inlassables soins filiaux prodigués sans rémunération aucune ; carrières contrariées d'officiers ou de religieux, poursuivies par dévotion à une cause dédaignée : ces simples héroïsmes des cœurs bien nés sont de tous les temps ; néanmoins ils paraissaient plus éclatants au milieu des veuleries et des abandons commodes d'une époque parfois persuadée que « vivre sa vie », c'était

1. C'est vers la même date que paraissaient l'*Honneur, sentiment et principe moral* d'Eug. Terraillon (1912) et l'*Honneur, sa place dans la morale* d'Ant. Gay (1913).

choisir la solution la moins pénible et courir où le caprice de l'heure entraîne les sens et les cœurs.

Qui pourrait contester la valeur morale de cette notion de l'honneur ? Qui ne sent à quelles hauteurs s'élèverait un tel sentiment, s'il avait à passer, du domaine de la vie quotidienne, dans la région fiévreuse des circonstances exceptionnelles ? Elles ne sont exclues, *a priori*, de l'existence de nul d'entre nous, ces occasions d'être soi jusqu'à la mort même, et jusqu'à la négation apparente de l'individu, qui s'affirme à l'heure où il semble se renoncer : mais, offusquées à l'ordinaire par le détail de la vie journalière, il faut le danger pour que ces vertus se manifestent à plein. Alors seulement, comme l'écrit William James, « une situation nouvelle de responsabilité montrera communément qu'un homme est une créature bien plus forte qu'on ne le supposait ».

Un individualisme trouvant en lui-même — et non dans une loi extérieure de sacrifice et de contrainte — les raisons de la complète abnégation : quoi de plus noble et de plus vaillant ? Quoi de plus susceptible d'être étendu, à l'occasion, à cette personnalité collective qui constitue une nation ? Dans une chronique sur le *Courage français*, Jean Muller

le disait expressément en 1913, au risque de faire frémir tous les pacifistes :

« *Tu ne tueras point* », *enseigne la religion, proclamant ainsi la valeur essentielle et le droit imprescriptible de la Vie. Celle-ci doit être respectée comme le don divin par excellence, et la règle n'admet de transgressions que celles qui contribuent à la mieux établir. On ne saurait porter atteinte aux vies que dans l'intérêt supérieur de la Vie. Les sacrifices que comportent les grandes guerres par où se fondent et progressent les civilisations maîtresses apparaissent ainsi parfaitement légitimes : ce fut l'erreur de toute une école d'opposer le respect de l'existence individuelle au droit primordial des élans collectifs, méconnaissant ainsi le vrai caractère de la Vie, œuvre commune qui s'épanouit parfois chez certains héros et exige, d'autre part, en quelques circonstances de formidables dépenses d'hommes. La lutte que l'humanité livre à la matière pour l'asservir doit également être considérée comme une de ces grandes tâches qui impliquent des devoirs différents de ceux qui s'imposent aux situations ordinaires....*

Ne pourrait-on dire qu'il y avait en France, entre 1900 et 1914, les plus beaux éléments et le public le plus réceptif pour un système de morale fondé sur la vie, ses exigences et ses lois profondes ? Non pas simplement la vie aveugle, effervescente et trouble, lançant dans l'Être des milliards de germes, d'atomes, et constituant avec ses « réussites » l'étoffe du monde ; encore moins la routine sociale, avec ses survivances et ses formules, ses superstitions et ses déchets mêlés à ses prescriptions

tutélaires. Mais la vie délimitée par sa continuité, par son « succès » même à travers tant de chances d'étouffement et de destruction, la vie acceptable à la raison et au cœur, allégeant le poids mort de l'inerte matière, et se prolongeant dans l'esprit après avoir animé les règnes de la nature ; la vie exigeant, par sa sainteté même, de n'être pas brutalisée dans les conflits humains, et imposant enfin sa loi à des groupes de plus en plus étendus de l'humanité...

Ce sera, je pense, un des opprobres éternels de la puissante, de la documentaire Allemagne, d'avoir été parfaitement inattentive à ces indices nombreux d'une grande beauté intérieure, qui n'avait que le tort de ne se pas annoncer et faire connaître à coup de réclame. En 1810, quand la France napoléonienne terrassait sa voisine de l'Est, des voix françaises, autour de Mme de Staël, proclamaient — avec indiscrétion même — la supériorité de l'esprit sur la force, de la liberté sur l'organisation, et le vainqueur se trouvait ainsi, quoi qu'il en eût, ajouter la noblesse au triomphe. Un étrange et fatal aveuglement, un siècle plus tard, faisait méconnaître à une Allemagne quasi-triomphante la persistance de l'Esprit chez sa voisine, et sa propre matérialité l'empêchait de rechercher les indices de la beauté morale et de la force intérieure qui se recueil-

laient sur elles-mêmes dans un pays qu'elle préférait proclamer décadent[1].

1. Dr. W. Friedmann, *Die französische Literatur im XX ten Jahrhundert*, Leipzig, 1914, l'un des rares exposés de cette nouvelle attitude de l'esprit français, est un simple démarquage du livre de T. de Visan cité plus loin, ou du premier de ses chapitres.

CHAPITRE V

LES VERTUS IMMÉDIATES ET LA POÉSIE DES JEUNES

ABSENCE D'UN NOM NETTEMENT ILLUSTRE PARMI LES JEUNES ; LEUR CONCEPTION DE L'ART ET SES PARTICULARITÉS ESSENTIELLES. — DIFFICULTÉS DE CONQUÉRIR UN PUBLIC ÉTENDU POUR DES ŒUVRES DE CE TYPE. — EXEMPLES DE LA FORME QUI CONVIENT A UNE POÉSIE QUI SERAIT UN ASPECT DE LA « LUTTE COSMIQUE CONTRE L'INERTIE ». — « VOLONTÉ DE MÉTAMORPHOSE » A LA LIMITE DE CETTE CONCEPTION.

Si l'arche est vidé où tu pensais trouver ta loi,
Rien n'est réel que ta danse ;
Puisqu'elle n'a pas d'objet, elle est impérissable...
Henri FRANCK.

Plus directement qu'aucune autre forme littéraire, la poésie des jeunes témoignait de quelque chose de net, de souple et de fier par quoi le meilleur de la nation s'était révélé. Imprescriptible privilège de la poésie ! Les livres ou les pièces « qui peuvent faire de l'argent » risquent toujours, en raison même de leur valeur mercantile, de s'ac-

commoder au goût apparent du public et de céder par quelque côté au jeu de l'offre et de la demande. Le recueil de vers d'un débutant, à peu près sûr de n'être jamais feuilleté que par quelques dizaines de mains amies, a chance d'être une confession plus immédiate, accordée sans arrière-pensée sur le rythme de l'être : ou bien, si une arrière-pensée s'y trouve, elle se trahit ingénument dans son essai d'artifice.

On le reconnaîtra quelque jour : la frénésie qui emporta si vite l'Allemagne, en 1914, « par-delà le bien et le mal » avait eu son prélude dans les chants de ses plus récents poètes ; le retour de l'Italie à son plus profond idéal, l'incohérence animée et pittoresque de l'âme russe, la volonté de croisade idéale des États-Unis, la gentilhommerie un peu inopérante de la vieille Angleterre se retrouveraient dans la moyenne lyrique de l'avant-guerre en ces divers pays. Qui s'étonnerait dès lors d'entendre, au bois sacré des Muses françaises, un chant de simple et franche humanité qui s'est transformé sans peine, sur les chants de bataille, en un hymne de vaillance, de sacrifice et de victoire ?

Pas de très grand nom, dans les rangs de cette jeune génération ; nul succès propre à rompre avec

éclat l'indifférence — si normale — du public à l'égard des vers. Et pas davantage de singularité de forme comme celles qui, au temps des Écoles Symbolistes ou Décadentes, avaient annoncé avec scandale une révolution profonde dans l'art de concevoir la poésie. Il y a même, dans les œuvres de ces dernières années, une absence de romantisme extérieur, de gageure et d'appel à l'attention, qui confinait ces poèmes dans un demi-jour délicieux qu'ont seules déchiré, mais cruellement, les flammes sinistres de la guerre.

Cherchons quels étaient les objets déclarés des jeunes admirations littéraires, puisqu'aussi bien une génération poétique se définit en partie par les maîtres qu'elle goûte. Victor Hugo, frappé de défaveur pour sa virtuosité même, et maintenu seulement dans le champ de l'attention pour les admirables leçons de mots qu'il pourra toujours donner; Vigny, Lamartine, Baudelaire, parmi les ancêtres. admirés pour la valeur intellectuelle du premier, la facilité d'émotion du second, l'âcreté du troisième ; en deçà du Parnasse décidément abhorré, les meilleurs héritiers de l'effort vers-libriste comme Henri de Régnier, Charles Guérin, A. Samain, manieurs de rythmes infiniment souples, en définitive, dans le cadre traditionnel apparent de la

métrique française : telles sont, parmi les valeurs déjà « classées », celles qui avaient le mieux cours dans ces nouvelles générations. De plus récents auteurs s'y ajoutaient, selon les dilections de chacun, et, de préférence, ceux qui avaient accru *en profondeur* le domaine de l'émerveillement et du rêve, Verlaine ou Viélé-Griffin, Verhaeren ou Mme de Noailles, Paul Claudel ou Maeterlinck. Et il va sans dire que, d'un point de vue tout intellectuel, le plus franc discrédit atteignait Zola et n'épargnait qu'à peine A. France, coupables — disaient les jeunes — de s'être joués à la surface des choses et des êtres, extérieurs au monde qu'ils avaient nomenclaturé et effleuré, victimes des apparences quoi qu'ils en eussent, pour s'être tenus sur la rive et avoir regardé couler le fleuve.

Or leur attitude préférée, à eux, c'était, si l'on peut dire, de se mettre dans le sens et le cours de la vie[1], d'épouser son rythme, de ne pas reconstituer *en raison* le fragment d'univers que nos sens et notre cerveau nous livrent par bribes, mais plu-

1. Sur ces tendances de la poésie contemporaine *en fonction de la notion de vie*, cf. Tancrède de Visan, *L'attitude du lyrisme contemporain* (1911). Voir aussi A. Mithouard, *Le Tourment de l'unité* (1901) et Henri Ghéon, *Nos directions* (1911). Rodin avait, pour expliquer la singularité et l'inachevé de sa dernière manière, une théorie assez analogue.

tôt de se maintenir en état de stupéfaction complice et d'abandon quasi-extatique au milieu des vagues pressées de l'univers. Non pas le monde transcendant de la légende, de la musique et du rêve, évoqué par les symbolistes comme un consolant alibi à une existence trop « quotidienne » ; mais le monde réel et connu, où c'est déjà miracle que de se trouver, où l'abondance d'une personnalité est un sujet de perpétuel émerveillement, où d'être continuellement rejoint, débordé, dépassé, ballotté et abandonné par le jaillissement de la vie et le flux des phénomènes constituerait à soi seul une raison de chanter et de vouloir vivre encore. Rappelons-nous cette simple profession de foi d'Henri Franck (*La Danse devant l'Arche*, 1912) :

Je ne suis pas pareil aux garçons romantiques ;
Je suis plein de désir, mais non pas plein d'ennui ;
La vie n'est pas pour moi un bâillement stérile,
Un rêve qu'il faut rendre autant qu'on peut plaisant
Par le fantasque exil et le plaisir nomade ;
La vie est vraie, solide, et vaut qu'on s'y attache,
Elle est le seul réel, et toute joie en sort,
Elle est tout à la fois le champ et la moisson.

Spontanéité joyeuse et force confiante, élan léger et simples épousailles d'une âme juvénile avec la loi secrète qui l'a mise, à ce moment même et en cet endroit, dans le flot innombrable de l'Être ;

sécurité dans l'acceptation et promptitude aisée dans l'adaptation : ce sont là des traits que nous avons lus bien souvent sur le visage de cette jeunesse pensive et généreuse, aussi éloignée des vaines nostalgies que des grossières platitudes :

Si l'arche est vide où tu pensais trouver ta loi,
Rien n'est réel que ta danse ;
Puisqu'elle n'a pas d'objet, elle est impérissable,
Danse pour le désert et danse pour l'espace
Comme un prophète dans le sable,
Danse dans l'éternel silence
Avec la gravité d'un roi.

Il est assez curieux que, dans cette jeune inspiration, quelque chose rattache des vertus toutes françaises à un hébraïsme épuré : peut-être est-ce pour cela que l'espèce de *spiritualité* qui anime un tel état de l'âme échappe à la fragmentation polythéiste. C'est bien « devant l'arche » que danse Henri Franck, et non parmi les temples multipliés et rivaux de Delphes ou d'Eleusis :

Un jour, je trouverai le grand courant divin,
Et sentant dans mon dos sa puissante poussée,
Heureux baigneur qui s'abandonne au fil du fleuve,
Sur le lit de la joie, entre les belles rives
De l'Univers, chargé de fruits et de maisons,
Le corps adroit, le cœur léger, l'esprit rapide,
Je nagerai dans l'eau violente de la vie
Avec beaucoup de force et beaucoup de plaisir.

Cette conscience de l'élan vital qui traverse et anime les apparences, avec une variable intensité et en des formes innombrables, ce sont les poètes qui savent la traduire et l'exprimer dans sa diversité, — le centre d'observation restant la personnalité de l'individu, mais avec le moins possible de cette *pathetic fallacy*, de cette intrusion sentimentale, qui entacha souvent, chez les Romantiques, un effort analogue. Écoutez Claude Roger-Marx :

J'aurais pu ne pas vivre, et pourtant je suis là :
La vie m'inonde,
Je vais à pas lents par le monde
Comme un roi.

Dans mes yeux a glissé la clarté des étoiles ;
La nuit est sur mes mains comme une lèvre fraîche,
Et mon corps dans le flot de lune qui l'inonde
Vibre comme une fleur.

O ciel, je tends vers toi mes mains comme une offrande.
Par quel bonheur, comme une lampe,
Mon âme s'est-elle allumée ?

Enthousiasme intérieur et légèreté dionysiaque, acceptation de la mobilité et du changement, vibration première de l'âme qui semble se continuer avec allégresse à travers un monde qui cesse de paraître irrationnel si l'on n'y applique pas les

critères de la pure raison : comment définir cette nuance particulière d'émotion qui se trouve au centre de la création et de la vie intellectuelle de la jeune génération poétique ? La mélancolie n'en est pas exclue, mais c'est moins la nuance de tristesse d'un *moi* exaspéré de se heurter à des barrières sociales que le sentiment douloureux d'être traversé par un déroulement si pressé d'états de conscience que le film ininterrompu dépasse la capacité d'attention du spectateur le plus attentif.

Une telle poésie, sans doute, est moins susceptible d'être communiquée à un public étendu que les grandes orchestrations romantiques ou que les parfaits tableaux parnassiens ; le caractère musical des meilleures réussites du symbolisme les approche même davantage d'un esprit capable de rêverie. Car, ici, le pathétique oratoire ou la netteté des contours, l'emprise de la véhémente exclamative ou l'insinuation de l'inconscient sont sans effet : seule, la vibration analogue d'un autre *moi* accordé à l'unisson rendra possible cette consonance dont rêvent tous les poètes.

Si nous pouvions, avec le geste qui se penche
Boire l'âme à longs traits à même l'âme, — alors
C'est le meilleur de nous, c'est notre âme ignorée

Que l'on saurait ; c'est selon l'heure, l'âme d'or,
L'âme sombre, l'âme d'espoir, l'âme azurée.
(Roger VINCENT)[1].

« Poésie, c'est délivrance » : ce propos fameux de Gœthe ne s'est appliqué longtemps, au gré des poètes, qu'à la passion, à l'émotion, qui se libéraient à se confesser et s'apaisaient à se traduire en vocables. Une poésie totale, et qui voudrait se modeler sur la vie de l'esprit et sur le souffle qui anime les choses, ambitionnerait de s'égaler au rythme des énergies absolues, par quoi la pesanteur, la matière et la mort sont éternellement contrebalancées dans l'univers. Il n'est pas surprenant que le miracle de la locomotion aérienne ait enchanté ces jeunes gens. Le *Plein Ciel* de Victor Hugo célébrait le triomphe de la pesanteur vaincue sous la forme du plus lourd que l'air ; l'*Excelsior* de Longfellow inscrivait le souci du perfectionnement moral dans la métaphore d'une continuelle ascension ; un poème de Nicolas Beauduin chanta, avec des rappels de la première de ces pièces, la gloire des ailes épanouies *Vers la plus vaste vie* :

. . . . . .
Partout l'être a dompté la force et l'élément.
Son esprit, toujours plus lumineux et dément,
Montre la route poursuivie ;

1. Tué le 9 mai 1915 à Neuville-Saint-Vaast.

Il veut tout posséder dans son songe exalté,
Et son lyrisme actif et nerveux a chanté
L'espoir d'une plus vaste vie.

Dans l'espace effréné il tord son vol de feu,
Et sur l'aéroplane exaspéré il veut
Monter où rien ne peut atteindre.
Et son courage est si superbe et son vouloir
Qu'il rêve d'enchaîner tous les astres du soir
Aux ailettes de ses cylindres.

Sous lui l'effort s'exalte et ronfle sur le rail.
Les capitales, dans la fièvre du travail,
Frissonnent à l'idée nouvelle.
Et les poètes, dans un rythme plus fervent,
Debout sur les cités, clament aux quatre vents
Le divin cantique des ailes...

Tout chante, tout rayonne et veut monter plus haut.
L'antique humanité trop longtemps au cachot
Sent l'ardeur lui gonfler les moelles ;
Et cabrant tous ses rails, ses ponts, ses tours de fer,
Elle veut s'élancer de ses gouffres d'enfer
A la conquête des étoiles.

Déjà le globe est trop petit pour son essor :
Plus haut, toujours plus haut doit se dresser le port
De sa destinée invincible ;
Et dominant la pesanteur de l'Univers,
Elle prend, dans son vol de tempête et d'éclairs,
Tout l'immense infini pour cible.

Mais ici, nous sommes à l'extrême ambition de l'envol libérateur, au moment, rêvé par les Shelley,

où les mondes eux-mêmes participeront à la joie...
A l'ordinaire, les poètes reprennent les thèmes éternels, en donnant à leur chant je ne sais quelle subtile équivalence entre l'animation des choses et l'essence même de leur émoi devant elles :

L'aube de Mai s'éveille au gosier des oiseaux.
La brume, comme un songe, erre mystérieuse...
Quelle douceur aux contours bleus des arbrisseaux !
Un poème léger flotte sur l'eau rieuse...
Il est midi. L'azur flambe. Le sol crépite.
Un pan de tuf éclate en blanc sous le soleil.
L'alouette s'élève en cadence, et pareil
A son vol saccadé, son chant léger palpite.

(Edm. Rocher, *Le Manteau du Passé.*)

Ou, quand le désarroi du cœur humain se sent distancé par le spectacle visible des pulsations de l'univers, et que la discordance devient criarde :

Attendez-moi, là-bas, les nuées furieuses
Qui vous lancez tête baissée vers l'horizon ;
Attendez-moi, fraîches bourrasques aux joues roses
Qui jouez tout autour de ces jeunes bâtisses
Effarouchées comme un visage que l'on baise...
Et vous les arbres, qui courez à toutes feuilles
Derrière ce grand mur, attendez-moi !
Ah ! que les choses vivent donc, et sans m'attendre !
Prenez le large et laissez-moi, ciel vagabond !
Et puis ne jetez plus, comme un gage timide,
Vous les arbres, la graine double, aux ailes vertes,
Qui vire avant de choir à plat sur mon passage !...

(Georges Duhamel, *Compagnons.*)

Même l'évocation d'un site pittoresque et peu familier cesse d'avoir, ainsi réglée par un accord intime, la bigarrure exotique chère à d'autres âges descriptifs ; quelque chose de fondu et de pénétrant sature des notations que le Parnasse eût laissé se figer dans l'émail et l'or des couleurs rapportées. *Nuit de septembre* à Tunis :

Viens respirer sur la terrasse.
La nuit est noire, humide et chaude.
Sous les palmes la brise rode.
Tunis s'endort, fiévreuse et lasse.
C'est l'heure de la promenade.
Le cafetier arabe allume
Ses lanternes ; l'air se parfume
De basilic et de grenade.
Une complainte de Sicile
Accompagne la rumeur creuse
Des tams-tams de la haute ville.
Viens écouter Tunis fiévreuse
Dormir, dans ses tiédeurs salines
Au tintement des mandolines.

(Roger Vincent.)

Si l'on tentait de mettre en système l'esthétique des jeunes poètes, telle qu'ils l'esquissaient dans des préfaces ou des arts poétiques fragmentaires, on aboutirait à une doctrine qui — la remarque en a été souvent faite — se trouverait à l'égard des hypothèses *dynamistes* dans le même rapport que le classicisme de 1660 à l'égard du cartésianisme :

Poésie de type et Littérature sentimentaliste, Romantisme et Spiritualisme, Parnasse et Positivisme ont, de leur côté, des affinités mutuelles analogues.

C'est, en somme, une question différente d'influx de vie fort variable que les poètes tentent d'organiser leur expression littéraire. Le Parnasse croit dans l'extase, quand un Alexandrin également savant fait un sort à l'épithète de Montmorge de Coppée et une auréole au Kaïn de Leconte de Lisle, quand des strophes sculptées par Banville ou par A. Mérat ornementent une matière singulièrement différente. Les Vers-libristes ne se trompaient pas moins, quand la Légende et la Réalité se refroidissent indifféremment dans des lignes inégales et amorphes. L'idéal, pour une littérature d'*intensité*, ne serait de laisser l'effort vers l'expression moins avec plus ou moins de régularité extérieure la matière de la vie, selon que celle-ci est elle-même plus ou moins animée et rythmée.

Telle est la somme des heureuses affinités qui peut exister entre un vers rapide, et, du même coup, suggestif beaucoup dans l'expression

Les poètes plus de volatile crieuse et les trains d'intérêt

Et puis, plus tard — les maisons d'une vieille ville rouge et noire jouent à saute-mouton dans les rochers. Les voilà qui font la haie et qui regardent par-dessus le fleuve
parce que j'embrasse ton doux visage dans le médaillon de la [vitre...

(L.-Paul Forgue, *Poèmes*, 1912.)

Leitmotiv à éclipses, pour évoquer dans la pensée la matière la plus fluide et la plus inconsistante qui soit :

Fumées, ô toutes les fumées !
Un peu de l'homme dans un peu de ciel :
Celles qui rasent terre et celles qui se brisent
aux pignons aigus des maisons ;
fumées qui semblent agenouillées
comme des saintes en oraisons,
noires, blanches, jaunes et grises,
fumées, ô toutes les fumées !
Fumées à gros flocons qui croulent,
et filet de fumée en l'air,
fumées solitaires, fumées en foules,
fumées grêles ; puissantes fumées !
Fumée : une seule fumée,
tige tremblante en courbes nombreuses
qui se perd dans l'immensité
comme au bois une allée ombreuse ;
fumée des temps calmes, l'été ;
fumées d'automne par la rafale,
bondissant comme des cavales,
et comme elles chargeant l'espace
d'odeurs fortes presque sauvages.

...Fumée exquise de Décembre,
qui fait songer qu'on vit encore,
bien qu'alentour tout semble mort,
dans les maisons auprès des granges,
qu'on entend les conteurs étranges...
....Fumée exquise de Décembre...

(René d'Avril.)

Rythme encore incertain, dans un tableautin qui commence à peine à trouver des lignes fixes :

La torpeur blanche des petites villes provençales
Est faite pour bercer les petites âmes dolentes ;
Une heure sonne à l'horloge de la grande place,
Les vitres luisent aux fenêtres des maisons blanches ;
Des choses se fanent aux étalages
Des petites boutiques poussiéreuses.
Les vieilles femmes sont tapies au fond des corridors
Pour y chercher de l'ombre et de la fraîcheur...

(Marcel Millet).

Enfin, si le rythme inspirateur a rencontré dans la vie même une expression plastique, la forme rejoindra, de toute nécessité. la netteté de dessin des vers scandés strictement :

J'ai fait mes vers selon tes seins
Qui sont deux belles conques creuses
Où chante, en son écho lointain,
La mer de ta jeunesse heureuse.

Parfois, sur ce rythme onduleux
D'où naît ta marche cadencée,

J'ai fait la strophe aux plis nombreux,
Harmonieuse et balancée.

(Henri Dérieux.)

Il va de soi que cette sorte de gamme et de classement serait incomplète, si l'on ne signalait, chez certains poètes, une fidélité absolue au vers libre inorganique, et inversement, chez d'autres, le désir de s'en tenir aux seuls revêtements parfaitement scandés. Le Cardonnel ne veut pas être confondu parmi

Ceux qui, n'étalant pas la rouge passion
Ainsi qu'un vin brutal qu'on verse dans un verre
Grossier, ont enfermé leur pure émotion
Dans le contour serré d'une forme sévère.

Mais l'instinct qui domine chez la plupart, ce serait plutôt de ne point prétendre verser d'emblée ou même d'avance la matière fluide d'une inspiration dans les exigences préétablies de la forme fixe et du vers rigoureux. Que dirait-on, si la grâce et la souplesse du corps féminin devait décidément revêtir un peplum de confection ou une draperie toute faite ? Et, sans doute, l'on trouvera dans une telle esthétique bien de l'indécision et de la gaucherie : elle n'en a pas moins eu son importance dans l'effort créateur de la jeune génération.

Or, si l'on cherche comment cette inspiration, ardemment *vitaliste*, comportait en même temps des possibilités de renoncement absolu et de mort simplement acceptée, on s'aperçoit qu'elle n'allait point sans « volonté de métamorphose ». Le mot servait de titre à un livre pénétrant et subtil (Joseph Baruzi, 1911) qui s'efforçait de pousser jusqu'aux régions les plus reculées de la conscience, où l'élément primordial de chacun de nous se cache comme un démiurge dans sa mystérieuse officine, laissant le déploiement des êtres et des choses à travers l'espace et le temps construire un univers pour nous. Comment la notion essentielle du changement ne s'imposerait-elle pas à lui ? « L'univers n'existe pour nous que dans la mesure où incessamment nous l'inventons. » Le « mystère essentiel » est modifié par « chaque événement intérieur », et la seule manière d'être d'accord avec la loi de la destinée humaine est de garder l'avidité de surprise et l'âme aventureuse qui perpétueront, si l'on peut dire, la présence de l'univers pour notre plasticité profonde...

D'avoir vécu avec intensité, ces jeunes gens le disaient, rendra la mort plus facile. La vie se renonce plus aisément, si elle a absorbé toutes les possibilités qui lui étaient offertes : possibilités de

sensations plutôt que d'actions, à vrai dire ; mais la plupart de ces enfants pouvaient dire :

Vous aurez bien nourri mon beau rêve intérieur.
Mourez, mourez à moi, formes, ombres, lumières !
Tu ne sauras jamais, vieil homme, ô fossoyeur,
Ce que j'emporte dans la nuit, sous mes paupières.
(Louis Nazzi.)

Or ce trésor accumulé a été un enrichissement de l'être, non un entassement de choses inertes ; et la conscience individuelle ne saurait croire que la vie, qui a traversé le *moi* pour lui donner l'être, s'arrête à cette animation : la métamorphose ne peut que se continuer.

D'abord, naturellement, la divine métamorphose, chère à quiconque a confié à des mots sa pensée ou son cœur : celle qui fait *durer* un poète dans l'esprit de lecteurs amicaux. Guy-Charles Cros la proclamait avec humour, *En guise de testament* :

Je ne veux, mort, ni de prières
ni de mots vains sur mon tombeau,
mais qu'on livre au feu pur et fier
ce qui fut ma chair et ma peau ;
puis jetez moi tout ça au vent,
roi fou des nuages qui bougent,
et soufflez dans vos olifants.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Surtout soyez nombreux et gais !
Je ne suis pas de ceux qu'on pleure ;

les doigts gourds en cendre changés,
les plus beaux poèmes demeurent.
Moi disparu, vous saurez mieux
me chercher là où l'on me trouve.
— Les oraisons sont pour les vieux —
Vous porterez mon deuil en rouge.

Ou la sereine transmutation acceptée par une piété panthéiste, comme chez Lucien Rolmer[1] :

Quand vous m'enterrerez, il ne faut pas de marbre,
— Il ne faut pas de stèle au germe du printemps —
Que l'on m'ensevelisse en l'écorce d'un arbre
Et que ma sève coule en la fleur que j'attends.

Et que celle qui fut le nid de ma jeunesse
Et l'aile où pour toujours mon âme a palpité
Ne meure pas, près de cet arbre, avant qu'y naisse
Comme un magnolia mon immortalité.

Ou encore, plus simplement humaine, chez une femme, la certitude qu'elle revit chez son fils, l'*aîné* :

L'aîné, l'expression première de ma vie
Dans la forme et dans le parfum d'une autre chair,
Fruit d'avril au verger en fleurs, églantier vert
Au seuil de ma jeunesse à peine épanouie !

(J.-P. Vaissière.)

Et chez un père, qui se console ainsi de n'avoir

1. Tué devant Verdun le 28 février 1916.

pas atteint à toute la hauteur de puissance à laquelle aspirait son ambition première :

Les espoirs évadés de mon âme impuissante
— Pauvre âme de Pygmée aux désirs de Titan ! —
Je les voyais s'enfuir vers ton aube naissante ;
Dans tes roses clartés je les voyais, flottant.

Que m'importait, alors, que le rêve farouche
S'enfuît obstinément à l'appel de ma voix ?
Je savais que, docile aux souffles de ta bouche,
Son vol resplendissant s'arrêterait sur toi.

(Paul Vérola.)

Ou l'aspiration à la plus calme métamorphose :

N'être qu'un arbre au bord d'un champ,
Harmonieux et symétrique ;
Souffrir sans cris, aimer sans chants,
Aveugle aux mirages tragiques
Des chers yeux humains,
Et sourd aux mortelles musiques...
Ne vivre que l'humble destin
D'être puissant et beau, pur et logique [1].

Ou la prévision, sereinement acceptée, du futur repos :

O morts, peuple hautain et grave multitude,
J'aime le masque froid de votre certitude,
Et je me sens parfois, vous ayant confrontés,
Un peu le confident de votre éternité... [2].

1. Eugène Rhullier (tué à Craonne le 6 août 1917).
2. André Puget (tué à Neuville-Saint-Vaast le 10 mai 1915).

Une sorte d'acceptation du passé sentimental — fort éloignée du besoin de fixité dont témoignait jadis la *Tristesse d'Olympio* ou *Souvenir*, semble impliquée dans cette volonté de métamorphose :

Quoi, mon cœur, vous rêvez ? Le passé vous invite,
Vous cédez à sa voix !
N'allez-vous pas encor vous plaindre cette fois
De ce que tout meurt vite ?

. . . . . .

Ne vous attardez pas au détour du chemin
Sur de vieilles jonchées.
Des fleurs qui vous plaisaient les grâces sont séchées
Mais non pas le venin.

Croyez-vous découvrir sur un pâle visage
La trace de l'amour ?
Le plus noble soleil tombe à la fin du jour,
Emportant son sillage.

Sachez vous écarter de ces troubles attraits.
Dans leur morne poussière
Désormais délivrés de leur forme grossière
Les morts sont satisfaits.

N'allez pas écouter sur des tombes secrètes
Les aveux oubliés,
Ni rechercher l'écho des serments déliés
Sur des lèvres muettes.

Mais regardez plutôt le beau ciel, si clément,
La nuit sur la verdure ;
Goûtez votre bonheur et demandez qu'il dure
Un peu plus qu'un moment.

(J.-L. Vaudoyer, *L'exhortation.*)

Enfin, le « rendez-vous avec la mort » — la suprême métamorphose — qu'a célébré un émule américain de nos soldats-poètes, avait été prévu comme un apaisement authentique, et comme la grande pacification apportée à une âme tumultueuse. Charles Dumas[1] l'avait dit dans son *Testament* :

Pourchassant le miracle, affamé de prodige,
Jamais vent forcené ne roulait mon vertige
Au large gouffre bleu de l'abnégation —
Peut-être sentirai-je en ces heures suprêmes
Ce qu'est l'oubli total et le don de soi-même,
Peut-être sentirai-je, ô mon corps, s'apaiser,
Les vers forçant ta bouche à devenir baiser,
Cet amour dévorant, cette infernale flamme,
Ce désir d'être tout qu'on appelle mon âme !

Rien de plus direct ni de plus franc, rien de plus éloigné des pesants scrupules ou des dessous troublants que les états d'âme que manifeste ainsi la force dynamique des personnalités libres. Libres, ils l'étaient, ces jeunes poètes de la dernière génération, si ardemment, si généreusement, si indiscrètement impatients des disciplines que voulaient leur imposer des aînés mieux avertis : méthode, « objectivité », souci d'être complet, sens des devoirs civiques, notion de l'immensité et de la

1. Tué le 31 octobre 1914, au cours d'une reconnaissance.

rigueur de la science, nécessité d'organiser pour durer....'

Par là, par ces réactions immédiates et cette sorte de *désinvolture* dans tout l'être, ces jeunes poètes se préparaient sans le savoir, et peut-être d'instinct, à être les porte-paroles d'une génération française que la guerre devait appeler aux plus rudes sacrifices. Ce sont vraiment les vertus primordiales, la droiture, la joie d'être soi-même, le goût sain de la vie, la sensualité sans bassesse, l'acceptation sans mélancolie des insuffisances humaines, la perception sans humiliation des grands ensembles historiques ou cosmiques, ce sont ces thèmes-là dont leur inspiration faisait le plus volontiers sa chose. Plus appliqués, ils eussent manqué de spontanéité ; plus virils, ils auraient perdu cette grâce du sourire et cette naïveté du regard qui étaient pour beaucoup dans leur charme.

« Ils sont véhéments, ils ne sont pas graves », a-t-on pu dire, rétrospectivement, de ces jeunes Français de 1914. Peut-être. Ou, du moins, le pathétique profond de leur destinée n'a pas été, comme pour leurs aînés de 1894 à 1900, de choisir et d'aimer d'une passion exclusive l'une ou l'autre portion d'une patrie déchirée : il a été plutôt de heurter finalement leur allégresse reconquise contre

de formidables ensembles, faits de cohésion systématique et de lourde obéissance. Ce quelque chose de piaffant et de hardi, de direct et de cavalier qui faisait leur beauté les avait peut-être écartés des chemins efficaces. Ils aimaient la vie, et ne songeaient pas à l'accroître, à la multiplier et à la garantir : ils lui donnaient plus d'intensité, ils l'augmentaient *en profondeur*, alors que la concurrence entre les groupes humains eût commandé plutôt de l'étendre et de l'affermir. Cette vie qu'ils aimaient tant, ne semblaient-ils pas d'ailleurs hésiter à la transmettre ?

Mais ils n'ont pas hésité un seul instant à en faire le sacrifice. Des théologiens se sont plu à voir, dans cette prompte abnégation, une manière de compensation et de châtiment : n'ayant pas compris qu'il fallait donner la vie si l'on voulait maintenir les grandes collectivités dont on fait partie, ils ont été condamnés à donner leur vie... Dure hypothèse, à laquelle nous devons préférer une autre interprétation de la justice immanente, celle qui demande à l'extrême individualisme de *se renoncer*, et d'accepter la totale disparition, l'holocauste absolu d'un *moi* qui en prenait à son aise avec le détail des obligations de l'existence.

CONCLUSION

Les résultats de la guerre, dans l'ordre international, n'apparaîtront pleinement qu'au jour de la paix : dès aujourd'hui, cependant, il est visible que les accords entre nations, les modalités du droit international prendront quelque chose de plus réel, de plus « substantiel » après la terrible épreuve qui les aura passés à la flamme des batailles

Il est plus difficile de dire quels changements sociaux et politiques sortiront d'un bouleversement aussi général. Mais il semble bien que l'ordre économique s'en trouvera modifié au point d'assurer désormais — comme il est juste — une extrême prédominance de l'Activité humaine sur la Propriété. Sans doute la formule merveilleuse : « Liberté, Égalité, Fraternité », issue d'une ère de revendications philosophiques et d'idéologie triomphante, fera-t-elle place à celle-ci, mieux adaptée à l'effort et aux besoins des temps nou-

veaux : « Travail, Compétence, Coordination. » L'Allemagne, qui pratiquait ce programme à sa dure manière, a prétendu l'imposer au monde, qui s'est soulevé d'horreur devant les procédés dont il s'accompagnait, devant l'horrible contrainte et l'ignoble pédantisme qui entendaient l'appuyer : mais la pression des faits oblige le monde entier à adhérer à des formes plus dignes, ou moins rigoureuses, du même programme. C'est sans doute à la France, qui a pu fonder sur un minimum de contrainte et de réglementation, en ce qui concerne les particuliers, sa vigueur combative et sa force de résistance, que reviendra le rôle civilisateur entre tous : empêcher que les vraies valeurs qui rendent souhaitable la civilisation sur la terre, la dignité individuelle et la bonne volonté entre les hommes, la vie animée de l'esprit et les joies de l'humeur et du pittoresque, le sens du passé s'entremêlant dans les mailles du présent, ne disparaissent dans les préoccupations utilitaires qui envahiront le monde.

Les formes religieuses et morales dont s'accompagneront ces transformations sont encore incertaines et cachées. Même les modalités politiques et sociales qu'elles affecteront restent encore indécises.

Nous ne connaissons pas au juste les forces dominantes qui se frayent en ce moment leur chemin, comme des eaux souterraines dans un sol bouleversé, à travers les expériences de l'époque actuelle. Démocratie parfaite, ne s'inquiétant plus d'aucun avantage social qui ne soit un bénéfice pour la masse, et prétendant recruter ses compétences utiles par les moyens les plus pratiques ? Groupements nouveaux de populations soucieuses avant tout de gagner leur pain, et élisant les chefs qui sauront le mieux le leur assurer ? Religion fortifiée par des deuils trop poignants pour ne pas suggérer l'espoir d'un au delà réparateur ? Indifférence religieuse qui trouvera sa justification dans « l'absence de Dieu » et dans l'inefficacité constatée des théories uniquement fondées sur une foi transcendentale ?

Toutes les vaticinations sont vaines, puisque sont emmêlés à l'extrême les éléments d'appréciation sur lesquels se fonderait une prophétie qui ne voudrait pas être la simple affirmation d'un souhait ou d'une crainte, issus d'une vue personnelle et limitée.

Mais ce sont, au contraire, dans le domaine des notions directrices, des réalités éprouvées autant que certaines qui annonçaient, entre 1900 et 1914,

une transformation de la mentalité courante de la jeunesse française. Paris devenu l'auberge bigarrée des chercheurs de plaisir européens, les curiosités passagères et trépidantes, une surface de pourriture, faisaient illusion au monde : cela a été souvent dit, souvent répété, depuis le mois d'août 1914, par nos ennemis et par des neutres. Nos amis ont bien senti, au contraire, qu'une « préfiguration » sommeillait sous le masque illusoire de la France apparente. C'est pour en dégager les linéaments essentiels qu'on a essayé de rappeler ici quel visage encore estompé, mais de belle mine, se cachait sous les troubles surfaces. Peut-être aussi ce crayon pourra-t-il aider la littérature d'après-guerre à trouver sa physionomie durable.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. 11

INTRODUCTION. — *La variété de l'effort littéraire.*

Absence de groupements et de programmes nettement définis. — « Individualisme » de la littérature d'avant-guerre. — Un exemple concret : les hôtes d'un salon littéraire. — Tendances dominantes des principaux périodiques. 19

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — *Les tendances politiques et sociales.*

Indifférence ou hostilité de la récente littérature à l'égard de la « politique ». — Moindre faveur accordée à l'espoir d'un changement radical de la société. — Sympathie pour les classes laborieuses, défiance pour le grand manieur d'argent et d'affaires. — Les problèmes de l'*association* négligés. — Persistance d'un vif idéal de bonne entente humaine. 49

CHAPITRE II. — *La question nationale.*

« Réincarnation » du patriotisme français, avec la littérature régionaliste ou avec la tradition nationale aperçue sous l'aspect de l'unité fondamentale. — Phénomènes connexes : réconciliation de la littérature avec le service militaire et la tâche coloniale ; attitude mieux définie à l'égard de l'étranger ; la question d'Alsace-Lorraine. . 77

CHAPITRE III. — *La famille ; le féminisme.*

Difficulté d'appeler en témoignage, au sujet de la famille française et de sa stabilité, les romanciers et les auteurs dramatiques. — Dans la période envisagée, nouvelle « concentration » de la famille au profit de l'enfant : soit au nom de la constitution de la société, soit au nom des exigences de la vie, la même thèse se retrouve dans deux camps. — Obstacles à la famille : les « droits du cœur » ; la libre destinée de la femme. — Féminisme et féminité. 105

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV. — *Les questions morales et religieuses.*

Le Français défini, par Matthew Arnold, « l'homme sensuel moyen » : justesse de cette définition et valeur de ce caractère. — Hostilité au surhomme. — Ce caractère s'élève souvent au-dessus de lui-même, dans l'histoire, par une sorte de sublimation idéaliste dont les avant-coureurs sont évidents avant la guerre. — Les doctrines mécanistes, en littérature, tenues en échec par une notion renouvelée de l'*énergie* intérieure. 137

CHAPITRE V. — *Les vertus immédiates et la poésie des jeunes.*

Absence d'un nom nettement illustre parmi les jeunes ; leur conception de l'art et ses particularités essentielles. — Difficulté de conquérir un public étendu pour des œuvres de ce type. — Exemples de la forme qui convient à une poésie qui serait un aspect de la « lutte cosmique contre l'inertie ». — « Volonté de métamorphose » à la limite de cette conception. 173

CONCLUSION. 197

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

PIERRE LASSERRE

FRÉDÉRIC MISTRAL

POÈTE, MORALISTE, CITOYEN

LES ŒUVRES :

MIREILLE, CALENDAL, NERTE,
LE POÈME DU RHONE, LES POÉSIES LYRIQUES.

LES DOCTRINES :

LA NATIONALITÉ, LES PROVINCES,
LA DÉCENTRALISATION, L'IDÉE LATINE,
LA CIVILISATION CATHOLIQUE,
L'HUMANISME MODERNE.

In-16. . . . . 4 fr. 50

Ce Frédéric Mistral, ce grand livre d'un grand sujet, pénétrant et profond à souhait, vibrant de poésie et comme enivré par Mistral et le Mistralisme.

(L'Action Française.)

La matière de cette abondante étude fera le charme de tous les âges.

(La Nouvelle Revue.)

Il serait à souhaiter que de tels livres fussent dans toutes les mains.

(J'ai Vu.)

On trouvera pour la première fois étudiée dans ce livre, sous la radieuse variété de ses aspects, l'œuvre épique et lyrique de F. Mistral.

(Revue des Deux-Mondes.)

L'ESPRIT
DE LA
MUSIQUE FRANÇAISE
(DE RAMEAU A L'INVASION WAGNÉRIENNE)

Ouvrage couronné par l'Académie française.

In-16.. . . . . 4 fr. 50

L'Esprit de la musique française de M. Pierre Lasserre est peut-être le meilleur des livres de critique musicale qui ont été publiés depuis vingt ans. L'auteur, pièces en mains, démontre avec une sûreté de vue remarquable l'importance du génie français en musique.

(L'Éveil.)

ABEL LEFRANC

Professeur au Collège de France

SOUS LE MASQUE

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

WILLIAM STANLEY, VIe COMTE DE DERBY

Deux volumes in-16

Tome I, avec 5 portraits et 4 fac-similés. . . . . 6 fr.

Tome II. . . . . 6 fr.

Cet ouvrage, dont le retentissement dans le monde a été considérable, apporte, avec des preuves décisives à l'appui, la solution — si ardemment poursuivie depuis un siècle par des générations de savants et de critiques — de l'énigme la plus extraordinaire des temps modernes.

L'exposé de l'auteur repose sur les trois thèses suivantes :

1° *Les ouvrages dramatiques et autres qui ont été joués et publiés, depuis les dernières années du* XVIe *siècle, sous le nom de l'acteur William Shakespeare ne peuvent en aucune manière avoir été composés par ce personnage.*

2° *L'auteur véritable de ces œuvres était, selon toute évidence, un membre de l'aristocratie anglaise, qui a voulu rester caché.*

3° *Une réunion extraordinaire de concordances, d'inductions et de faits positifs nous donnent le droit de penser que les pièces de théâtre et les autres compositions poétiques attribuées à William Shakespeare sont, en réalité, l'œuvre de William Stanley, sixième comte de Derby* (1561-1642) *qui, détail intéressant, comptait parmi ses ascendants un compagnon de Guillaume le Conquérant et une reine de France et dont un descendant est lord Derby l'actuel ambassadeur de Grande-Bretagne en France.*

QUELQUES OPINIONS :

Il y a une affaire Shakespeare. C'est M. Abel Lefranc, l'éminent historien du XVIe siècle, le zélé éditeur de Calvin et de Rabelais, qui instruit ce curieux procès.

(Le Temps.)

Shakespeare est plus actuel, plus à la mode que jamais. M. Abel Lefranc vient de publier sur lui un ouvrage retentissant.

(Le Gaulois.)

S'il est un volume qui ait eu dès le premier jour les honneurs de la controverse, c'est celui que M. Abel Lefranc, professeur au collège de France, vient de publier sous le titre : *Sous le masque de William Shakespeare.* Le nom de l'auteur, sa haute compétence dans les choses littéraires de la Renaissance, *le sujet lui-même, un des plus passionnants de l'histoire des lettres,* tout concordait à attirer l'attention sur le volume qui nous est présenté.

(Revue Bleue.)

La plus extraordinaire énigme littéraire et qui, depuis de longues années, passionne les lettres, est celle de la vie et de l'œuvre du plus grand génie poétique qui se soit jamais manifesté en Angleterre.

(Les Annales.)

S'il est vrai que l'œuvre d'un écrivain s'explique par sa vie, il n'y a pas d'énigme plus curieuse que celle de Shakespeare...

Les uns ont attribué ses ouvrages au chancelier Bacon, les autres au comte de Rutland. La première doctrine a perdu beaucoup de ses partisans. On oppose à la seconde une objection assez forte, qu'en 1593, quand sept pièces shakespeariennes avaient déjà paru, Rutland n'était encore âgé que de dix-sept ans. M. Abel Lefranc propose une nouvelle hypothèse.

(Petit Parisien.)

Il y a tant de choses et de bonnes choses dans le dossier de M. Abel Lefranc qu'on va jusqu'au bout sans prendre garde.

(Excelsior.)

A un plaidoyer on peut toujours répondre par un plaidoyer contraire. Quoi qu'il en soit, celui de M. Abel Lefranc est très habile, très vivant, très bien ordonné et offre un puissant intérêt.

L. Droit.

JEAN VIC

LA LITTÉRATURE DE GUERRE

MANUEL MÉTHODIQUE ET CRITIQUE DES PUBLICATIONS DE LANGUE FRANÇAISE

(Août 1914 — Août 1916.)

PRÉFACE DE M. GUSTAVE LANSON

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Deux vol. in-16, formant ensemble un total de XXXVIII-816 pages.

Chaque tome : **8** fr. ; *ensemble* : **16** fr.

" Ce livre répond à un besoin. Personne ne le prendra en main sans s'étonner que l'idée n'en ait pas été depuis longtemps réalisée. J'ai feuilleté les pages de ce volume avec un intérêt qui n'a jamais langui... "

GUSTAVE LANSON.

Cet important ouvrage considère les publications de guerre comme l'expression et le témoignage d'un état d'esprit. Son objet est de les coordonner et de les comparer entre elles, pour en permettre l'interprétation. Il est fait d'un texte continu, qui présente ces multiples publications en un ensemble méthodique et clair, conforme à l'enchaînement historique des faits et à leur répartition géographique. Les plus intéressantes sont analysées chacune en une notice spéciale, qui, à l'occasion, donne aussi l'histoire du livre, fait connaître les conditions de son apparition et de sa diffusion, son influence, l'appréciation générale de la critique. L'auteur parvient ainsi à dégager les principales tendances de la littérature nouvellement formée : il s'efforce de le faire avec une entière impartialité.

Le travail de M. Jean Vic, en même temps qu'il offre une lecture intéressante, constitue un manuel commode de référence usuelle : une table alphabétique des noms d'auteurs et un index analytique des matières, fort développé, sont placés à la fin du volume. Une idée de l'importance de l'ouvrage est donnée par ce fait que la table des auteurs contient plus de deux mille trois cents noms et plus de quatre mille trois cents références.

DANIEL HALÉVY

CHARLES PÉGUY

ET LES

CAHIERS DE LA QUINZAINE

In-16.. . . . . 4 fr. 50

M. Daniel Halévy a admirablement raconté l'histoire de Péguy et fouillé les secrets de cette âme rude et ténébreuse.

(Oui.)

M. Daniel Halévy n'est pas davantage prévenu en faveur de ses contemporains : il est juste, avec flamme, et il leur rend ainsi le plus grand service en même temps qu'il leur rend hommage ; car on n'est jamais tenté de réformer ses jugements, d'instinct on lui fait confiance. Le livre qu'il vient d'offrir à la mémoire de Charles Péguy est un modèle d'enthousiasme et de mesure.

ABEL HERMANT. *Le Figaro.*

Rien des mouvements de pensée qui agitaient la jeunesse d'avant-guerre ne saurait être indifférent aux historiens futurs. Au premier rang de ces mouvements se trouvait celui des " Cahiers de la quinzaine " que dirigeait Péguy.

(Démocratie Nouvelle.)

J. GALZY

LA FEMME CHEZ LES GARÇONS

In-16.. . . . . 4 fr. 50

Ce récit, d'une vérité vivante, est une curieuse contribution à l'histoire de la vie française pendant la guerre.

Transeo.